Paul Henri Thiry, baron d'Holbach
(1723-1789)

(1770)

HISTOIRE CRITIQUE DE JÉSUS-CHRIST
OU
Analyse raisonnée des Évangiles

Cette édition électronique a été réalisée par un bénévole désireux de conserver l'anonymat, phosphile@gmail.com

à partir de :

Paul Henri Thiry, baron d'Holbach (1723-1789)

HISTOIRE CRITIQUE DE JESUS-CHRIST
Ou Analyse raisonnée des Évangiles.

Une édition numérique réalisée à partir d'un facsimilé de la Bibliothèque nationale de France. Reprod. d'une éd. s.l.n.d., [Amsterdam, 1770], VIII-XXXII-398 p.



Notice à la BNF : http://gallica.bnf.fr/Catalogue/noticesInd/FRBNF35154462.htm
Fichier image pdf à la BNF : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k845139

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les citations : Times New Roman, 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition numérique réalisée le 20 avril 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Avertissement à l'édition numérique 2007 des Classiques des Sciences sociales

Ce livre électronique a été réalisé d'après le texte original de l'auteur (voir extrait ci-dessous).

Les pages digitalisées ont été soumises à un logiciel de reconnaissance de caractères, suivi d'une relecture comparative soignée. La qualité des images digitalisées étant très inégale, certaines pages ont dû être entièrement dactylographiées à nouveau.

> 74 HISTOIRE CRITIQUE
>
> vues & s'informer de ſa perſonne : ils députerent vers lui des émiſſaires ; ceux-ci lui firent des queſtions & lui demanderent : *s'il étoit le Chriſt*, *ou Élie*, *ou un Prophête* (4). Jean répondit qu'il n'étoit rien de tout cela. Mais lorſqu'on lui demanda ce qui l'autoriſoit à baptiſer & à prêcher, il déclara qu'il étoit le Précurſeur du Meſſie. Cette démarche des Prêtres ne pouvoit que donner plus de poids aux diſcours de Jean, & devoit naturellement exciter la curioſité du peuple aſſemblé pour l'entendre ; dès le lendemain il ſe ren-

Le texte originel a été scrupuleusement respecté. Néanmoins, afin que l'attention du lecteur ne soit pas perturbée par l'orthographe et la typographie en usage au 18e siècle, nous avons adapté le texte à l'orthographe et à la typographie de 2007.

Ainsi, par exemple, la diphtongue **oi** a été remplacée par son équivalent actuel **ai** ; le trait d'union placé à l'époque (supprimé en 1878 par l'Académie) après l'adverbe **très** à été supprimé ; les adjectifs pluriels en **–ans** ou **-ens** sont devenus **–ants** ou **-ents** (ex :**adhérens** est devenu **adhérents)** ; **sçavoir** et devenu **savoir**, **tems** est devenu **temps**, **avanture**, **aventure**, etc.

Les lettres **s** et **f** étaient, à l'époque, représentées par des signes typographiques très semblables, toujours interprétée comme un **f** par les logiciels de reconnaissance de caractères. Malgré une relecture attentive, il peut en résulter quelques coquilles comme une confusion de mots (**font** au lieu de **sont**, **foi** au lieu de **soi**…). Le signe **&** a été maintenu car je ne pense pas qu'il puisse représenter un élément distractif pour la compréhension du texte, mais **&c.** a été changé en **, etc.** L'abréviation de **saint**, non fixée dans le texte originel (**S.**, **St.**), a été standardisée et **St** a été adopté.

Malgré le soin accordé au travail, il subsiste vraisemblablement de nombreuses coquilles. Le lecteur voudra bien m'en excuser et, si possible, avoir la gentillesse de me communiquer les erreurs trouvées et ses remarques éventuelles.

Un bénévole désireux de conserver l'anonymat.

phosphile@gmail.com

Table des matières

ECCE HOMO.

Pudet me humani generis, cujus mentes
& aures talia ferre potuerunt.

St AUGUSTIN.

ÉPÎTRE À URANIE [1]

(III)

Retour à la table des matières

Tu veux donc, belle Uranie
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrèce nouveau
Devant toi, d'une main hardie,
De la Religion j'arrache le bandeau ;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et que ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie ?
Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes sens,
De ma Religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égaremens
Détruire en Libertin la Loi qui les condanne.
Examinateur scrupuleux
De ce redoutable mystère.

[1] Cette Épître de Voltaire parut en 1732. Elle fut dédiée à Madame la Comtesse de Rupelmonde, Dame du Palais de la Reine. Quoique ce beau morceau de Poésie soit déjà connu du Public, comme il est devenu assez rare, on a cru qu'on ne serait pas fâché de le trouver à la tête d'un Ouvrage avec lequel il a beaucoup de rapport.

(IV)

Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du sanctuaire
Du Dieu mort sur la Croix que l'Europe révère.
L'horreur d'une effroyable nuit
Semble cacher son temple à mon œil téméraire ;
Mais la raison qui m'y conduit
Fait, marcher devant moi le flambeau qui m'éclaire,
Les Prêtres de ce Temple, avec un ton sévère,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrais haïr ;
Un Dieu qui nous forma pour être misérables,
Qui nous donna des coeurs coupables
Pour avoir droit de nous punir ;
Qui nous créa d'abord a lui-même semblables
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais souffrir
Des tourmens plus insuportables
Sa main créait à peine une âme a son image
Qu'on l'en vit soudain repentir ;
Comme si l'Ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage
Et sagement les prévenir.
Bientôt sa fureur meurtrière
Du monde épouvanté frappant les fondemens,
Dans un déluge d'eau détruit en même temps
Les sacrilèges habitans
Qui remplissaient la terre entière
De leurs honteux déréglemens.
Sans doute on le verra par d'heureux changemens
Sous un ciel épuré redonner la lumière

(V)

A de nouveaux humains, à des coeurs innocens,
De sa lente sagesse aimables monumens ?
Non, il tire de la poussière
Un nouveau Peuple de Titans :
Une race livrée à ses emportemens,
Plus coupable que la première.
Que fera-t-il ? Quels foudres éclatans
Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères ?
Va-t- il dans le Cahos plonger les Elémens ?
Ecoutez ! ô Prodige ! ô tendresse ! ô Mystères !
Il venait de noyer les Pères,
Il va mourir pour les Enfans !
Il est un Peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage
Et l'éternel mépris des autres nations
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance
Se fait concitoyen de ce Peuple odieux ;
Dans les flancs d'une Juive il veut prendre naissance
Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Longtemps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice,
Il prêche enfin le Peuple Iduméen
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous
N'était-il pas d'un prix assez noble, assez rare
Pour suffire à parer les coups

(VI)

Que l’Enfer jaloux nous prépare ?
Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile !
Quoi ! l’on me vantera sa clémence facile
Quand, remontant aux Cieux, il reprend son couroux ;
Quand sa main nous replonge aux éternels abîme
Et que par ses fureurs effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes
Il nous punit de ceux que nous n’avons point faits !
Ce Dieu poursuit encor, aveugle en sa colère
Sur les derniers Enfans l’erreur du premier Père :
Il redemande compte à cent peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge,
De ces obscurités ou lui-même il les plonge,
Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l’univers !
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil ;
Vous, nations hyperborées,
Vous,que l’erreur nourrit dans un profond sommeil,
Vous serez donc un jour à sa fureur livrées
Pour n’avoir pas su qu’autrefois
Dans un autre hémisphère, aux plaines Idumées
Le fils d’un Charpentier expira sur la Croix !
Non, je ne connais point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer ;
Je croirais le déshonorer
Par un si criminel hommage.
Entends, Dieu que j’implore, entends du haut des Cieux

(VII)

Ma voix pitoyable & sincère !
Man incrédulité ne doit point te déplaire :
Mon Coeur est ouvert à tes yeux :
On te fait un Tyran, je cherche en toi mon Père
Je ne suis point Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.
Ciel ! ô Ciel ! Quel objet vient s'offrir à ma vue !
Je reconnais le Christ puissant & glorieux ;
Auprès de lui dans une nue
Sa Croix se présente à mes yeux.
Sous ses pas triomphans la mort est abattue,
Des portes de l'Enfer il sort victorieux ;
Son règne est annoncé par la voix des Oracles,
Son Trône est cimenté par le sang des Martyrs ;
Tous les pas de ses Saints font autant de miracles ;
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs ;
Ses exemples sont saints,sa morale est divine ;
Il console en secret les coeurs qu'il illumine,
Dans les plus grands malheurs il nous offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonda sa Doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui [2].
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie
C'est à toi de chercher l'obscure vérité ;
A toi que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la Sagesse immortelle

---

2 Voyez ce qui est dit de cette Morale à la fin des Chapitres X & XVIII de l'Histoire.

(VIII)

A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La Religion naturelle.
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur
Ne sont point les objets de sa haine éternelle ;
Crois que devant son trône, en tout temps, en tous lieux
Le coeur du Juste est précieux ;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable
Trouvent plutôt grâce à ses yeux
Qu'un Janséniste impitoyable
Et qu'un Jésuite ambitieux
Eh ! qu'importe en effet à quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu, mais aucune ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas besoin de nos voeux assidus ;
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices ;
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.



Histoire critique de Jésus-Christ ou *Analyse raisonnée des Évangiles*

PRÉFACE

Retour à la table des matières

Les Évangiles sont entre les mains de tout le monde, & cependant rien de plus rare que de trouver des Chrétiens vraiment instruits de l'histoire du fondateur de leur Religion ; d'un autre côté, parmi ceux qui ont lu cette histoire, il est plus rare encore d'en trouver qui aient osé sérieusement l'examiner. Il faut pourtant convenir que l'ignorance des uns & le peu de réflexion des autres, sur un objet qu'ils regardent néanmoins comme infiniment important, peuvent venir du dégoût que doit naturellement causer la lecture du Nouveau Testament. En effet il règne dans cet ouvrage un désordre, une obscurité, une barbarie de style très propres à dérouter les ignorants, & à repousser les personnes éclairées. Il n'est guère d'histoire, soit ancienne soit moderne, qui n'ait plus de méthode & de clarté que celle de Jésus-Christ, & nous ne voyons pas que l'Esprit Saint, qu'on en suppose l'auteur, ait surpassé, ni même égalé un grand nombre d'historiens profanes, dont cependant les écrits ne sont point de la même conséquence pour le genre humain. Nos Théologiens conviennent eux-mêmes que les Apôtres étaient des hommes grossiers & peu instruits. Il ne paraît pas que l'Esprit de Dieu, qui les inspirait, se soit mis en peine de rectifier ces défauts en eux ; au contraire, il semble les avoir adoptés lui-même, s'être

accommodé à la faiblesse des lumières de ses organes, & leur avoir inspiré des ouvrages dans lesquels on ne rencontre ni le jugement, ni l'ordre, ni la précision que l'on trouve dans quelques écrits humains. En conséquence les Évangiles nous présentent un assemblage confus de prodiges, d'anachronismes, de contradictions, dans lequel la critique est forcée de s'égarer, & qui ferait rejeter tout autre livre avec mépris.

C'est par des mystères que l'on dispose les esprits à respecter la religion & ceux qui l'enseignent. On peut donc soupçonner que l'obscurité de ces écrits n'y a pas été répandue sans dessein. En matière de religion il est à propos de ne jamais parler bien clairement. Des vérités simples & faciles à comprendre, ne frappent pas aussi vivement l'imagination des hommes, que des oracles ambigus & des mystères impénétrables. D'ailleurs Jésus-Christ, quoique venu tout exprès pour éclairer le monde, devait être pour le plus grand nombre des hommes une *pierre d'achoppement*. Tout annonce dans l'Évangile le petit nombre des élus, la difficulté du salut, le danger de raisonner ; en un mot tout semble prouver que Dieu n'a envoyé son cher fils aux nations que pour leur tendre un piège, & pour qu'elles ne comprissent rien à la religion qu'il voulait leur donner. En cela l'Eternel n'a paru se proposer que de jeter les mortels dans les ténèbres, dans la perplexité, dans une défiance d'eux-mêmes, dans des embarras continuels qui les obligeassent de recourir à chaque instant aux lumières infaillibles de leurs Prêtres, & de rester à jamais sous la tutelle de l'Église. Ses Ministres, comme on sait, possèdent exclusivement le privilège d'entendre & d'expliquer les saintes Ecritures, & nul mortel ne peut se promettre d'obtenir le bonheur futur s'il n'a pour leurs décisions la soumission qui leur est due.

Ainsi il n'appartient point au Vulgaire d'examiner sa religion : à l'inspection seule de l'Évangile tout Chrétien doit être convaincu que ce livre est divin, que chaque mot qu'il contient est inspiré par l'Esprit

Saint [3], & que les explications que l'Église lui donne de cet ouvrage céleste, sont pareillement émanées du Très-Haut. Dans les premiers siècles du Christianisme, ceux qui embrassèrent la Religion de Jésus n'étaient que des gens de la lie du peuple, par conséquent très simples, peu versés dans les Lettres, disposés à croire toutes les merveilles qu'on voulut leur annoncer, Jésus lui-même dans ses prédications ne s'adressa qu'a des hommes grossiers ; il ne voulut avoir affaire qu'a des gens de cette trempe ; il refusa constamment d'opérer des miracles en présence des personnes les plus clairvoyantes de sa nation ; il déclama sans cesse contre les Savants, les Docteurs & les riches, en un mot contre ceux dans lesquels il ne pouvait trouver la souplesse requise pour adopter ses maximes. Nous le voyons continuellement vanter la pauvreté d'esprit, la simplicité, la foi [4].

Ses Disciples, & depuis les Ministres de l'Église, ont suivi fidèlement ses traces ils ont toujours représenté la foi, ou la soumission aveugle, comme la première des vertus, comme la disposition la plus agréable à Dieu, la plus nécessaire au salut. Ce principe servit toujours de base à la Religion Chrétienne, & surtout à la puissance du Clergé. En conséquence les Pasteurs, qui succédèrent aux Apôtres, eurent le plus grand soin de soustraire les Évangiles aux regards de tous ceux qui n'étaient pas initiés aux mystères de la Religion. On ne montrait ces livres qu'à ceux dont on avait éprouvé la foi, c'est-à-dire, qu'on savait disposés d'avance à les regarder comme

---

3 Le sentiment de la plupart des Théologiens est que le Saint Esprit a révélé aux Ecrivains sacrés jusqu'à l'orthographe des mots qu'ils ont employés, jusqu'aux points & aux virgules ; mais en supposant la réalité de cette inspiration des Ecrivains sacrés, elle ne suffirait pas encore ; il faudrait de plus que l'on pût nous garantir que tous les Copistes & tous les Moines des siècles d'ignorance, qui nous ont transmis les Ecrits révélés, n'ont fait aucunes fautes en les transcrivant ; un point ou une virgule déplacés, suffisent, comme on sait, pour altérer totalement le sens d'un passage.

4 Nous voyons que Jésus-Christ inculque la foi dans tous ses discours & surtout dans St Mathieu chap. *XXI vers.* 21, 2, dans St Marc chap. XVI. vers. 16. *Celui qui a de la foi, transportera des montagnes. Celui qui croira & sera baptisé, sera sauvé, etc*. Plusieurs Sectes Chrétiennes croient d'après ces passages que la foi même dans les oeuvres, suffit pour sauver.

divins. Nous voyons que cet esprit mystérieux s'est perpétué jusqu'à nos jours. La lecture de l'Évangile est en plusieurs pays rigoureusement interdite au commun des Chrétiens, surtout dans la Communion Romaine, dont le Clergé est le plus au fait de la manière de gouverner les hommes. Le Concile de Trente a décidé de la façon la plus formelle que *c'est à l'Église seule qu'il appartient de juger du véritable sens des Ecritures & d'en donner l'interprétation* [5].

Il est vrai que la lecture des Livres saints est permise, & même recommandée aux Protestants, c'est-à-dire, à ceux des Chrétiens qui se sont depuis quelques siècles séparés de l'Église Romaine ; bien plus, il leur est enjoint d'examiner leur Religion ; mais la foi doit toujours précéder cette lecture & suivre cet examen ; en sorte qu'avant de lire, un Protestant est tenu de croire que l'Évangile est divin ; & l'examen qu'il en fait n'est valable que lorsqu'il y trouve ce que les Ministres de sa secte ont résolu qu'il y trouvât ; sans cela il est regardé comme un impie, & souvent il est puni de son peu de lumières.

Il faut donc conclure que le salut des Chrétiens n'est attaché ni à la lecture ni à l'intelligence de l'Évangile & des Livres saints, mais à la ferme croyance que ces livres sont divins. Si par malheur la lecture ou l'examen qu'il en fait ne s'accordent pas avec les décisions, les interprétations, les commentaires de l'Église (c'est-à-dire, des Prêtres, qui, préposés à chaque secte, règlent sa façon particulière de lire & d'entendre les Ecritures) il est en danger de se perdre & d'encourir la damnation éternelle. Pour lire l'Évangile, il faut commencer par avoir de la foi, c'est-à-dire, être disposé à croire aveuglément tout ce que ce livre contient ; pour examiner cet Évangile, il faut encore de la foi, c'est-à-dire, être fermement résolu à n'y trouver rien que de saint & d'adorable. Enfin pour entendre l'Évangile, il faut encore de la foi, c'est-à-dire, une ferme persuasion que nos Prêtres ne peuvent jamais

---

[5] V. *Concil Trilent Sess. IV*. Le Cardinal Pallavicini, dans son histoire du Concile de Trente, tranche toute difficulté en disant que *toute la foi des Chrétiens n'est fondée que sur un seul article, à savoir, sur l'autorité infaillible de l'Église.*

ni se tromper eux-mêmes, ni vouloir tromper les autres, dans la façon donc ils expliquent le livre que nous lisons.

« Croyez, nous disent-ils, sur notre parole, que ce livre est l'ouvrage de Dieu lui-même ; vous seriez damnés si vous osiez en douter. Ne pouvez-vous rien comprendre à ce que Dieu vous y révèle ? Croyez toujours : Dieu s'est révélé pour n'être point compris. [6]. La gloire de Dieu est de cacher sa parole ; ou plutôt, en parlant d'une façon inintelligible, Dieu ne vous fait-il pas connaître qu'il veut qu'on s'en rapporte à nous, qui sommes les confidents de ses importants secrets ? Vérité dont vous ne pouvez douter, vu que nous persécutons dans ce monde, & nous damnons dans l'autre quiconque ose récuser le témoignage que nous nous rendons à nous-mêmes ».

Quelque vicieux que ce raisonnement puisse paraître à des profanes, il suffit à la plupart des Croyants ; en conséquence, ou ils ne lisent point l'Évangile, ou s'ils le lisent, ils ne l'examinent point ; ou s'ils l'examinent, c'est avec des yeux prévenus, & dans la ferme résolution de n'y trouver que ce qui sera conforme à leurs préventions & aux intérêts de leurs guides. D'après ses craintes & ses préjugés un Chrétien se croit perdu lorsqu'il trouve dans les Livres saints des raisons de douter de la véracité de ses Prêtres.

Avec ces dispositions il n'est point surprenant de voir les hommes persister dans leur ignorance, & se faire un mérite de repousser les lumières que la raison leur présente. C'est ainsi que l'erreur se

---

6 *Proverbes de Salomon. Ch. XXV. vers. 2.* C'est sur cette maxime odieuse, & déshonorante pour la Divinité, que tous les *Mystères* sont fondés. De quel droit St Justin reprochait-il aux Païens l'impiété d'un de leurs Poètes qui avait dit que *les Dieux la plupart du temps s'amusaient à tromper les hommes* ? Toute la Bible n'est-elle pas un piège continuel tendu à l'esprit humain ? Toute la conduite du Christ, suivant l'Évangile même, n'est-elle pas un piège tendu aux Juifs, afin qu'en écoutant ils n'entendissent pas, & qu'en voyant, ils ne crussent point au Messie ?

perpétue, & que les peuples, de moitié avec ceux qui les trompent, accordent à des fourbes intéressés une confiance sans bornes dans la chose qu'ils regardent comme la plus importante à leur propre bonheur. Cependant les ténèbres répandues depuis tant de siècles sur l'esprit humain, commencent à se dissiper ; malgré les soins tyranniques de ses guides soupçonneux, l'homme semble vouloir sortir de l'enfance où tant de causes réunies s'efforcent de le retenir. L'ignorance dans laquelle le Sacerdoce nourrissait les peuples crédules est au moins disparue pour un grand nombre de personnes ; le despotisme des Prêtres s'est affaibli dans plusieurs Etats florissants ; la science a rendu les esprits plus libres, & bien des gens commencent à rougir des fers honteux dans lesquels le Clergé a fait longtemps gémir & les Rois & les peuples. En un mot l'esprit humain semble faire des efforts en tout pays pour briser ses chaînes.

Cela posé, nous allons examiner sans préjugés la vie de Jésus-Christ Nous ne puiserons nos faits que dans les Évangiles mêmes, c'est-à-dire, dans des mémoires respectés & avoués par les Docteurs de la Religion Chrétienne. Nous emploierons les secours de la critique pour éclaircir ces mêmes faits. Nous exposerons de la façon la plus simple la conduite, les maximes & la politique d'un Législateur obscur, qui depuis sa mort s'est acquis une célébrité, à laquelle il n'y a pas lieu de présumer qu'il ait prétendu de son vivant. Nous considérerons dans son berceau une Religion, qui, destinée d'abord uniquement à la populace la plus vile de la nation la plus abjecte, la plus crédule, la plus stupide de la terre, est devenue peu à peu la maîtresse des Romains, le flambeau des nations, la Souveraine absolue des Monarques Européens, l'arbitre des destinées des peuples, la cause de l'amitié ou de la haine qu'ils se portent, le ciment qui sert à fortifier leurs alliances ou leurs discordes, le levain toujours prêt à mettre les esprits en fermentation.

En un mot nous verrons un artisan, enthousiaste mélancolique & jongleur maladroit, sortir d'un chantier pour séduire des hommes de sa classe ; échouer dans tous ses projets, être puni comme un

perturbateur public, mourir sur une croix, & cependant après sa mort devenir le Législateur & le Dieu d'un grand nombre de peuples, & se faire adorer par des Etres qui se piquent de bon sens.

Il y a tout lieu de croire que si l'Esprit Saint eût prévu la fortune éclatante que devait faire un jour la Religion de Jésus ; s'il eût pu pressentir qu'elle dût être par la suite des temps reçue par des Rois, des Nations civilisées, des Savants, des personnes de la bonne compagnie ; s'il eût soupçonné que cette Religion pouvait être examinée, analysée, discutée, critiquée par des Logiciens ; il y a, dis-je, lieu de croire qu'il nous aurait laissé sur la vie & la doctrine de son fondateur des mémoires moins informes, des faits mieux circonstanciés, des preuves plus authentiques, en un mot des matériaux mieux digérés que ceux qui nous restent. Il eût choisi des Ecrivains plus habiles que ceux qu'il a inspirés, pour transmettre aux nations les harangues & les actions du Sauveur du monde ; il l'eût du moins fait agir & parler d'une manière plus digne d'un Dieu ; il eût mis dans sa bouche un langage plus noble, plus clair, plus persuasif ; il eût employé des moyens plus sûrs de convaincre la raison rebelle & de confondre l'incrédulité.

Rien de tout cela n'est arrivé ; l'Évangile n'est qu'un Roman Oriental dégoûtant pour tout homme de bon sens, & qui ne semble s'adresser qu'à des ignorants, des stupides, des gens de la lie du peuple, les seuls qu'il puisse séduire [7]. La critique n'y trouve nulle liaison dans les faits, nul accord dans les circonstances, nulle suite dans les principes, nulle uniformité dans les récits. Quatre hommes greffiers & sans lettres passent pour les véritables auteurs des mémoires qui contiennent la vie de Jésus-Christ ; c'est sur leur témoignage que les Chrétiens se croient obligés d'admettre la Religion qu'ils professent, & d'adopter sans examen les faits les plus

---

[7] Victor de Tunis nous apprend que dans le VI[e] siècle l'Empereur Anastase fit corriger les Évangiles comme des ouvrages composés par des sots ou des gens sans lumières. *Messala consule, Anastasio Imperatore jubente*, *Evangelia tanquam ab* IDIOTIS *Evangelistis composita, reprehenduntur* & *emendantur.*

contradictoires, les actions les plus incroyables, les prodiges les plus étonnants, le système le plus décousu, la doctrine la plus inintelligible, les mystères les plus révoltants !

Cependant, en supposant que les Évangiles que nous avons entre les mains sont des auteurs à qui on les attribue, c'est-à-dire ont été véritablement écrits par des Apôtres ou des Disciples des Apôtres, ne semblerait-il pas que par là même leur témoignage devrait être suspect ? Des hommes que l'on nous annonce comme ignorants & dépourvus de lumières, n'ont-ils pas pu se tromper ? Des Enthousiastes, des Fanatiques très crédules n'ont-ils pas pu s'imaginer avoir vu bien des choses qui n'ont jamais existé, n'ont-ils pas été les dupes de la séduction ? Des imposteurs, fortement attachés à une secte qui les faisait subsister, & qu'ils avaient par conséquent intérêt de soutenir, n'ont-ils pas pu attester des miracles & publier des faits dont ils connaissaient très bien la fausseté ? D'un autre côté les premiers Chrétiens, par une *pieuse fraude*, n'ont-ils point pu par la suite ajouter ou retrancher des choses essentielles aux ouvrages qu'on attribue à ces Apôtres ? Au moins est-il certain qu'Origène se récriait déjà dans le troisième siècle contre la corruption des manuscrits. *Que dirons-nous*, dit-il, *des erreurs des copistes, & de la témérité impie qu'ils ont de corriger le texte ? Que dirons-nous de la licence de ceux qui se mêlent d'interpoler ou d'effacer à leur gré ?* Toutes ces questions forment sans doute des préjugés légitimes contre ceux à qui l'on fait honneur des Évangiles, & contre la pureté du Texte de ces Évangiles mêmes. Au reste, il est très difficile de s'assurer avec quelque degré de certitude si ces Évangiles sont des auteurs dont ils portent les noms. En effet tout nous prouve que dans les premiers siècles du Christianisme il y eut un très grand nombre d'Évangiles différents les uns des autres, composés pour l'usage des diverses Églises, & des diverses sectes de la Religion Chrétienne. Cette vérité a été reconnue par les historiens Ecclésiastiques les plus accrédités [8]. Il y a donc lieu

---

[8] Voyez *Tillemont, Tome II pag. 47. 257. 438. St Épiphan. Homil 34*. Le célèbre Henri Dodwell assure que ce ne fut que sous le *règne de Trajan, ou même*

de soupçonner que ceux qui composaient ces Évangiles, dans la vue de leur donner plus de poids, ont pu les attribuer à des Apôtres ou des Disciples, qui dans le vrai n'y avaient eu aucune part. Cette idée un fois adoptée par des Chrétiens ignorants & crédules, a pu se transmettre d'âges en âges, & passer à la fin pour indubitable dans des temps où il n'était plus possible de constater ni les auteurs ni les faits rapportés.

---

d'Adrien, c'est-à-dire plus d'un siècle après J. C., que l'on fit un recueil ou Canon des Ecrits qui composent le Nouveau Testament : ces Ecrits jusqu'alors avaient été cachés dans les archives des Églises, & étaient entre les mains des Prêtres, qui pouvaient en disposer à leur gré. *V. H. Dodwelli dissertationes in Irenaeum, pag. 66. & suiv*. (On peut encore y joindre l'ouvrage profond de M. Fréret, publié en 1766 sous le titre d'*Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne*.) Au reste il est évident que parmi les Docteurs des premiers Chrétiens il s'est trouvé un grand nombre de pieux faussaires, qui, pour faire valoir leur cause, ont supposé & forgé des Évangiles, des Légendes, des Romans, des Oracles de Sibylles, en un mot des ouvrages dont l'imposture & la folie ont été si frappantes, que l'Église elle-même a été forcée de les rejeter. Pour se convaincre du fait on n'a qu'à jeter les yeux sur l'ouvrage qui a pour titre : *Codex Apocryphus Novi Testamenti* publié par *J. A. Fabricius Hamburgi 1719*. La mode de faire des Romans Evangéliques n'est pas encore passée dans l'Eglisc Romaine. Un jésuite nommé le *P. Jérôme Xavier*, Missionnaire en Perse, composa en langue Persanne une histoire ridicule de Jésus, de sa mère & de St Pierre, qui a été publiée en Persan & en Latin sous le titre de *Historia Christi Persica. in 4to. Lugd. Batav. 1639*. Tout le monde connaît *l'histoire du peuple de Dieu*, tout récemment publiée par le R. P. Berruyer. On sait que dans le 13e siècle les Frères Mineurs composèrent un livre sous le titre d'*Évangile éternel*. En un mot dans tous les temps, des Chrétiens, soit orthodoxes, soit hérétiques, se sont pieusement occupés à tromper les simples. Quelques-uns ont été jusqu'à supposer des ouvrages à Jésus, dont nous avons une Lettre au Roi *Abgare*. Il est bon de remarquer que des Auteurs approuvés par l'Église, tels que St Clément Romain, St Ignace Martyr, St Justin, St Clément d'Alexandrie, ont cité des passages qui ne se trouvent point dans les IV Évangiles qu'on admet à présent. Quand la Religion Chrétienne fut établie & eut été adoptée par des personnes moins stupides que les premiers adhérents, les chefs de l'Église, craignant de se rendre méprisables eux-mêmes, firent un triage parmi les recueils de fables dont on était inondé, et déclarèrent *apocryphes* des ouvrages qu'ils jugèrent capables de décréditer les auteurs respectables à qui on les attribuait.

Il paraît cependant que ces ouvrages avaient été précédemment admis & cités par des Docteurs moins difficiles que leurs successeurs. Ces Ecrits, dont quelques-uns nous restent, prouvent & l'effronterie de leurs fabricateurs, & l'imbécillité des premiers Chrétiens, à qui l'on présentait de semblables Romans.

Quoi qu'il en soit, parmi une cinquantaine d'Évangiles dont le Christianisme fut inondé dans son commencement, l'Église, assemblée en Concile à Nicée, en choisit quatre seulement, & rejeta tous les autres, comme apocryphes, quoiqu'ils n'eurent rien de plus ridicule que ceux qui furent admis. Ainsi au bout de trois siècles (c'est-à-dire, l'an 325 de l'Ere Chrétienne) des Evêques décidèrent que ces quatre Évangiles étaient les seuls que l'on dût adopter, ou qui eussent été véritablement inspirés par le St Esprit. Un miracle leur fit découvrir cette importante vérité, difficile à démêler dans un temps déjà très éloigné de celui des Apôtres. On plaça, dit on, pêle-mêle les livres apocryphes & les livres authentiques sous un autel ; les Pères du Concile se mirent en prières pour obtenir du Seigneur qu'il permît que les livres faux ou douteux restassent sous l'autel, tandis que ceux qui seraient vraiment inspirés par le Saint Esprit viendraient se placer d'eux-mêmes sur cet autel, ce qui ne manqua pas d'arriver. C'est donc de ce miracle que dépend notre foi ! C'est à lui que les Chrétiens doivent l'assurance de posséder des Évangiles vrais, ou des mémoires fidèles sur la vie de Jésus-Christ ! C'est là uniquement qu'il leur est permis de puiser les principes de leur croyance & les règles de la conduite qu'ils doivent tenir pour se procurer le salut éternel !

Cela posé, l'autorité des livres qui servent de base à la Religion Chrétienne, n'est fondée que sur l'autorité d'un Concile, c'est-à-dire, d'une assemblée de Prêtres & d'Evêques, Mais ces Evêques & ces Prêtres, juges & parties dans cette affaire à laquelle ils étaient visiblement intéressés, n'ont-ils pas pu se tromper ? Indépendamment du miracle apocryphe qui leur fit distinguer les vrais Évangiles des faux, ont-ils eu quelque ligne propre à leur faire distinguer les écrits qu'il fallait admettre de ceux que l'on devait rejeter ?

On nous dira que l'Église, assemblée dans un Concile général, est infaillible ; que l'Esprit Saint l'inspire alors, & que ses décisions doivent être regardées comme celles de Dieu lui-même. Si nous demandons où est la preuve que l'Église jouisse de cette infaillibilité, on nous répondra que l'Évangile l'assure & que Jésus-Christ a

formellement promis d'assister son Église de ses lumières, jusqu'à la consommation des siècles. Sur quoi les incrédules répliqueront que l'Église ou ses Ministres se font donc des droits à eux-mêmes, vu que c'est leur autorité qui seule établit l'authenticité des livres dans lesquels leur autorité propre est établie, ce qui est visiblement un cercle vicieux. En un mot une assemblée d'Evêques & de Prêtres a décidé que les livres qui leur attribuent une autorité infaillible ont été divinement inspirés.

Malgré cette décision, il nous reste pourtant encore quelques difficultés sur l'authenticité des Évangiles. En premier lieu l'on pourrait demander si la décision du Concile de Nicée, composé de 318 Evêques, doit être regardée comme celle de l'Église universelle ? Tous ceux qui formaient cette assemblée ont-ils été parfaitement d'accord entre eux ? N'y eut-il point de disputes entre ces hommes inspirés par l'Esprit Saint ? Leur décision fut-elle unanimement acceptée ? L'autorité séculière de Constantin n'eut-elle pas beaucoup de part à l'acceptation des Décrets de ce fameux Concile ? Dans ce cas ne serait-ce pas la puissance Impériale qui aurait, bien plus que l'autorité Spirituelle, décidé de l'authenticité des Évangiles ? En second lieu beaucoup de Théologiens conviennent que l'Église universelle, quoique infaillible dans le dogme, peut errer dans les faits : or il est évident que dans le cas dont il s'agit le dogme dépend de faits. En effet avant de décider si les dogmes contenus dans les Évangiles sont divins, il eût fallu savoir, à n'en pouvoir douter, si les quatre Évangiles en question ont été réellement écrits par les auteurs inspirés à qui on les attribue, ce qui est visiblement un fait. Il aurait fallu savoir de plus si ces Évangiles n'ont jamais été altérés, tronqués, augmentés, interpolés, falsifiés par les différentes mains par lesquelles ils ont passé pendant le cours de trois siècles ; ce qui est encore un fait. Les Pères du Concile ont-ils pu nous garantir infailliblement la probité de tous les dépositaires de ces écrits, l'exactitude de tous les copistes ? Ces Pères ont-ils pu décider sans appel que pendant un si long temps personne n'eût inséré dans ces mémoires des récits merveilleux ou des dogmes inconnus des écrivains que l'on en

suppose les auteurs ? L'histoire Ecclésiastique ne nous apprend-elle pas que dès l'origine du Christianisme il y eut des schismes, des disputes, des hérésies & des sectes sans nombre, & que chacun des disputants fondait également son opinion sur l'Évangile ? Du temps même du Concile de Nicée ne trouvons-nous pas que l'Église entière était divisée sur l'article fondamental de la Religion Chrétienne, je veux dire, sur la Divinité de Jésus-Christ ?

Ainsi en regardant la chose de près, nous trouverons que le Concile de Nicée fut le véritable instituteur de la Religion Chrétienne, qui jusqu'à lui errait à l'aventure, ne savait à quoi s'en tenir, ignorait si Jésus était un Dieu, n'avait point d'Évangiles authentiques, manquait d'une loi sûre, n'avait aucun corps de doctrine à laquelle on pût se fier. Un nombre d'Evêques & de Prêtres, très petit en comparaison de ceux qui composaient toute l'Église Chrétienne, & ces Evêques, très peu d'accord entre eux, ont décidé de la chose la plus essentielle au salut des nations. Ils ont décidé de la Divinité de Jésus ; ils ont décidé de l'authenticité des Évangiles ; ils ont décidé que d'après ces Évangiles leur autorité propre devait être réputée infaillible ; en un mot ils ont décidé de la foi. Cependant leurs décisions seraient demeurées sans force si elles n'eussent été appuyées de l'autorité de Constantin ; ce Prince fit prévaloir l'opinion de ceux des Pères du Concile qui surent pour un temps l'attirer de leur côté [9], & qui parmi cette foule d'Évangiles & d'écrits, dont le Christianisme était inondé,

---

9 L'Histoire Ecclésiastique nous prouve que Constantin par la suite persécuta St Athanase, l'exila à Trêves, & mourut Arien, Son fils Constantius vécut & mourut dans la même secte. Bien plus, le P. Petau, Jésuite, ainsi que d'autres Savants, a cru qu'avant le Concile de Nicée l'Église était *Socinienne* ou *Arienne.* Au moins est-il certain que le mot consubstantiel, qui fut adopté & consacré par ce Concile, avait été proscrit & condamné par le Concile d'Antioche, tenu contre le fameux *Paul de Samosate.* Mais nos Docteurs ont la ressource de dire avec St Augustin que les anciens Conciles généraux eux-mêmes sont corrigés par des Conciles postérieurs : *Ipsa plenaria Concilia priora a posterioribus emendantur :* ou bien ils nous diront avec le Cardinal de Cusa *que l'Église, en changeant d'avis, nous oblige de croire que Dieu en change aussi.* C'est ainsi que le Clergé se joue des Chrétiens !

ne manquèrent pas de déclarer divins ceux qu'ils jugèrent les plus conformes à leurs opinions particulières, ou à la faction dominante. Dans la Religion, comme ailleurs, *la raison du plus fort est toujours la meilleure*.

Voilà donc en dernier ressort l'autorité d'un Empereur qui décide des points capitaux de la Religion Chrétienne ! Cet Empereur, très peu sûr de sa foi, décide jusqu'à nouvel ordre, que Jésus est un Dieu *consubstantiel* à son père, & force d'admettre comme inspirés les quatre Évangiles que nous avons entre les mains ; c'est dans ces mémoires, exclusivement adoptés par quelques Pères du Concile de Nicée ; par eux attribués à des Apôtres, ou à des témoins irréprochables, inspirés par l'Esprit Saint ; par eux proposés comme devant servir de règle aux Chrétiens, que nous allons chercher les matériaux de notre histoire. Nous les présenterons avec fidélité ; nous comparerons & nous rapprocherons les récits, souvent discordants, qu'ils contiennent ; nous verrons si les faits qu'ils nous offrent sont dignes de Dieu & propres à procurer aux hommes les avantages qu'ils attendent. Cet examen pourra nous mettre à portée de juger sainement de la Religion Chrétienne, du degré de confiance que l'on doit avoir en elle, de l'estime que l'on doit faire de ses leçons & de ses dogmes, de l'idée que l'on peut se former de Jésus son fondateur.

Quoique pour composer cette histoire nous nous soyons fait la loi de n'employer que les Évangiles, c'est-à-dire, des matériaux approuvés par l'Église,nous n'osons pourtant nous flatter qu'elle plaise à tout le monde, ni même que l'Église adopte notre travail. Les rapprochements que nous ferons, les interprétations que nous donnerons, les réflexions que nous présenterons aux lecteurs ne seront pas toujours entièrement conformes aux vues de nos guides spirituels, dont la plupart sont ennemis de tout examen. Mais nous leur représenterons que la critique donne un nouveau lustre à la vérité ; que rejeter tout examen c'est reconnaître la faiblesse de sa cause ; que ne vouloir pas qu'on la discute c'est avouer qu'elle est incapable de soutenir aucune épreuve.

Si l'on nous dit que nos idées sont entièrement opposées aux décisions des Conciles, des Pères, de l'Église universelle ; nous répondrons que d'après les livres sacrés la résistance n'est pas toujours un crime ; nous nous appuierons de l'exemple d'un Apôtre, à qui la Religion Chrétienne a les plus grandes obligations, que dis-je ! à qui seul elle doit peut-être son existence. Or cet Apôtre se glorifie d'avoir résisté en face au grand St Pierre, ce Chef visible de l'Église, établi par Jésus-Christ lui-même pour paître son troupeau, & donc par conséquent l'infaillibilité est pour le moins aussi probable que celle de ses successeurs, & même que celle de l'Église assemblée en Concile Oecuménique.

Si l'on nous taxe d'innover, nous nous appuierons de l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui fut regardé comme un novateur par les Juifs, trop entêtés de leur antique loi, & qui fut le martyr de la réforme qu'il voulait introduire. Cependant nous déclarons hautement n'avoir nulle envie de l'imiter en cela ; nous ne voulons prêcher que jusqu'au martyre exclusivement. Si la doctrine qu'on présente déplaît, comme l'auteur ne prétend point à l'inspiration divine, il laisse à chacun la liberté de rejeter ou d'admettre ses interprétations, & sa façon d'envisager les choses. Il ne menace point de tourments éternels ceux qui résisteront à ses arguments ; il n'a point assez de crédit pour promettre le ciel à ceux qui s'y rendront ; il ne prétend ni gêner ni séduire ceux qui ne pensent pas comme lui ; il voudrait seulement tranquilliser l'esprit, adoucir le fiel & calmer les passions de ces personnes zélées, toujours prêtes à tourmenter leurs semblables pour des opinions, qui peuvent ne pas paraître également convaincantes à tout le monde ; il se propose de faire sentir la ridicule cruauté de ces hommes de sang qui persécutent pour des dogmes, qu'ils ne comprennent point eux-mêmes. Il ose se flatter que ceux des lecteurs qui liront cet examen de sang-froid reconnaîtront qu'il est très possible de douter de l'inspiration des auteurs Evangéliques & de la mission divine d'un Charlatan de Judée, sans cesser pour cela d'être honnête homme & raisonnable.

Ceux qui pourraient s'irriter contre cet ouvrage sont priés de se souvenir que la foi est un don du ciel, que pauvreté n'est point vice, que si les Juifs n'ont point cru aux prodiges du Christ, dont ils furent les témoins, il est très pardonnable d'en douter au bout de dix-huit siècles, surtout en trouvant ces merveilles transmises par des Ecrivains que le Saint Esprit n'a pas jugé à propos d'inspirer uniformément ni de mettre d'accord les uns avec les autres.

Enfin les dévots embrasés sont instamment suppliés de modérer leur sainte fureur, & de permettre à la douceur, si recommandée par leur divin Sauveur, de prendre quelquefois la place de ce zèle amer & de cet esprit persécuteur qui fait tant d'ennemis à la Religion Chrétienne & à ses Docteurs. Qu'ils se souviennent donc que, si c'est à la patience ou à la tolérance que le Christ promet la possession de la terre, il est bien à craindre que peu à peu l'orgueil, l'intolérance, l'inhumanité ne fassent détester les Ministres de l'Église, & ne leur fasse perdre cet empire sur les esprits qui leur parait si doux. S'ils veulent régner sur des hommes raisonnables, il faut qu'ils leur montrent de la raison, des lumières, & surtout des vertus plus utiles que celles dont depuis longtemps l'Évangile infecte les sociétés.

Jésus a dit de la façon la plus claire, *bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre* ; à moins que les interprètes ne trouvassent que cela signifie qu'il faut persécuter, exterminer, égorger ceux que l'on veut attirer.

S'il était permis de citer la maxime d'un profane à côté de celle du fils de Dieu, nous rapporterions ici celle du profond Machiavel, qui dit que les Empires se soutiennent par les mêmes voies par lesquelles ils se sont établis. C'est à force de douceur, de patience & de prévenances que les Disciples du Christ sont parvenus dans l'origine à faire adopter la Religion Chrétienne. Leurs successeurs n'ont usé de violence que lorsqu'ils se sont vus appuyés par des Tyrans dévots. Depuis ce temps l'Évangile de la paix à été le signal de la guerre ; les Disciples pacifiques de Jésus, devenus des guerriers implacables, se

sont traités les uns les autres en bêtes féroces : l'Église s'est vue perpétuellement déchirée par des dissensions, des schismes, des factions. Si l'esprit primitif de patience & de douceur ne revient promptement au secours de la Religion, il est à craindre qu'elle ne devienne l'objet de la haine des nations, qui commencent à sentir que la morale est préférable à des dogmes obscurs, & que la paix vaut mieux que les fureurs sacrées des Ministres de l'Évangile.

On ne peut donc, pour leur propre intérêt, exhorter trop vivement à la modération. Qu'ils imitent leur divin Maître qui jamais n'employa le pouvoir de son Père pour exterminer les Juifs, dont il avait tant à se plaindre : il ne fit point descendre des armées du ciel pour établir sa doctrine ; il aima mieux se livrer lui-même au bras séculier, que d'y livrer les mécréants, que ses prodiges & ses raisons victorieuses ne pouvaient persuader. Quoiqu'il fût dépositaire de la puissance du Très-Haut ; quoiqu'il fût évidemment inspiré par son Esprit Saint ; quoiqu'il eut à ses ordres tous les Anges du Paradis, nous ne voyons pas qu'il ait fait de grands miracles sur l'esprit, de ses auditeurs ; il leur permit de rester dans leur aveuglement, quoiqu'il ne fût venu que pour les éclairer. Nous ne pouvons douter qu'une conduite si sage n'ait eu pour objet de faire sentir aux Pasteurs de son Église, (auxquels nous ne trouvons pas qu'il ait légué un pouvoir de convaincre & de convertir plus efficace qu'il n'avait lui-même) que ce n'est point par la violence que l'on peut apprivoiser les esprits avec des choses incroyables, & qu'il ne serait pas juste de forcer les autres de comprendre ce que, sans des grâces d'en-haut, l'on serait dans l'impossibilité de comprendre soi même, ou ce que, même avec ces grâces, on ne comprend que très imparfaitement.

Mais il est temps de terminer la préface peut-être déjà trop longue, d'un ouvrage, qui, même sans préambule, pourra bien ennuyer le Clergé & donner de l'humeur aux dévots, & surtout aux dévotes. L'auteur se rend justice & croit en avoir assez dit pour être en droit de se promettre d'être attaqué par une nuée d'Ecrivains, obligés par état de repousser ses traits & de défendre, bien ou mal, une cause très

intéressante pour eux. Il s'attend à voir après sa mort son livre cruellement flétri, sa réputation déchirée, ses arguments mis en pièces ou tronqués. Il s'entendra traiter d'impie, de blasphémateur, d'*Antéchrist* ; il aura le chagrin de se trouver surchargé de tous les titres que les aboyeurs d'Israël sont dans l'usage de prodiguer à ceux qui les inquiètent. Il n'en dormira pas moins ; mais comme il pourrait se faire que son sommeil l'empêchât alors de répondre, il croit devoir faire entendre d'avance à ses pieux antagonistes que des injures ne sont pas des raisons. Il fait plus ; il leur lègue un avis charitable, auquel les défenseurs de la Religion ne font pas communément assez d'attention. Ils sont donc avertis que si dans leurs savantes réfutations ils ne parvenaient point à résoudre complètement toutes les objections qu'on leur oppose, ils n'auraient rien fait pour leur cause. Les défenseurs infaillibles d'une Religion dans laquelle on assure que tout est divinement inspiré, sont tenus de ne point laisser un seul argument en arrière, & doivent se persuader que répondre à un argument n'est pas toujours l'anéantir. Ils voudront bien encore se souvenir, qu'une seule fausseté, une seule absurdité, une seule contradiction, une seule bévue bien démontrées dans l'Évangile suffiraient pour rendre suspecte, & même pour renverser l'autorité d'un livre qui doit être parfait en tous points, s'il est vrai qu'il soit l'ouvrage d'un être infiniment parfait. Un incrédule, n'étant qu'un homme, est quelquefois en droit de raisonner très mal, mais il n'est jamais permis à un Dieu ou à ses organes ni de se contredire ni de déraisonner.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre I

Tableau du peuple Juif & de ses Prophètes. Examen des Prophéties relatives à Jésus.

Retour à la table des matières

Pour peu que l'on jette les yeux sur l'histoire des Juifs telle qu'elle nous est transmise dans leurs livres sacrés, on sera forcé de reconnaître que ce peuple fut en tout temps le plus aveugle, le plus stupide, le plus crédule, le plus superstitieux & le plus insensé qui ait paru sur la terre. Moyse, à force de miracles ou de prestiges, parvint à subjuguer les Israélites ; après les avoir tirés des fers des Egyptiens, il les mit dans les siens. Ce fameux Législateur ne s'est évidemment proposé dans les écrits & les institutions qu'on lui attribue, que de soumettre pour toujours les Hébreux à ses vues, & après lui, de les rendre esclaves de sa famille & de sa Tribu. En effet il est visible que toute l'économie Mosaïque n'eut jamais d'autre objet que de livrer le peuple d'Israël à la tyrannie & aux extorsions des Prêtres et des Lévites, que la loi promulguée au nom de l'Eternel autorisait à dévorer le reste de la nation & à l'écraser sous un joug insupportable.

En un mot le peuple choisi de Dieu ne parut destiné qu'à être la proie du Sacerdoce, qu'à satisfaire son avarice & son ambition, qu'à devenir l'instrument & la victime de ses passions.

En conséquence de sa loi et de la politique de ses Prêtres ; le peuple de Dieu fut entretenu dans une ignorance profonde, dans une superstition abjecte, dans une aversion insociable & farouche pour le reste des homme, dans une haine invétérée pour tous les autres cultes, dans une intolérance barbare & sanguinaire pour toutes les Religions étrangères. Tous les peuples voisins des Hébreux furent donc leurs ennemis : si la nation sainte fut l'objet de l'amour du Très-Haut, elle fut un objet de mépris et d'horreur pour tous ceux qui eurent l'occasion de la connaître. Grâce à ses institutions religieuses & aux soins de ses Prêtres, cette nation sauvage ne put jamais se civiliser ; elle se tint engourdie dans l'ignorance la plus crasse ; elle n'eut d'autre ressors que celui du fanatisme ; elle n'eut d'activité que pour se nuire à elle-même & pour servir aveuglément la fureur de ses Prêtres, de ses Devins, de ses Inspirés, qui sans cesse profitèrent de la crédulité, pour lui montrer des prodiges & pour allumer son délire [10].

Sous la conduite de Moyse & des Généraux ou Juges qui le gouvernèrent ensuite, le peuple Juif ne se distingua que par des massacres, des guerres injustes, des cruautés, des usurpations, des infamies, qui lui étaient ordonnés au nom de l'Eternel. Fatigué du gouvernement de ses Prêtres, qui ne lui attira que des malheurs & des défaites sanglantes, ce peuple voulut des Rois ; mais sous ces Princes l'Etat fut perpétuellement déchiré par des disputes entre le Sacerdoce & l'Empire. La superstition voulut toujours commander à la Politique ; les Prophètes & les Prêtres prétendirent régner sur les Rois ; ceux-ci furent rejetés du Seigneur & dès lors méconnus &

10 Josèphe nous apprend lui-même l'idée que l'on avait de la nation ; on disait que les *Juifs étaient les plus stupides des Barbares, & que jamais ils n'avaient rien inventé d'utile à la vie*. V. JOSEPH. c. APPION Liv. II (& le livre publié depuis peu sous le titre d'*Opinions des anciens sur les Juifs*.). Cependant il se trouve des savants assez aveugles pour prétendre que les Grecs ont emprunté un grand nombre d'idées philosophiques & théologiques des Juifs.

combattus par leurs propres sujets, quand ils ne furent point assez soumis aux interprètes du Ciel. Des fanatiques & des imposteurs, maîtres absolus de l'esprit de leur nation, furent continuellement à portée de la soulever & d'exciter dans son sein les plus terribles révolutions. Ce furent les intrigues des Prophètes qui ôtèrent Sa couronne à Saül & la firent passer à David, cet homme selon le cœur de Dieu, c'est-à-dire, si dévoué aux volontés dès Prêtres. Ce furent des Prophètes qui pour punir Salomon de la défection en la personne de son fils causèrent la séparation des Royaumes de Juda & d'Israël. Ce furent des Prophètes qui mirent ces deux royaumes sans cesse aux prises, qui les affaiblirent l'un par l'autre, qui les désolèrent par des guerres de religion, enfin qui les conduisirent à la ruine entière, à une dispersion totale de leurs habitants, à une longue captivité chez les Assyriens.

Tant de calamités ne firent point ouvrir les yeux aux Juifs : ils s'obstinèrent à méconnaître la vraie source de leurs maux. Rendus à leurs foyers par la bonté de Cyrus, ils furent de nouveau gouvernés par des Prêtres & des inspirés, dont les maximes les rendirent turbulents & leur attirèrent la haine de Souverains qui les subjuguèrent. Les Princes Grecs traitèrent avec la plus grande dureté un peuple que les oracles de ses Prophètes & leurs promesses rendirent toujours rebelle & indomptable. Enfin ce peuple devint la proie des Romains, dont il porta le joug en frémissant, contre lequel des imposteurs le soulevèrent souvent, & qui à la fin, lassés de ses révoltes fréquentes, le détruisirent entièrement.

Telle est en peu de mots l'histoire du peuple Juif. Il est l'exemple le plus mémorable des malheurs que peuvent produire le fanatisme & la superstition. En effet il est évident que les révolutions continuelles, les guerres sanglantes, & la destruction totale de cette nation, n'ont point eu d'autre cause que sa crédulité infatigable, sa soumission à des Prêtres, son enthousiasme & son zèle furieux, excités par des inspirés. En un mot en lisant la Bible on est forcé de convenir que le peuple de

Dieu, grâce à la méchanceté de ses guides spirituels, a été sans contredit le peuple le plus malheureux qui ait jamais existé [11].

Cependant les promesses les plus solennelles de Jéhovah semblaient assurer à ce peuple un Empire florissant & puissant. Ce Dieu avait fait une alliance éternelle avec Abraham & sa postérité ; les Juifs, loin de recueillir les fruits de cette alliance, loin de jouir du bonheur qu'on leur avait fait espérer, vécurent toujours dans l'infortune, & furent, plus que toutes les autres nations, les jouets d'affreuses révolutions. Néanmoins tant de malheurs ne furent point capables de les rendre plus sensés ; l'expérience de tant de siècles ne les empêcha pas de se fier à des oracles si souvent démentis ; plus ils se virent malheureux, plus ils s'obstinèrent dans leur crédulité ; la destruction de leur nation ne put leur faire douter ni de la bonté de leur loi, ni de la sagesse de leurs institutions, ni de la véracité des inspirés qui successivement se relayèrent, soit pour les menacer au nom du Seigneur, soit pour ranimer leurs espérances frivoles.

Fortement convaincus qu'ils étaient la nation sainte & choisie par le Très-Haut, la seule digne de ses faveurs, malgré toutes leurs misères ces Juifs se persuadèrent toujours que leur Dieu ne pouvait les avoir abandonnés ! Ils attendirent donc constamment la cessation de leurs peines ; ils se promirent une délivrance que des oracles obscurs leurs faisaient espérer. Fondés su ces notions fanatiques ils furent sans cesse disposés à écouter avidement tout homme qui s'annonça comme inspiré d'en haut ; ils coururent avec empressement à tout personnage singulier qui voulut alimenter leur attente ; ils suivirent quiconque eut le secret de les étonner par des prestiges, que leur stupidité leur fit prendre pour des miracles, pour des œuvres surnaturelles, pour des signes indubitables de la puissance divine. Disposés à voir du

[11] L'Auteur a prouvé toutes ces vérités dans un ouvrage intitulé : *L'esprit du Judaïsme*, qui peut être regardé comme l'introduction de celui-ci. L'Empereur Julien Dans son *Discours contre les Chrétiens*, conservé par St Cirylle, compare la triste situation du peuple Juif ; si favorisé par la Providence, avec l'état florissant des autres nations.

merveilleux dans les événements les plus simples, tout imposteur adroit fut à portée de les tromper, & fut sûr de se faire plus ou moins d'adhérents, surtout parmi le peuple qui partout est dépourvu d'expérience & de lumières.

Ce fut au milieu d'un peuple ainsi disposé que parut le personnage dont nous écrivons l'histoire ; bientôt il trouva des sectateurs parmi des hommes de la plus vile populace ; secondé par eux il prêcha selon l'usage, la réforme à ses concitoyens ; il opéra des prodiges, il se dit l'envoyé de la Divinité, il fonda surtout sa mission sur des prédictions vagues, obscures, ambiguës contenues dans les livres saints des Juifs ; il se les appliqua à lui-même ; il s'annonça comme le Messie ou l'Envoyé, le libérateur d'Israël, qui depuis tant de siècles faisait l'objet de l'attente de la nation. Ses Disciples, ses adhérents, & depuis leurs successeurs ont trouvé le moyen d'appliquer à leur maître les prophéties anciennes dans lesquelles il semblait le moins visiblement désigné. Les Chrétiens dociles & remplis de foi ont eu le bonheur de voir le fondateur de leur Religion prédit de la façon la plus claire dans tout l'ancien Testament ; à force d'allégories, de figures, d'interprétations de commentaires, leurs Docteurs leur ont fait voir dans cette compilation informe tout ce qu'ils avaient intérêt d'y montrer. Quand des passages pris à la lettre ne se prêtaient point à leurs vues, ils leur supposèrent un double sens ; ils prétendirent qu'il ne fallait point les entendre à la lettre, mais leur donner un sens mystique, allégorique, spirituel. En conséquence pour expliquer ces prédictions prétendues, on substitua continuellement un nom à un autre nom ; on rejeta le sens littéral pour adopter un sens figuré, on changea la signification la plus naturelle des mots ; on appliqua les mêmes passages à des événements tout opposés ; on retrancha les noms de quelques personnages visiblement désignés pour mettre en leur place le nom de Jésus ; en un mot on ne rougit point de faire l'abus le plus criant des principes du langage.

Le troisième chapitre de la Genèse nous fournit un exemple frappant de la manière dont les Docteurs de la Religion Chrétienne ont

allégorisé les passages de l'Ecriture, c'est-à-dire, leur ont donné l'entorse pour les appliquer à Jésus-Christ. Dans ce chapitre Dieu dit au serpent, convaincu d'avoir séduit la femme, *la semence de la femme te brisera la tête*. Cette prophétie paraît d'autant plus difficile à appliquer à Jésus-Christ que ces mots sont suivis de ceux-ci, *& tu lui mordras le talon*. On est très embarrassé de comprendre comment cette semence de la femme doit s'entendre de Jésus. S'il était le fils de Dieu, ou Dieu lui-même, il n'a pu être produit par la semence de la femme. S'il était homme il n'est point désigné d'une façon particulière par ces mots, vu que tous les hommes sans exception sont produits de la semence de la femme. Selon nos interprètes le serpent, c'est le péché ; la semence de la femme qui l'écrase, c'est Jésus incarné dans le sein de Marie. Cependant depuis la venue de Jésus-Christ le péché, figuré par le serpent, subsiste toujours : d'où l'on serait en droit de conclure que Jésus-Christ ne l'a point détruit, & que par conséquent la prédiction ne s'est ni littéralement ni allégoriquement accomplie.

Dans le chapitre XXII de la Genèse Dieu promet à Abraham que toutes les nations de la terre seront bénies dans sa race. Les Hébreux nommaient bénédictions ce que parmi nous l'on nomme prospérités : Si Abraham & sa race ont joui d'une prospérité confiante, ce ne fut que pendant très peu de temps. Les Hébreux devinrent par la suite esclaves des Egyptien, & furent, comme on a vu, le peuple le plus malheureux de la terre. Aussi les Chrétiens ont-ils donné un sens mystique à cette prophétie. Ils substituèrent le nom de Jésus-Christ à celui d'Abraham. C'est en lui que toutes les nations seront bénies ; les avantages dont elles jouiront seront des persécutions, des calamités, des infortunes de toute espèce ; ses Disciples subiront, ainsi que lui, des supplices douloureux. D'où l'on voit que suivant nos interprètes, le mot Bénédictions a changé de sens, il ne désigne plus des prospérités, il signifie ce que l'on appelle dans le langage ordinaire des malédictions, des malheurs, des souffrances, des troubles, des divisions, des guerres de religion, en un mot des calamités dont les

nations chrétiennes ont été continuellement bénies depuis l'établissement de l'Église [12].

Les Chrétiens croient surtout voir Jésus formellement annoncé dans le chapitre XLIX de la Genèse. Le Patriarche Jacob y promet la puissance souveraine à Juda. Le Sceptre, dit-il, *ne sera point ôté de* Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Silho vienne, & près de lui s'assembleront les peuples. C'est ainsi que plusieurs interprétations traduisent le verset 10 du 49e chapitre de la Genèse. D'autres ont traduit : l'autorité sera pour jamais dans Juda, lorsque le Messie sera venu. D'autres lisent : l'autorité sera dans Juda jusqu'à ce que l'Envoyé reçoive dans *Silho* la puissance souveraine. D'autres encore rendent ce passage de cette manière : *le peuple de Juda sera dans l'affliction jusqu'à ce que l'envoyé de Seigneur vienne la terminer. Et suivant d'autres, jusqu'à ce que la ville de Silho soit détruite*. Cette diversité dans les traductions d'un même passage devrait sans doute rendre cette prophétie très suspecte, On voit qu'il est impossible de déterminer la signification du mot *Silho* ni de savoir si c'est le nom d'un homme ou d'une ville. 2°. Il est prouvé par les livres saints, également admis par les Juifs & les Chrétiens, que la puissance souveraine est sortie de Juda, fut totalement anéantie pendant la captivité de Babylone & ne s'est point rétablie depuis. Si l'on prétend que Jésus est venu rétablir la puissance de Juda, nous dirons qu'au contraire du temps de Jésus, Juda fut sans autorité, puisque la Judée était soumise aux Romains : En conséquence nos Docteurs ont encore recours à l'allégorie : selon eux : la puissance de Juda fut la puissance spirituelle de Jésus-Christ sur les Chrétiens, désignés par Juda

Ces mêmes Docteurs voyant pareillement Jésus-Christ annoncé Par Balaam, qui cependant n'était qu'un faux prophète. Voici comme il s'exprime dans le chapitre 24 des Nombres. *Celui qui a entendu la parole de Dieu & qui sait la science du Souverain, qui a vu la vision*

---

[12] Voyez le chapitre XVIII du présent ouvrage.

du Tout Puissant, qui dort & à les yeux ouverts, dit : je le verrai, mais non pas maintenant : je le regarderai mais non de près. Une Etoile est sortie de Jacob & un Sceptre s'est élevé d'Israël, etc. Dans ce galimatias inintelligible on prétend montrer aux Chrétiens une prédiction, claire du fondateur de leur religion. C'est lui qui est une *Etoile* parce que la doctrine lumineuse éclaire tous les esprits. Ce *Sceptre qui s'est élevé d'Israël*, c'est la croix du Christ, à l'aide de laquelle il a triomphé du Démon, qui malgré cette victoire ne laisse pas de régner encore sur la terre & de rendre inutile le triomphe de Jésus-Christ.

Mais de toutes les Prophéties contenues dans l'Ancien Testament il n'en est pas que les Docteurs Chrétiens aient fait plus valoir que celle qui se trouve dans Isaïe chap. VII. vers. 14. Une Vierge ou une jeune femme (car le mot hébreux signifie l'une & l'autre) concevra, elle enfantera un fils & elle l'appellera Emmanuel. Pour trouver Jésus-Christ dans cette prédiction, il est d'abord nécessaire d'être convaincu que cette Vierge ou femme est Marie ; ensuite il faut ne point douter que le nom *Emmanuel* ne soit le même que *Jésus*. On a objecté, & l'on objectera contre cette prophétie qu'il suffit de lire le chapitre d'Isaïe, d'où ce passage est tiré, pour se convaincre que le Prophète y a en vue *Achaz*, Roi de Juda. En effet ce Prince nous y est représenté comme consterné par l'arrivée de Razin & de Phacée, Roi de Syrie & d'Israël, qui avec leurs forces réunies venaient fondre sur les Etats. Isaïe l'encourage en lui représentant qu'il lui reste encore des forces ; il lui promet l'assistance du Seigneur ; ce que faisait toujours chaque Prophète dans son propre parti. Pour garant de la vérité de ces promesses, Isaïe dit à son Roi qu'il n'a qu'à lui demander un signe : ce Prince découragé répond qu'il ne veut point tenter le Seigneur. Cependant le Prophète qui veut le convaincre, lui annonce un signe ; *une jeune femme*, dit-il, *concevra, elle enfantera un fils qui aura nom Emmanuel*. Or le chapitre suivant nous apprend qui était cette jeune femme, c'était la femme d'Isaïe lui-même : J*'ai pris*, dit-il, *de fidèles témoins… & me suis approché de la Prophétesse, laquelle a conçu & enfanté un fils*. La simple inspection de ce texte semble donner gain

de cause aux incrédules, qui prétendent que cette prophétie n'est nullement applicable à Jésus-Christ ; mais les Théologiens ont pour eux le droit de l'interpréter de la façon la plus favorable à leurs vues ; sans compter le suffrage de St Mathieu qui était divinement inspiré, comme les Pères du Concile de Nicée l'ont décidé sans appel.

En continuant à lire Isaïe on trouve encore un partage favorable aux deux partis. *Un petit enfant nous est né*, dit le Prophète, *la domination est mise sur son épaule*. Si l'enfant prédit par Isaïe est né de son temps, on ne peut plus dire que le Prophète ait voulu parler de Jésus-Christ qui est né plusieurs siècles après lui ; d'ailleurs la naissance de Jésus étant si éloignée, ne pouvait être un signe de délivrance pour *Achaz* que ses ennemis serraient de très près. Voilà ce qu'opposent les incrédules ; il est vrai que l'on répond que les Prophètes parlaient des événements futurs comme s'ils étaient ou passés ou présents ; il ne manque à cette réponse que d'être fondée en preuves. On ajoute encore que la naissance du fils d'Isaïe n'était que la figure de celle de Jésus-Christ à qui d'ailleurs on assure que pouvait seule convenir la domination sur l'épaule dont il est ici parlé, & dans laquelle nos Docteurs voient très clairement désignée la croix que Jésus-Christ porta sur ses épaules en allant au Calvaire. Ainsi nos interprètes ont le bonheur de voir le signe de la domination ou de l'Empire, dans ce qui paraît, à des yeux moins éclairés le signe du supplice, de la faiblesse & de l'esclavage !

Il est bon d'observer encore sur ce qui vient d'être dit que dans le système des Chrétiens il n'est aucunement nécessaire qu'une prophétie ait du rapport dans toutes ses parties avec le sujet ou le fait auquel on l'applique. Les auteurs sacrés ne prennent pour citer une prophétie qu'un passage, qu'une phrase détachée, ou même souvent un seul mot convenable à la matière qu'ils traitent, sans s'embarrasser si ce qui précède ou ce qui suit la citation qu'ils prennent, a du rapport ou non avec les choses dont ils parlent. Ainsi dans l'exemple dont il s'agit, St Mathieu voulant citer Isaïe & appliquer une prophétie à Jésus-Christ, ne prend dans ce Prophète que ces mots détachés, *une*

vierge ou une jeune femme concevra, etc. Il ne lui en faut pas davantage ; selon cet Evangéliste Marie vierge avait conçu : Isaïe avait dit qu'une fille ou femme concevrait, il en conclut sur le champ que la conception de Jésus était prédite par Isaïe. Ce rapport si vague suffit à St Mathieu & à tous les Chrétiens, qui, d'après lui croient voir leur fondateur désigné dans cette prophétie.

C'est en suivant cette méthode si étrange que l'on a encore allégué l'autorité d'Isaïe pour prouver que Jésus était le Messie promis aux Juifs. Dans le chap. 50, ce Prophète décrit d'une façon très pathétique les malheurs & les souffrances de son confrère Jérémie. On s'est longtemps efforcé d'appliquer cette prophétie au Christ, on l'a vu clairement désigné dans cet *homme de douleurs* dont Isaïe parle en cet endroit, que l'on a regardé, plutôt comme une narration fidèle & détaillée de la passion de Jésus, que comme une prédiction. Mais enfin la saine critique a forcé de reconnaître qu'il n'était question que de Jérémie dans cette histoire ! Néanmoins pour ne point se priver des ressources que peut fournir un passage si utile, on a décidé qu'en fait de prophéties le *rapport indirect* devait avoir lieu ; par ce moyen en convenant que le récit d'Isaïe avait Jérémie pour objet, l'on a mis en principe que Jérémie était *la figure* ou le *Type* de Jésus-Christ. Ce n'est pas que la vie de l'un & de l'autre ait été parfaitement conforme, mais dans la Religion Chrétienne la conformité suivie des rapports n'est pas absolument requise pour la justesse des parallèles.

Cette façon de raisonner, particulière à la Religion Chrétienne, lui fut de la plus grande commodité. St Paul surtout, ainsi que la plupart des premiers prédicateurs du Christianisme, & après eux les Pères & les Docteurs de l'Église, se sont servis avec succès de cette rare méthode pour prouver leur système. Selon eux tout sous l'ancienne loi fut l'image de la nouvelle ; les personnages les plus célèbres de l'ancien Testament figuraient prophétiquement Jésus-Christ & son Église. Abel assassiné par son frère fut une figure prophétique de Jésus mis à mort par les Juifs. Le sacrifice d'Isaac, qui ne fut point consommé, fut l'image de celui qui fut consommé sur la croix. Les

récits ou prédictions qui avaient eu visiblement pour objet Abraham, Isaac & Jacob, Moyse, Josué, Samuel, David, Salomon, Jérémie, Zorobabel, ou d'autres personnages anciens furent appliqués à Jésus-Christ. Sa mort fut représentée par *le sang des boucs & des taureaux*. En un mot à l'aide de leurs allégories toute l'histoire ancienne des Juifs ne servit qu'à annoncer les événements de la vie du Christ, & l'histoire de l'établissement de sa religion. En s'y prenant de cette manière il est facile de trouver dans l'Ecriture tout ce dont on a besoin.

Il serait inutile de discuter ici la fameuse prophétie des soixante-dix Semaines de Daniel, dans laquelle les Docteurs Chrétiens croient voir la venue du Christ très clairement annoncée. Il est vrai que si Daniel ou ses éditeurs avaient eu soin de spécifier la nature de ces Semaines, ils auraient épargné bien des peines aux interprètes : alors cette prédiction aurait pu être d'une très grande ressource pour la Religion Chrétienne. En effet les plus habiles critiques avouent qu'ils sont très embarrassés quand il s'agit de fixer le commencement & la fin de ces soixante-dix Semaines ils n'ont jamais pu s'accorder là-dessus, ni convenir entre eux d'une date précise, qui manque jusqu'à présent au grand événement de la venue du Messie. On sait que les Juifs faisaient usage de semaines de jours, de semaines de semaines, de semaines d'années. C'est par une conjecture purement hasardée que l'on avance dans la Bible de Louvain que les semaines dont il est parlé dans Daniel, sont des semaines d'années. Cependant cette supposition elle-même n'éclaircit rien, puisque le calcul de la table chronologique que les Docteurs de Louvain ont publiée, ne nous donne que 343 ans écoulés entre le temps où ils font commencer ces semaines, & la mort de Jésus-Christ. Plusieurs critiques ont cru que cette prédiction avait été ajoutée après coup au texte de Daniel en faveur de Jonathan Maccabée. On peut juger du peu de fond que l'on peut faire sur cette prophétie de Daniel par le nombre prodigieux des

commentaires qui ont été faits sur elle [13]. Cela posé, sans nous arrêter plus longtemps sur des prophéties inintelligibles pour ceux mêmes qui les citent en preuve, passons à la vie de Jésus-Christ, & voyons si elle sera plus propre à confirmer un Chrétien dans sa Religion.

---

[13] Le célèbre Antoine Collins a composé en Anglais deux ouvrages curieux & profonds, dans lesquels il a prouvé de la façon la plus claire qu'aucune des prophéties de l'Ancien Testament ne peut être littéralement appliquée à Jésus. (On a publié depuis peu un extrait en Français de ces deux ouvrages de Collins sous le titre d'*Examen des Prophéties qui servent de fondement à la Religion Chrétienne, à Londres* 1768 in 8vo.) Nous avons encore là-dessus plusieurs écrits solides composés par des juifs, & entre autres deux ouvrages, dont l'un a pour titre : *Liber Nizzachon vetus,* & l'autre, *Munimen fidei,* qui se trouvent dans le recueil intitulé : *Tela ignea Satana* publié par Wagenseil, en un volume in 4to. Altorf en 1681. On peut y joindre l'ouvrage qui a pour titre : *Philippi a Limborch de Veritate religionis Christianae amica collatio cum erudito Judaeo in 4to*. Enfin on trouvera le sens naturel des Prophéties judaïques dans un ouvrage curieux du Juif *Isaac Quobio*, dans lequel cette matière est savamment traitée. Cet ouvrage, dont il existe des manuscrits, a pour titre : *Israël vengé, ou exposition naturelle des Prophètes que les Chrétiens appliquent à Jésus*.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre II

De la naissance de Jésus-Christ.

Retour à la table des matières

Toutes les prophéties consignées dans les livres saints, ou répandues parmi les Juifs, s'accordaient à leur faire espérer le retour de la faveur du Tout-Puissant ; Dieu leur avait promis un Libérateur, un Envoyé, un Messie qui rétablirait la puissance d'Israël. Ce libérateur devait sortir de la race de David, Prince selon le cœur de Dieu si soumis aux Prêtres, si zélé pour la religion. Ce fut sans doute pour récompenser la dévotion & la docilité de ce saint usurpateur, que les Prophètes & les Prêtres, comblés de ses bienfaits, lui promirent au nom du Ciel que sa famille régnerait toujours. Si cette prédiction fameuse se démentit par la suite durant la captivité de Babylone & les temps qui la suivirent, les Juifs d'alors, non moins crédules que leurs ancêtres, demeurèrent dans l'attente & se persuadèrent qu'il était impossible que leurs Prophètes & leurs Devins eussent pu ou voulu les tromper. En conséquence ils s'imaginèrent que leurs oracles tôt ou tard devaient s'accomplir, & que l'on verrait un descendant de David remettre la nation en honneur.

Ce fut pour se conformer à ces prédictions & à ces notions populaires que les Ecrivains des Évangiles eurent soin de faire à Jésus-Christ une généalogie par laquelle ils prétendirent prouver qu'il descendait en droite ligne de David, & par conséquent, en vertu de sa naissance, *avait le droit de prétendre à la qualité de Messie*. Cependant la critique s'est exercée sur cette généalogie : ceux qui n'ont pas la foi ont été surpris de voir que le Saint-Esprit l'eût dictée diversement aux deux Evangélistes qui nous l'ont rapportée. En effet, comme on l'a tant de fois observé, la généalogie donnée par saint Mathieu n'est point la même que celle de saint Luc ; disparité qui a jeté les Interprètes Chrétiens dans des embarras dont jusqu'ici toute leur subtilité n'a encore pu les tirer. Ils nous disent que l'une de ces généalogies est celle de Joseph ; mais en supposant ce Joseph de la race de David, un Chrétien ne peut croire qu'il fut le vrai père de Jésus-Christ puisque sa religion lui enjoint de croire fermement que Jésus est le fils de Dieu. Cela posé, ces deux généalogies disparates seront celles de Marie ; mais dans ce cas le Saint-Esprit s'est trompé sur l'une de ces généalogies, & les incrédules auront toujours lieu de se plaindre du peu d'exactitude des Ecrivains qu'il a daigné inspirer. Ainsi de quelque façon qu'on s'y prenne, l'une des généalogies des Évangiles se trouvera toujours fautive & incomplète, & la descendance de Jésus sera très faiblement constatée. Cependant c'était un point qui méritait quelque attention, vu que relativement aux Juifs, c'était évidemment sur cette naissance illustre que les droits du Messie devaient être fondés Quoi qu'il en soit, examinons les détails qui précédèrent & accompagnèrent la naissance du Christ. Un seul Evangéliste nous les a transmis, tous les autres ont passé légèrement sur des circonstances aussi merveilleuses qu'importantes. St Mathieu, content de sa généalogie, ne parle qu'en peu de mots de la façon surnaturelle dont Jésus fut formé dans le sein de sa Mère. La parole d'un Ange, vu en songe, suffit pour rassurer Joseph sur la vertu de sa femme ; il adopte l'enfant qu'elle porte sans aucune difficulté. St Marc ne fait aucune mention de cette aventure mémorable. St Jean qui eût pu orner ce fait à l'aide de sa Théologie mystique & Platonicienne, ou plutôt l'embrouiller d'une manière à le mettre à l'abri des attaques de la critique, n'en a point dit un mot. Nous

sommes donc réduits à nous servir des matériaux que St Luc nous a laissés.

Suivant cet Evangéliste, *Elizabeth,* parente de Marie, & femme d'un Prêtre nommé *Zacharie*[14] était dans le sixième mois de sa grossesse, « lorsque l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maison de David avait épousée ; & cette Vierge s'appelait Marie. L'Ange, étant entré dans le lieu où elle était, lui dit : je vous salue, ô pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. Mais elle l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, & elle pensait quelle pouvait être cette salutation. L'Ange lui dit : ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, & vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Alors Marie dit à l'Ange, comment cela se fera-t-il ? Car je ne connais point d'homme. L'Ange lui répondit : le Saint Esprit demeurera en vous, & la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu… Alors Marie dit : voici la Servante du Seigneur ; qu'il me soit fait suivant votre parole. Ensuite l'Ange se sépara d'elle », ajoute le texte, & cela n'a rien de merveilleux.

Rien de plus simple que cette narration : pour peu qu'on y réfléchisse on en verra disparaître le merveilleux ; on trouvera que l'on a eu le plus grand soin d'y ménager la pudeur des jeunes personnes qui pourraient lire ce récit. Un Ange entre chez Marie, dont l'Epoux était absent. Il la salue, c'est-à-dire, lui fait un compliment

[14] Quelques critiques ont tiré de cette parenté d'*Elizabeth* avec la Vierge *Marie*, une preuve que celle-ci n'était point de la race de David ; vu qu'Elisabeth, pour épouser un Prêtre, devait être de la Tribu de Lévi. Attendu que les Juifs ne se mariaient que dans leur propre Tribu ; auquel cas sa parente Marie devait, être pareillement de la Tribu de Lévi, & non de celle de Juda, dont était David. Au reste St Augustin nous apprend que de son temps plusieurs ouvrages, qu'il qualifie *d'apocryphes*, disaient Marie de la Tribu de Lévi. V. LIB. XXIII. CONTRA FAUSTUM CH. 9.

dans la langue du pays, qui traduit suivant le génie de la notre signifie : *Bonjour, ma chère Marie ! Je vous trouve adorable : que d'attraits ! Que de grâces ! Vous êtes de toutes les femmes la plus belle, à mes yeux. Vos charmes vous sont garants de ma sincérité. Couronnez donc mes feux. Ne craignez point les suites de votre complaisance ; votre époux est un sot, à qui par des visions & des songes on peut faire croire ce qu'on voudra. Le bonhomme regardera votre grossesse comme l'effet d'un miracle du Très-Haut ; il adoptera votre Enfant avec joie ; & tout ira le mieux du monde*. Marie, rassurée par ces mots, & peu accoutumée à recevoir de pareils compliments de son Epoux, lui répondit : *Eh bien, je me rends. Je compte sur votre adresse & sur votre parole : disposez de moi tout comme il vous plaira*.

Rien n'est donc plus facile que de dégager le récit de Saint Luc du merveilleux, qui pourrait embarrasser. L'événement de la grossesse de Marie rentre dans l'ordre naturel, & si l'on met un jeune homme à la place d'un Ange, le passage de l'Evangéliste n'aura plus rien d'incroyable [15]. En effet bien des gens ont dit que l'Ange Gabriel

---

[15] La qualité *d'Ange,* que l'Evangéliste donne à *Gabriel,* ne doit pas nous arrêter ; cette difficulté, très facile à lever, roule uniquement sur la synonimité des mots *d'Ange,* de *Dieu,* & d'*homme.* Mais Jésus est tantôt appelé *le fils de l'homme* & tantôt le *fils de Dieu.* Les Juges, les Princes & les Grands sont appelés des *Dieux* dans plusieurs endroits de l'Ecriture. *Voyez Exode chap. XXII. verset dernier. Psaume* 81 *verset* 6.

Les Patriarches & Moyse croyaient que Dieu se montrait à eux dans leurs visions ; mais St Paul dans son Epître aux Hébreux (chap. II. v 2.) nous assure que ce n'étaient que des *Anges*, et non pas Dieu lui-même, qui avaient promulgué la loi & parlé aux saints Patriarches. Voilà déjà Dieu réduit à n'être qu'un Ange. Dans le nouveau Testament les Docteurs sont appelés *des Anges. Voyez St Mathieu chap.* II. 7. III. v. 1. Epître aux Galates *chap.* IV. v. 14. Apocalypse *chap.* II. v. 3. Voilà des hommes changés en Anges. En un mot parmi les Juifs les noms de *Dieux, d'Anges*, de *Saints* étaient de vains titres, que l'on donnait & qu'on prenait *s*ans conséquence, comme Jésus-Christ lui-même le fait remarquer dans St Jean chap. X v. 34. & suivants. Cela suffit pour expliquer le passage de St Luc, où il est dit *le saint qui naîtra de vous, sera appelé le fils de Dieu ;* & tout le merveilleux du mot *Ange* sera forcé de disparaître. Pour se former une idée nette de la naissance de Jésus, le lecteur pourra consulter l'aventure de *Frère Luce* dans

n’était autre qu’un Amant, qui profitant de l’absence de Joseph trouva le secret de déclarer & de satisfaire sa passion.

Nous ne nous arrêterons point à former des conjectures sur le nom véritable & sur la qualité de l’Amant de Marie. Les Juifs, dont le témoignage doit paraître suspect en cette occasion, assurent, comme nous le dirons par la suite, que cet Amant favorisé fut un Soldat ; (les militaires eurent toujours des droits sur les cœurs des belles) ils ajoutent que de son commerce avec la femme de Joseph naquit le Messie des Chrétiens : que l’Epoux mécontent quitta sa femme infidèle pour se retirer à Babylone, & que Jésus, avec sa mère, passa en Egypte, où il apprit le métier de Magicien, qu’il vint par la suite exercer dans la Judée [16].

Quoi qu’il en soit de ces histoires, ou si l’on veut de ces fables Rabbiniques, il est certain que le récit de saint Luc, s’il n’est dépouillé du merveilleux, présentera toujours à l’esprit des Incrédules des difficultés insurmontables. Ils demanderont comment Dieu, étant un pur Esprit, a pu couvrir une femme de son ombre, & faire naître en elle les mouvements nécessaires à la production d’un Enfant ? Ils demanderont comment la nature divine a pu se combiner avec la nature d’une femme ? Ils prétendront que ce récit est indigne de sa puissance & de la majesté de l’Etre Suprême qui n’avait pas besoin d’employer des moyens aussi ridicules ou indécents, pour opérer le salut du genre humain. En effet il semblerait que le Tout-Puissant aurait pu prendre d’autres voies pour faire passer Jésus-Christ dans le

---

les Contes de la Fontaine. Suivant l’Évangile apocryphe de la *Nativité de Marie* (que le Père Jérôme Xavier Jésuite adopte pourtant en entier) Marie fut consacrée au Seigneur, & élevée dans le Temple, d’où elle ne sortit qu’à ‘l’âge de 16 ans ; ce qui pourrait faire soupçonner que sa grossesse fut l’effet de quelque intrigue des Prêtres, qui lui firent peut-être entendre que c’était Dieu qui lui avait fait un enfant. *V. Codex apocryph. N. T. pag.* 19 & ss.

16 Ceux qui seront curieux de voir l’histoire & les fables que les Rabbins ont fait sur Jésus, les trouveront dans un livre Hébreu traduit en Latin sous le titre de *Toldas Jeshu,* inséré dans un recueil publié sous le titre de *Tela ignea Satanae,* par Wagenseil in 4to. 1681. à Altorff.

sein de sa mère ; enfin il aurait pu le faire paraître sur la terre sans avoir besoin de prendre de chair dans le ventre d'une femme [17] ; mais il faut du merveilleux dans les Romans & surtout dans toutes les religions. On suppose toujours que les grands hommes étaient nés d'une façon extraordinaire. Chez les Païens Minerve sortit du cerveau de Jupiter ; Bacchus fut conservé dans la cuisse de ce même Dieu. Chez les Chinois le Dieu *Fo* fut engendré par une Vierge rendue féconde par un rayon du soleil. Chez les Chrétiens Jésus est né d'une Vierge fécondée par l'opération du Saint-Esprit, & qui demeura vierge après cette opération. Incapables de s'élever jusqu'à Dieu, les hommes l'ont fait descendre jusqu'à leur propre nature ; voilà l'origine de toutes les incarnations, dont la croyance est répandue par toute la terre.

---

17 Des Théologiens ont agité la question, si dans la conception du Christ la Vierge Marie e*miserit femen ?* Selon Mr. de Tillemont Tome II. pag. 5. les *Gnostiques*, hérétiques qui vivaient du temps des Apôtres, niaient déjà que le Verbe se fût incarné dans le sein d'une femme. & disaient qu'il n'avait pris un corps *qu'en apparence ;* ce qui devait anéantir le miracle de la *résurrection.* Basilide soutenait pareillement que Jésus *ne s'était point incarné. Voyez Tillemont Tom. II pag. 221. St Epiph, advers. hœret. Theodoret Hœretic. fab. Lib. I pag. 195.* Lactance, pour prouver que l'esprit de Dieu a pu féconder une Vierge, cite l'exemple des cavalles de Thrace & d'autres femelles fécondées par le vent. *Voy. Institut. Divin. Lib. IV. cap. 12.* Cependant le même Lactance, reprochant aux Païens que leurs Dieux avaient eu besoin de femmes pour engendrer leur avait dit : *Quid igitur opus est sexu faemineo : cum Deus, qui est omnipotens, fine usu & opera faeminae possit filios procreare ?* V. *Lact. ibid : Lib. I. cap. VIII.* Rien de plus indécent & de plus ridicule que les questions théologiques auxquelles la naissance de J. C. a donné lieu. Quelques Docteurs, pour sauver la Virginité de Marie, ont prétendu que Jésus n'était point venu au monde comme les autres hommes *aperta vulva* mais plutôt *per vulvam clausam ;* le Fameux Jean Sçot au contraire regardait cette opinion comme très dangereuse, vu qu'il s'ensuivrait que *J. C. ne serait pas né de la Vierge, mais en serait simplement sorti.* Un Moine de Citeaux, nommé *Ptolémée de Luques* prétendit *que Jésus avait été engendré auprès du coeur de* la *Vierge de trois gouttes de son sang.* Voyez *Bibliothèque Anglaise Tome* II. Page 354 & 55 Le grand St Thomas d'Aquin a examiné s*i J.* C. *n'aurait pas pu se faire Hermaphrodite ? S'il aurait pu se faire du Sexe féminin ?* D'autres ont agité la question, si Jésus aurait pu *s'incarner dans une Vache ?* L'on peut voir par-là combien une absurdité peut en engendrer d'autres dans l'esprit fécond des Théologiens.

Cependant tout le merveilleux qui précède la naissance de Jésus se termine par un événement très naturel ; au bout de neuf mois sa mère accouche comme toutes les autres femmes ; à la suite de tant d'événements incroyables & surnaturels le fils de Dieu vient au monde comme tous les enfants des hommes Cette conformité dans la naissance fera toujours soupçonner une conformité dans les causes physiques qui ont produit le fils de Marie. En effet le surnaturel ne peut produire que du surnaturel ; des agents matériels il ne peut résulter que des effets physiques, & l'on soutient dans l'Ecole qu'*il doit* toujours y avoir parité de nature entre la cause & l'effet.

Puisque, suivant les Chrétiens Jésus était homme & Dieu à la fois, les incrédules diront qu'il a fallu nécessairement que le germe divin apporté du ciel pour être déposé dans le sein de Marie, contînt en même temps & la Divinité & le corps à venir du fils de Dieu. En un mot, pour parler le langage des Théologiens, l'*union hypostatique* des deux natures en Jésus-Christ a dû se faire avant sa naissance, & se trouver confondue dans le sein de sa mère. Dans ce cas on ne pourra concevoir comment il a pu arriver que la nature divine demeurât engourdie & dans l'inaction pendant tout le temps de la grossesse de Marie, au point que celle-ci n'ait pas même été avertie du temps de son accouchement. Nous en trouvons la preuve dans St Luc : « *Vers ce même temps*, dit-il au chap. II., *on publia un Edit de César Auguste pour faire un dénombrement de toute la terre & comme tous allaient se faire enregistrer chacun dans sa ville, Joseph partit aussi de Nazareth & vint à Bethléem pour se faire enregistrer avec Marie qui était grosse ; pendant qu'ils étaient en ce lieu il arriva que le temps où elle devait accoucher s'accomplit, & elle enfanta son fils premier né ; & l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie* ».

Ce récit nous prouve que Marie fut prise au dépourvu, & que l'Esprit Saint, qui avait fait tant de choses pour elle, avait négligé de l'avertir d'un événement si propre à l'intéresser & si important pour tout le genre humain. L'humanité de Jésus-Christ étant sujette à tous

les accidents de notre nature pouvait périr dans ce voyage, entrepris dans un temps très critique pour sa mère. Enfin on ne comprend pas que cette mère soit restée dans une ignorance entière de la proximité de son terme, & que l'Eternel ait.pu tellement abandonner le précieux enfant qu'il avait déposé dans son sein. Quelques autres circonstances du récit de St Luc présentent encore de nouvelles difficultés. Il y est parlé d'un *dénombrement* ordonné par César Auguste, fait dont il n'est fait mention dans aucun des historiens Juifs ou profanes [18].

On est encore tout surpris de voir le fils de Dieu naître dans la pauvreté, n'avoir d'autre asile qu'une étable, d'autre berceau qu'une crèche, en un mot, dans l'âge le plus tendre & dans une saison rigoureuse, se trouver exposé à des misères sans nombre. Il est vrai que nos Théologiens ont prouvé le moyen de répondre à toutes ces difficultés. Ils prétendent qu'un Dieu juste, voulant s'apaiser lui-même, destina dès l'origine aux souffrances son fils innocent, afin d'avoir un motif de pardonner au genre humain coupable, qui lui était devenu odieux par la faute d'Adam, à laquelle néanmoins ses descendants n'avaient point eu de part. Par un effet d'une justice, dont l'esprit de l'homme ne peut point se faire d'idée, un Dieu, que son essence rend incapable de pécher, se trouve chargé des iniquités de l'homme, & doit les expier pour désarmer la fureur d'un Père qu'il n'a point offensé. Tels sont les principes inconcevables qui servent de base à la Théologie Chrétienne.

Nos Docteurs ajoutent que Dieu voulut que la naissance de son fils fût accompagnée des mêmes accidents que celles des autres hommes, dans la vue de consoler ceux-ci des malheurs attachés à leur être. L'homme, disent-ils, est coupable avant de naître, vu que les enfants

---

[18] L'on peut encore ajouter que St Luc assure que ce dénombrement prétendu se fit sous *Quirinus* ou *Cyrenius*, tandis qu'il est prouvé que c'était pour lors *Quintilius Varus,* qui était Gouverneur de la Province. Les prédicateurs & les Ecrivains Chrétiens font remarquer avec affectation que le Temple de *Janus* fut fermé, & qu'il régnait une paix profonde par toute la terre, au temps de la naissance du Christ ; mais la fausseté de ce fait a été prouvée dans un livre publié en 1700. *Voyez Bernard Nouvelles de la République des Lettres Tome XIV.*

sont tenus de payer les dettes de leurs pères : Ainsi l'homme souffre justement comme pécheur lui-même & comme chargé du péché de son premier père. Cela posé, quoi de plus consolant pour nous que de voir un Dieu, l'innocence & la sainteté même, souffrant dans une étable tous les maux attachés à l'indigence ! Cette consolation eût sans doute manqué aux hommes si Dieu avait permis que son fils naquît dans la splendeur & dans l'abondance de tous les biens de la vie.

Enfin si le Christ innocent n'eût point souffert, le genre humain incapable de satisfaire à la dette contractée par Adam, eût été pour toujours exclu du Paradis.

Quant au voyage pénible que Marie fut obligée d'entreprendre dans des circonstances critiques, cet événement avait été prévu par la Sagesse Eternelle, qui avait résolu que le Christ naîtrait à Bethlehem, & non à Nazareth. Cette circonstance était nécessaire ; ayant été prédite elle devait s'accomplir.

Quelque solides que ces réponses paraissent à tous ceux qui ont reçu la foi en dose suffisante, elles ne sont point capables de convaincre les incrédules. Ils se récrient sur l'injustice de faire souffrir un Dieu très innocent & de le charger des iniquités de la terre. Ils ne peuvent pas plus concevoir par quels principes d'équité l'Etre Suprême a pu rendre la race humaine responsable de la faute commise à son insu et sans la participation par son premier père. Ils prétendent qu'en bonne justice les enfants sont en droit de renoncer à la succession de leurs parents quand ils sont hors d'état de payer les dettes que ceux-ci ont contractées. En un mot les incrédules trouvent que la conduite attribuée à Dieu par la Théologie Chrétienne, est injurieuse pour lui, en ce qu'elle le représente comme le plus implacable, le plus cruel, le plus injuste des tyrans Enfin ils trouvent qu'il eût été plus sage d'empêcher l'homme de pécher, que de permettre qu'il péchât & de faire mourir son fils pour expier son péché.

A l'égard du voyage à Bethlehem on n'en devine point la nécessité. Le lieu où devait naître le Sauveur du monde paraît une circonstance parfaitement indifférente au salut du genre humain. Quant à la Prophétie, qui annonçait la gloire de Bethlehem pour avoir donné le jour *au conducteur d'Israël*, elle ne parait pas convenir à Jésus qui y naquit dans une étable & qui fut rejetée par le peuple dont il devait être le conducteur. Il n'y a qu'une pieuse entorse qui puisse faire appliquer cette prédiction à Jésus-Christ. Il est vrai qu'on nous assure qu'il avait été prédit que Jésus naîtrait dans la pauvreté ; mais d'un autre côté, le Messie des Juifs est très souvent annoncé par les Prophètes comme un Prince, un Héros, un Conquérant : il faudrait donc savoir à laquelle de ces Prophéties il est à propos de s'en tenir. Nos Docteurs ne manqueront pas de nous dire que les prédictions qui annoncent que Jésus naîtrait & vivrait dans l'indigence & la bassesse, doivent être prises *à la lettre*, & que celles qui annoncent sa puissance & sa gloire doivent être prises *allégoriquement :* mais cette solution ne faussera pas les incrédules ; ils diront qu'en s'y prenant de cette manière on trouvera toujours dans l'Ecriture & les Oracles divins tout ce que l'on croira avoir besoin d'y trouver. Ils en concluront que l'Ecriture est pour les Chrétiens comme les nuées dans lesquelles chacun s'imagine apercevoir toutes les figures qu'il lui plaît [19].

---

[19] Le *Proto-Évangile,* attribué à St Jaques, rapporte des circonstances curieuses & ridicules sur lesquelles aucun de nos quatre Evangélistes *canoniques* n'ont voulu appuyer : cependant elles n'ont rien de révoltant pour des gens qui ont assez de foi. Ce *Proto-Évangile* nous apprend, par exemple, la mauvaise humeur de Joseph en voyant sa femme grosse, les reproches qu'il lui fit de son libertinage, indigne, selon lui, d'une Vierge élevée sous les yeux des Prêtres. Marie se défend par ses pleurs, elle proteste de son innocence, *& jure au nom du Dieu vivant qu'elle ignore d'où cet enfant lui est venu.* Il paraît que dans son trouble elle avait oublié l'aventure de Gabriel, cet Ange vint la nuit suivante rassurer par un songe le pauvre Joseph ; celui-ci de son côté pensa se faire une affaire avec les Prêtres, qui l'accusèrent d'avoir fabriqué cet enfant, au mépris du vœu de virginité de Marie. Là-dessus les Prêtres firent boire aux deux Epoux *l'eau de jalousie*, c'est-à-dire, un breuvage, qui, par un miracle, ne leur fit aucun mal ; en conséquence le Grand-Prêtre les déclara très innocents.

Il est encore rapporté dans le même Évangile qu'après que Marie eut été accouchée, Salomé n'ayant pas voulu croire la sage-femme qui l'assurait que l'accouchée était demeurée Vierge, porta la main sur Marie pour s'en assurer ;

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre III

Adoration des Mages & des Bergers.

Massacre des Innocents, & autres circonstances qui suivirent la naissance de Jésus-Christ

Retour à la table des matières

Parmi les quatre historiens de Jésus, adoptés par l'Église, deux se taisent absolument sur les faits dont nous allons parler dans ce chapitre ; d'ailleurs St Mathieu & St Luc qui nous les ont transmis, ne sont aucunement d'accord sur les circonstances. Les plus habiles Commentateurs n'ont su comment s'y prendre pour les concilier, tant leurs récits sont différents. Il est vrai que ces différences sont moins sensibles quand on lit les Evangélistes les uns après les autres, ou sans réflexion mais elles deviennent très frappantes quand on a de la mémoire ou quand on se donne la peine de les comparer. Voilà sans doute pourquoi jusqu'à présent l'on n'a pu faire une concordance des Évangiles qui eût l'approbation générale de l'Église ; les concordances même dont on a permis l'impression n'ont point été universellement adoptées quoique l'on fût forcé de reconnaître

aussitôt cette main téméraire se sentit brûler ; cependant elle fut guérie en prenant le petit Jésus dans ses bras. *V. Codex apocr. N. T. Tom. I. p. 95 & suiv, jusqu'à 113.*

qu'elles ne renfermaient rien de contraire à la foi. Peut-être est-ce par une sage politique que les Chefs de l'Église n'ont approuvé aucun système à cet égard ; ils ont vraisemblablement senti l'impossibilité de concilier des récits aussi discordants que ceux des quatre Evangélistes ; l'Esprit Saint, sans doute pour exercer la foi des fidèles, les a inspirés très diversement. D'ailleurs, une concordance bien faite des Évangiles serait un ouvrage très dangereux ; elle rapprocherait nécessairement des faits rapportés par des auteurs, qui, bien loin de s'appuyer, ne feraient que s'affaiblir réciproquement, ce qui ne manquerait pas d'ébranler au moins la foi du rédacteur.

St Mathieu, qui selon l'opinion commune a écrit le premier l'histoire de Jésus, nous assure qu'aussitôt qu'il fut né & lorsqu'il était encore dans l'étable de Bethlehem, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, & s'informèrent de l'endroit où était né le Roi des Juifs, dont ils avaient observé l'astre dans leur pays. Hérode, qui régnait alors en Judée, informé du motif de leur voyage, consulta les gens de la loi ; & ayant appris que le Christ devait naître à Bethlehem, il permit aux Mages d'y aller, leur recommandant de s'informer exactement de cet enfant, afin que lui-même pût ensuite lui rendre ses hommages [20].

Il paraît par le récit de St Mathieu qu'aussitôt que les Mages eurent quitté Hérode, ils prirent le chemin de Bethlehem, lieu très peu éloigné de Jérusalem.

On est surpris que ce Prince ayant été *troublé* par l'arrivée des Mages, parce qu'ils lui avaient annoncé la nouvelle de la naissance d'un Roi des Juifs, n'ait pas pris plus de précautions pour calmer ses inquiétudes propres, & celles de la Capitale que l'Évangile nous représente comme dans la consternation de ce grand événement. Il lui eût été très facile de s'assurer du fait, sans avoir besoin de s'en rapporter à des inconnus, qui n'exécutèrent point sa commission. Les

---

[20] St Mathieu chap. II, verset 1 & suivants.

Mages ne reviennent point ; Joseph a le temps de s'enfuir avec sa petite famille ; Hérode reste tranquille malgré ses soupçons & ses craintes ; ce n'est qu'après un délai peu vraisemblable qu'il se met en colère, & s'aperçoit qu'il est trompé ; alors pour mettre sa couronne en sûreté, il ordonne un massacre général des enfants de Bethlehem & des villages d'alentour. Comment présumer cette conduite dans un Souverain jaloux, soupçonneux & cruel ? Ce Prince avait assemblé les Docteurs de la Loi & les principaux de la nation ; leur avis avait confirmé le bruit répandu par les Mages ; ils dirent que c'était à Bethlehem que le Christ devait naître, & pourtant Hérode ne fait rien pour sa propre tranquillité ! Ou Hérode ajoutait foi aux prophéties des Juifs, ou il n'y croyait pas : dans le premier cas, au lieu de s'en rapporter à des étrangers, il devait aller lui-même avec toute sa Cour à Bethlehem pour rendre hommage au Sauveur de la nation. Dans le second cas il est absurde de faire ordonner à Hérode un massacre général des enfants, en vertu d'un soupçon fondé sur une prophétie à laquelle il ne croyait pas.

Quoi qu'il en soit, ce Prince ne se met en colère qu'au bout de plusieurs jours, après s'être aperçu que les Mages se sont moqués de lui & s'en sont retournés par un autre chemin. Mais comment ne sut-il pas par la même voie la fuite de Jésus accompagné de Joseph & de sa mère ? Leur retraite avait dû sans doute être remarquée dans un lieu aussi petit que Bethlehem. L'on nous dira peut-être, que dans cette occasion Dieu permit qu'Hérode fût aveuglé ; mais Dieu ne devait pas permettre que les habitants de Bethlehem & des environs s'obstinassent à garder un secret qui devait coûter la vie à tous leurs enfants. A portée de faire des miracles ce Dieu ne pouvait-il pas sauver son fils par une voie plus douce que par le massacre inutile d'un grand nombre d'innocents ?

D'un autre côté, Hérode n'était point maître absolu dans la Judée ; les Romains ne lui eussent point permis d'exercer de pareilles cruautés ; le peuple Juif, persuadé de la naissance du Christ ne s'y serait point prêté, Un Roi de France, plus absolu qu'un Roitelet de

Judée dépendant des Romains ne serait point obéi s'il ordonnait de gaieté de cœur à ses Gardes Suisses d'aller égorger tous les Enfants de Surêne ou de St Cloud parce que trois étrangers inconnus en passant par Versailles lui auraient dit que parmi les enfants nés dans ces villages il en est un qui, suivant les règles de l'astrologie judiciaire, est destiné à être un jour Roi de France. Dans un temps ou l'astrologie était encore en vogue, on se serait contenté de faire chercher l'Enfant suspect, on l'aurait séquestré ou peut-être fait mourir sans comprendre d'autres innocents dans sa proscription.

Enfin l'on peut encore opposer au récit de Saint Mathieu le silence des autres Evangélistes & surtout celui de Josèphe l'historien ; celui-ci, ayant des raisons pour haïr Hérode, n'eût pas manqué de rapporter un fait aussi propre à le rendre odieux que le massacre des innocents. Philon a pareillement gardé le silence sur cette action d'Hérode, & l'on ne devine point la raison pour laquelle ces deux historiens célèbres se sont accordés à taire cet événement si révoltant. L'on ne peut point supposer que c'ait été en haine de la Religion Chrétienne, car ce fait détaché ne prouve ni pour ni contre. Ainsi nous pouvons conclure que ce massacre est une fable, qui d'ailleurs ne s'accorde nullement avec les détails de la vie de Jésus-Christ transmis par les autres Evangélistes. St Mathieu semble n'avoir inventé ce conte que pour avoir occasion d'appliquer une ancienne prophétie, ce qui était son goût dominant. Cependant en cela même il est clair qu'il s'est trompé. En effet la prophétie dont cet Evangéliste fait l'application au massacre des innocents, est tirée de Jérémie. Tous les Juifs l'entendaient de la captivité de Babylone. Elle est conçue en ces termes dans l'Hébreu : *le Seigneur a dit, voix de lamentations, de gémissements & de pleurs amers a été entendue d'en haut de Rachel, qui pleurait ses fils, & a refusé d'être consolée sur eux, parce qu'il n'y en avait plus.* Le verset qui suit est si clair qu'il n'est pas concevable que St Mathieu en ait osé faire l'application au prétendu massacre de Bethlehem. *Le Seigneur dit*, continue Jérémie, *réprime ta voix de pleurs & tes yeux de larmes*, *car ton œuvre aura son salaire & tes enfants retourneront de la terre de l'ennemi.* Le retour de la captivité

est ici clairement désigné. Il n'y est aucunement fait mention de *Rama,* dont parle l'Evangéliste, mais des montagnes de Samarie où les Israélites doivent de nouveau planter des vignes après être revenus dans leur pays.

C'est encore pour accomplir une prophétie que le même St Mathieu fait voyager Jésus en Égypte ; ce voyage selon lui, ou plutôt le retour de ce voyage, avait été prédit par Osée dans ces mots ; *j'ai rappelé mon fils d'Égypte ;* tandis qu'il est évident que dans ce passage il ne s'agit que de la délivrance des Israélites de la servitude Egyptienne par le ministère de Moyse. D'ailleurs le voyage & le séjour de Jésus en Egypte ne s'accordent aucunement avec des circonstances arrivées dans l'enfance du Christ, telles qu'elles sont rapportées par St Luc. Celui-ci nous apprend qu'au bout de huit jours il fut circoncis [21]. Enfin le temps de la purification de Marie étant accompli suivant la loi de Moyse, Joseph & sa mère le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, en vertu de l'ordonnance qui prescrivait de lui consacrer les premiers nés & d'offrir un sacrifice pour eux. Le même St Luc nous apprend que dans cette occasion le vieillard *Siméon* prit l'enfant entre ses bras, & déclara, en présence de tout le peuple assistant à la cérémonie, que cet enfant était le Sauveur d'Israël. Une vieille Prophétesse nommée *Anne* lui rendit hautement le même témoignage, & parla de lui à tous ceux qui *attendaient la rédemption* d'Israël [22]. Mais comment des discours, tenus publiquement dans le Temple de Jérusalem, où Hérode faisait sa résidence, furent-ils ignorés de ce Prince si soupçonneux Ils étaient bien plus capables d'exciter ses inquiétudes & d'éveiller sa jalousie que l'arrivée des astrologues d'Orient, Joseph & Marie, venus à Jérusalem

---

21 L'Évangile *de l'Enfance de Jésus* nous apprend que son prépuce fut mis dans un vase d'albâtre & conservé dans un baume. Quelques Auteurs assurent que ce divin prépuce se voit encore à Rome dans l'Église de St Jean de Latran. V. CODEX *Apocryphus N. T. Tom. I. pag.* 171. Cependant la Ville d'Anvers dispute à Rome l'honneur de posséder ce joyau.

22 Voyez St Luc chap. II. v. 25, 32, 36,38.

pour la présentation de Jésus & la purification de sa mère, retournent-ils à Bethlehem, & de là vont-ils en Egypte au lieu d'aller à Nazareth ?

Cependant St Luc dit très positivement qu'après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville [23]. Mais dans quel temps les parents de Jésus accomplirent-ils ce qui était ordonné ? Fut-ce avant d'aller en Egypte, ou après être retournés de ce pays, où selon St Mathieu ils s'étaient réfugiés pour se soustraire à la cruauté d'Hérode ? En un mot la purification de la Vierge & la présentation de son fils au Temple, eurent-elles lieu avant ou après la mort de ce Prince si méchant ? Cependant suivant le Lévitique la purification de la mère qui avait mis au monde un fils devait se faire au bout de trente jours. D'où l'on voit qu'il est très difficile de concilier la fuite en Egypte & le massacre des innocents, dont parle St Mathieu, avec le récit de St Luc, qui dit qu'*après avoir accompli les ordonnances de la Loi, Joseph & Marie retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville*, d'où il ajoute qu'*ils allaient tous les ans à Jérusalem pur célébrer la Pâque*. En effet si l'on veut adopter le récit des deux Evangélistes, dans quel temps placera-t-on la venue de Mages d'Orient pour adorer Jésus-Christ, la colère d'Hérode, la fuite en Egypte, le massacre des innocents ? L'on est donc forcé de conclure, ou que le récit de St Luc est défectueux, ou que St Mathieu a voulu tromper ses lecteurs par des fables improbables. Quelque parti que l'on prenne, le Saint Esprit qui les inspirait tous deux se trouvera toujours en défaut.

---

23 St *Luc ibid verset* 39. Les anciens faiseurs d'Évangiles, qui ont fait celui de *l'Enfance de Jésus,* & qui l'ont attribué à l'Apôtre St Thomas, nous ont conservé les miracles sans nombre & les autres passe-temps du petit Christ ; il y est souvent représenté comme un très méchant enfant ; il tuait ses camarades quand il en était mécontent. Cet Évangile de l'Enfance a été rejeté, comme bien d'autres, quoiqu'il ne contienne rien qui doive paraître incroyable à des gens assez robustes dans la foi pour admettre les IV Évangiles *canoniques*, V. *Codex apocryph.* N. *T. Tom. I page* 159 *& suiv.*

Voici un autre fait sur lequel nos deux Evangélistes ne sont pas plus d'accord. St Mathieu, comme on a vu, fait venir à Bethlehem du fond de l'Orient des *Mages*, ou des gens considérables, pour adorer l'Enfant Jésus & lui offrir des présents. St Luc, moins épris du merveilleux, fait adorer cet enfant par de simples Bergers, qui gardaient leurs troupeaux pendant la nuit, & auxquels un Ange vint annoncer le grand événement de la naissance du Sauveur d'Israël. Ce dernier Evangéliste ne parle ni de l'apparition de l'étoile ni de la venue des Mages, ni de la cruauté d'Hérode, circonstances dignes néanmoins d'être rapportées par St Luc, qui nous dit s'être si soigneusement informé de tout ce qui pouvait regarder Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, les parents de Jésus, soit après leur retour d'Egypte, selon St Mathieu, soit après sa présentation au Temple selon St Luc, ont demeuré à Nazareth. Le premier de ces Ecrivains à son ordinaire voit en cela l'accomplissement de cette prédiction, *il sera appelé Nazaréen.* Malheureusement on ne sait où chercher cette Prophétie dans la Bible, ni deviner par qui elle a été faite : on est seulement assuré que *Nazaréen* chez les Juifs signifiait un *bandit,* un homme *séparé du monde,* & que Nazareth était une ville très chétive, habitée par des misérables, au point que leur pauvreté était passée en proverbe, & que l'on appelait *Nazaréens* les gueux, les vagabonds & les gens sans aveu [24].

---

24 Il est très important de remarquer que les premiers Chrétiens ont été appelés *Nazaréens,* On les trouve encore désignés sous le nom d'E*bionites,* dérivé d'un mot Hébreu qui signifie un *mendiant,* un *misérable*, un *pauvre.* Chacun sait que dans le XIII[e] siècle St François & St Dominique, qui se proposaient de faire revivre le Christianisme primitif, fondèrent des Ordres de Moines *mendiants*, destinés à ne vivre que d'aumônes, à être de vrais *Nazaréens,* & à lever des contributions sur la société que ces vagabonds n'ont point cessé de troubler. Salméron, pour relever la sainteté des Moines mendiants, a prétendu que Jésus lui-même avait mendié.
Quoi qu'il en soit, il est à propos de faire sur les *Nazaréens* quelques remarques qui pourront jeter un grand jour sur l'histoire de la Religion Chrétienne. Il est très clair que l'on donna le nom de *Nazaréens* aux Apôtres & aux premiers Juifs qui se convertirent. Les Juifs les regardaient comme des hérétiques *(minian),* des excommuniés, & suivant St Jérôme, les anathématisaient dans toutes leurs Synagogues sous le nom de *Nazaréens.* V. *St Hieronym. Epist ad Augustin.* & V.

Nous venons de voir dans le cours de ce chapitre le peu d'harmonie qui se trouve entre la manière dont deux Evangélistes rapportent les circonstances dont la naissance de Jésus fut accompagnée. Examinons maintenant quelles ont pu être les vues de ces deux Ecrivains en rapportant si diversement les faits que l'on vient d'exposer. Au moins est-il impossible que Jésus, comme dit St Luc, soit demeuré constamment à Nazareth jusqu'à douze ans s'il est vrai qu'il ait été transporté presque aussitôt après sa naissance en Egypte, où Saint Mathieu le fait rester jusqu'à la mort d'Hérode.

---

idem, in Isaïam cap. V. vers. 18. Les Juifs donnent encore maintenant le nom de *Nazaréens* (Nozerim) aux Chrétiens, que les Arabes & les Persans appellent *Nazari*. Les premiers Juifs convertis par Jésus & par ses Apôtres, ne furent que des Juifs réformés ; ils conservèrent la circoncision & les autres usages ordonnés par la loi de Moyse. *Nazaraei* dit St Jérôme, *ita Christum recipiunt ut observationes Legis veteris non amittant* V. AD. Jes. 8. Ils suivirent en cela l'exemple de Jésus, qui, (circoncis lui-même, & Juif pendant toute sa vie) avait souvent fait entendre qu'il fallait respecter & observer la Loi. Cependant par la suite des temps les *Nazaréens* ou *Ebionites* furent anathématisés par les autres Chrétiens, pour avoir allié les cérémonies légales avec l'Évangile du Christ. St Jérôme en parlant d'eux & des disciples de Cérinthe, dit : *Qui (Ebionei & Cerinthiani) credentes in Christo*, *propter hoc* SOLUM a *patribus anathematizati sunt*, *quod Legis ceremonias Christi evangelio miscuerunt. Sic nova confessi sunt, ut vetera non amitterent.* V. St HIERON. IN EPISTOL. AD AUGUSTIN. Il paraît qu'en se conduisant ainsi les *Ebionites* ou *Nazaréens* se conformaient aux intentions de Jésus & de ses Apôtres ; l'on est donc très surpris de les voir traités d'hérétiques par la suite. Mais on fera voir (dans le chapitre XXII) la vraie cause de ce changement : il fut évidemment dû à St Paul, dont le parti prévalut sur celui de St Pierre, des autres Apôtres & des *Nazaréens,* ou *Chrétiens-Judaïsants.* Ainsi St Paul corrigea & réforma le Système de Jésus-Christ., qui n avait prêché qu'un Judaïsme réformé. Cet Apôtre des Gentils parvint à faire regarder son maître & ses anciens confrères comme des Hérétiques ou de mauvais Chrétiens. Voilà comme les Théologiens prennent souvent la liberté de rectifier la religion du Sauveur qu'ils adorent ! Au reste les Nazaréens avaient un Évangile en Hébreu, très différent de ceux que nous connaissons & que l'on attribue à St Barnabé. Voyez Toland, dans un ouvrage Anglais publié sous le titre de NAZARENUS in 8vo Londres 1718. D'après cet Évangile, les Nazaréens ne croyaient pas la Divinité de Jésus-Christ. Voyez la 3e note sur le chapitre XVII de cet ouvrage.

Il est bon d'observer que du vivant même de Jésus, on formait un reproche contre lui de son séjour en Égypte[25] ; ses ennemis prétendaient qu'il y avait appris la magie, à laquelle ils attribuaient les prodiges ou tours d'adresse qu'on lui voyait opérer. Il parait que St Luc pour faire tomber ces accusations, a cru devoir passer sous silence le voyage en Egypte qui rendait son héros suspect : en conséquence il le fixe à Nazareth, & le fait venir tous les ans avec ses parents à Jérusalem. Cependant la précaution de cet Evangéliste paraît avoir été inutile ; St Mathieu, qui écrivit avant lui, avait établi l'opinion du voyage & du séjour de Jésus en Egypte. Origène, en disputant contre Celse, ne le nie point, d'où l'on voit que les Docteurs Chrétiens ne doutaient point que Jésus n'eût été dans ce pays ; malgré le silence de St Luc ils s'en rapportaient au témoignage de St Mathieu. Tâchons donc de démêler les motifs de ces deux Ecrivains. Les Juifs s'accordaient généralement dans l'attente d'un Messie ou d'un Libérateur ; mais comme les diverses classes de l'Etat avaient eu leurs Prophètes, elles avaient aussi des signes divers auxquels elles devaient reconnaître ce Messie. Les grands, les riches, les personnes instruites & bien élevées ne soupçonnaient assurément pas que le libérateur d'Israël dût naître dans une étable & sortir de la lie du peuple ; ils attendaient sans doute leur délivrance d'un Prince, d'un guerrier, d'un homme puissant, capable d'en imposer aux nations ennemies de la Judée & de briser ses fers. Les pauvres au contraire, qui, aussi bien que les grands & les riches, ont leur portion d'amour-propre, croyaient pouvoir se flatter que le Messie naîtrait dans leur classe ; leur nation & les peuples voisins fournissaient assez d'exemples de grands hommes sortis du sein de la pauvreté. Bien plus, les oracles dont on berçait cette nation étaient tels, que chaque famille se croyait en droit de prétendre à l'honneur de donner un Messie, quoique l'opinion la plus générale fût que ce libérateur devait sortir de la race de David.

---

[25] L'Évangile de l'enfance de, J. C., dont nous avons déjà parlé, fait voyager la sainte famille en Égypte, & lui fait opérer de ville en ville des miracles suffisants pour la faire très bien subsister. L'eau dont Marie se servait pour laver son enfant guérissait des lépreux & des possédés ; la présence du Christ faisait tomber les Idoles, dénouait l'aiguillette, etc. V. C*odex apocr. I. p.* 182.

Cela posé, des bergers & des gens du peuple ont bien pu croire qu'une femme accouchée dans une étable de Bethlehem avait mis au monde le Christ. On peut encore supposer que Marie, dans la vue de se rendre intéressante, dit à ceux qui la visitèrent qu'elle était issue du sang des Rois ; mobile sans doute très propre à exciter la commisération & l'étonnement du peuple. Cette confidence, & le souvenir confus de quelques Prophéties sur Bethlehem la patrie de David, ont pu suffire pour frapper l'imagination de ces gens crédules & peu difficiles sur les preuves de ce qu'on leur racontait.

St Mathieu, comme il paraît par son histoire, avait la tête remplie de prophéties & de notions populaires, ou du moins il comptait sur la crédulité de ses lecteurs. En composant son Roman, pour remplir un vide de trente ans dans la vie de Jésus, il imagina de le faire voyager en Egypte, sans prévoir les objections qu'on pourrait faire sur la négligence de la sainte famille à remplir les ordonnances de la loi, telles que la circoncision de l'Enfant, sa présentation au Temple, la purification de sa mère, la célébration de la Pâque, cérémonies qui ne pouvaient se faire qu'à Jérusalem. Peut-être est-ce pour justifier ce voyage & ces négligences que Saint Mathieu fait intervenir la Prophétie d'Osée, relative au rappel d'Egypte, dont nous avons parlé. C'est peut-être encore pour justifier la durée du séjour de Jésus en Egypte qu'il raconte la colère d'Hérode, & la fable du massacre des innocents qu'il fait ordonner par ce Prince, que ses crimes avaient d'ailleurs rendu très odieux aux Juifs ainsi qu'aux Etrangers. L'on est disposé à tout croire d'un homme devenu célèbre par sa méchanceté.

St Luc, pour éluder, comme on a vu, les reproches que l'on pouvait faire de son temps à Jésus sur son voyage & son séjour en Egypte, n'en a point du tout parlé ; cependant son silence n'en détruit pas la réalité. Il fallait écarter du Christ le soupçon de magie, mais il ne l'a point lavé d'accusations tout aussi graves que l'on faisait sur sa naissance.

Celse, médecin célèbre qui vivait dans le second siècle du Christianisme, & qui avait recueilli soigneusement tout ce qu'on avait publié contre le Christ, assure qu'il était le fruit d'un adultère. Origène, dans son ouvrage contre Celse, nous a conservé cette accusation, mais il ne nous a point transmis les preuves sur lesquelles elle était appuyée. Cependant les incrédules ont tâché d'y suppléer, ils fondent l'opinion de Celse sur ce que :

I°. Suivant le témoignage de St Mathieu lui-même, il paraît très certain que Joseph époux de Marie fut très mécontent de la grossesse de sa femme, à laquelle il savait n'avoir eu aucune part ; en conséquence il forma le dessein de la quitter secrètement & sans éclat, résolution dont il fut détourné par un Ange, ou si l'on veut par un rêve, ou peut-être par la réflexion, qui chez les Juifs passe toujours pour l'effet d'une inspiration d'en-haut. Il paraît néanmoins que ce dessein de Joseph avait éclaté, que le fait s'était divulgué, & qu'on en formait un reproche contre Jésus. Mais St Luc, plus prudent que Saint Mathieu, n'a osé faire mention ni de l'humeur de Joseph ni de la conduite débonnaire qui la suivit. De plus, quoique Joseph eût pris son parti sur l'aventure de sa femme, on ne le voit plus reparaître sur la scène dès que Jésus y entre. Quoiqu'on ne nous apprenne nulle part la mort de ce bon homme, il est à présumer qu'il ne vit jamais de bon œil son fils *putatif*, & qu'il abandonna totalement un enfant à la naissance duquel il savait n'avoir aucunement contribué [26]. Lorsqu'à trente ans Jésus & sa mère se trouvent aux noces de Cana, il n'est plus question de Joseph. Si l'on admet avec St Luc l'histoire de la dispute de Jésus avec les Docteurs dans le temple de Jérusalem, on trouvera une nouvelle

---

26 St Epiphane liv. 10 des hérésies, nous assure que Joseph était très âgé dans le temps de son mariage avec la Vierge ; il ajoute qu'il était veuf, & père de six enfants, qu'il avait eus de sa première femme. Selon le *Proto-Évangile* attribué à St Jaques le mineur, le bon homme eut beaucoup de peine à se déterminer à épouser Marie, dont l'âge lui faisait peur ; mais le Grand-Prêtre lui fit entendre raison, trouvant, peut-être, que Joseph était l'homme le plus conforme à ses vues. V. *Codex apocryph. N. T. Tom. I. pag.* 88 *& suiv.* Ce qui semble annoncer une intrigue sacerdotale, comme nous l'avons déjà remarqué ci-devant.

preuve de l'indifférence qui régnait entre le père prétendu & le fils putatif : Ils se retrouvent au bout de trois jours & ne daignent point se parler.

2°. Si l'on joint à ces présomptions des témoignages plus positifs & d'une haute antiquité qui confirment les soupçons qu'on avait sur la naissance de Jésus, l'on acquerra une preuve convaincante pour tous ceux qui renonceront au préjugé. L'Empereur Julien, ainsi que Celse, qui tous deux avaient soigneusement examiné tous les écrits pour & contre la Religion Chrétienne & son Auteur subsistant de leur temps, nous représentent la mère de Jésus comme une prostituée, vivant de ses débauches, & chassée par son fiancé.

Dès l'origine du Christianisme la secte des Antidicomarites regarda Jésus comme un enfant bâtard. Dans les ouvrages des Juifs il est traité *d'enfant adultérin.* Enfin presque de nos jours Helvidius, savant critique Protestant, ainsi que plusieurs autres, a soutenu non seulement que Jésus était le fruit d'une intrigue criminelle, mais encore que Marie, répudiée par Joseph, avait eu d'autres enfants de différents maris.

Quoi qu'il en soit, il paraît que Marie ne manquait pas de raisons pour s'éloigner de Joseph & pour fuir en Egypte avec son fils. Une tradition constante parmi les Juifs nous assure qu'elle fit ce voyage pour se soustraire aux poursuites de son Epoux qui l'aurait pu livrer à la rigueur des lois, malgré les visions nocturnes dont on se servait pour l'apaiser on sait que les Hébreux n'entendaient point raillerie sur cet article.

Enfin nous trouvons dans le *Talmud* le nom de *Panther*, surnommé *Bar-Panther*, que l'on met au nombre des amants ou des maris de la Vierge. D'où il résulterait, si le fait est vrai, que Marie, répudiée par Joseph, ou après avoir fui, a épousé *Panther* soldat Egyptien, son amant favorisé, le vrai père de Jésus. Saint Jean Damascene a cru réparer le tort que cette anecdote pouvait faire à la réputation ; de Marie, en disant que les surnoms de *Panther* ou *Bar-Panther* étaient

héréditaires dans la famille de Marie, & par conséquent dans celle de Joseph [27]. Mais I°. Ou Marie n'était point parente de Joseph ou elle n'était point la cousine d'Elizabeth mariée à un Prêtre, & par conséquent de la Tribu de Lévi. 2°. Nous ne trouvons dans aucun endroit de la Bible le nom de *Panther* parmi les descendants de David ; si c'eût été un surnom héréditaire dans cette famille, on devrait le trouver quelque part, à moins de supposer que St Jean Damascene a su la chose par une révélation particulière. 3°. Le nom de *Panther* n'est nullement Hébreu.

On nous dira peut-être que ces bruits injurieux pour Jésus & pour sa mère, sont des calomnies inventées par les ennemis de la Religion Chrétienne. Mais comment juger un procès si l'on n'examine les pièces des deux parties ? Au reste, ces reproches sont très anciens ; ils ont été faits aux Chrétiens dès l'origine de leur Religion ; ceux-ci ne les ont jamais solidement repoussés. Dès le temps de Jésus lui-même, nous voyons que ses contemporains regardaient les prodiges comme des effets de la magie, comme des prodiges du Démon, comme des effets de la puissance de *Belzébuth*, comme des tours de souplesse. Les parents de Jésus étaient surtout de ce sentiment & le regardaient comme un imposteur, vérité qui est consignée dans l'Évangile même, où nous trouverons par la suite qu'ils voulurent l'arrêter.

D'un autre côté, Jésus lui-même ne parle jamais ni de son enfance ni du temps qui avait précédé sa prédication. Il y a tout lieu de croire qu'il n'aimait point à se rappeler des circonstances déshonorantes pour sa mère, pour laquelle même nous le verrons bientôt manquer au respect filial.

Les Evangélistes pareillement passent très légèrement sur les premières années de la vie de leur héros. St Mathieu le fait revenir d'Egypte *en ce temps-là*, sans fixer aucune époque. Il laisse ainsi ses commentateurs dans l'embarras de savoir si Jésus avait alors deux ans

[27] St Joann. Damascen. de fide orthodox. Lib. IV. cap. 15.

ou dix ans. Encore voit-on que ce terme de dix ans est inventé par complaisance pour le fait de la dispute entre lui & les Docteurs de Jérusalem, que St Luc place à sa douzième année. A cela près, dans l'un & l'autre Evangéliste Jésus disparaît de la scène pour ne s'y remontrer qu'à trente ans [28].

Il est difficile de démêler ce qu'il fit jusqu'à cet âge. Si nous en croyons St Luc il resta à Nazareth. Cependant il y a lieu de croire qu'il fut ailleurs pour apprendre le rôle qu'il avait à jouer par la suite, En effet s'il fût toujours demeuré à Nazareth, les habitants de cette petite ville l'auraient connu parfaitement ; bien loin de là, ils sont surpris de le voir à trente ans, ils soupçonnent seulement de le connaître, ils se demandent les uns aux autres, *n'est-ce pas là le fils de* Joseph [29] ? Question très ridicule dans la bouche de gens qui auraient vu habituellement Jésus dans l'enceinte de leur petite ville. Cela n'empêche pas St Justin de nous dire qu'il se fit charpentier dans l'atelier de son prétendu père, & qu'il travailla aux bâtiments ou aux instruments du labourage [30]. Mais ce métier ne dut pas longtemps convenir à un homme dans lequel nous trouvons un esprit ambitieux & remuant.

---

28 Peut-être que Jésus passa une portion considérable de sa vie chez les *Esséniens* contemplatifs ou *Thérapeutes,* qui étaient des espèces de Moines Juifs, très enthousiastes, qui vivaient dans le voisinage d'Alexandrie en Égypte, où il paraît que le Christ puisa sa doctrine sévère & vraiment monastique. Voyez le chap. XVII. note I de cet ouvrage.

29 V. St Luc. chap. IV, verset 22

30 Voyez St Justin Martyr contr. Tryphon. L'Évangile de l'Enfance nous apprend que le petit Jésus s'amusait à former avec de la terre de petits oiseaux, qu'il animait ensuite & qui s'envolaient dans l'air. Le même livre dit qu'il en savait plus que son maître d'école, qu'il tua pour l'avoir frappé parce qu'il refusait de répéter les lettres de l'Alphabet. On voit encore que Jésus aidait Joseph dans ses travaux, & allongeait par miracle les bois taillés trop courts ou trop étroits. Toutes, ces impertinences ne sont pas plus difficiles à croire que tant d'autres merveilles rapportées dans les Évangiles admis. V. *Codex Apocryph. N. T. Tom. I page 102 & ss. & Tom. II pag. 424–441.*

Il vaut donc mieux quitter ici St Luc pour suivre St Mathieu qui place le Baptême de Jean immédiatement après le retour d'Égypte, & qui fait aussitôt commencer à Jésus sa mission. C'est aussi, à proprement parler, à cette époque que doit commencer la vie du Christ. Cependant pour ne rien faire perdre au lecteur des mémoires Evangéliques sur lesquels nous écrivons, nous avons cru ne pas devoir passer sous silence les circonstances qui viennent d'être rapportées, vu que ces préliminaires sont propres à jeter beaucoup de jour sur la personne & les actions de notre héros. D'ailleurs l'intervalle qui se trouve entre la naissance & la prédication de Jésus n'a pas été la partie de son histoire la moins exposée aux traits de la critique, & l'on ne peut assez admirer combien elle a influé sur la conduite des Evangélistes. St Mathieu, comme on a vu, pour rendre compte de l'absence de trente ans de son maître, le fait aller en Egypte, & l'en fait revenir dans un temps illimité. St Luc, qui depuis a rédigé ses mémoires, voyant que le séjour en Egypte jetait un soupçon de Magie sur les miracles de Jésus, le fait rester en Galilée, aller & venir tous les ans à Jérusalem, & fixe, à ce qu'il croit, son séjour dans le pays en le faisant trouver à l'âge de douze ans dans la capitale, au milieu des Docteurs ; argumentant contre eux. Mais St Marc & St Jean profitant peut-être de la critique qu'avaient éprouvé ces divers arrangements, font tomber le Messie des nues, & le mettent tout de suite à travailler au grand œuvre du salut des hommes.

C'est ainsi qu'en combinant & comparant les récits divers l'on peut parvenir à découvrir le vrai système des Évangiles, dans lesquels, sans y rien altérer, nous trouverons de quoi composer la vie de Jésus, en réduisant simplement la partie merveilleuse à sa juste valeur.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre IV

Baptême de Jésus-Christ. Son séjour dans le désert. Commencement de sa prédication & de ses miracles. Noces de Cana.

Retour à la table des matières

Depuis que les Romains eurent subjugué la Judée, les habitants superstitieux de cette contrée, impatients de voir arriver le Messie ou le libérateur tant promis à leurs Pères, semblaient vouloir hâter la lenteur de l'Eternel par l'ardeur de leurs désirs. Cette disposition dans les esprits fit éclore des impostures, des révoltes, des troubles dont la puissance Romaine punissait les auteurs de manière à décourager leurs adhérents, ou du moins à les dissiper très promptement. Jusqu'à l'Epoque dont nous allons parler, que l'Évangile de St Luc fixe à la *quinzième année du Règne de Tibère*, aucun de ceux qui avaient voulu se faire passer pour le Messie n'avait pu réussir ; pour bien remplir ce rôle il eût fallu des forces plus considérables que celles que la Judée entière n'en pouvait opposer aux vainqueurs de la terre. Il fut donc nécessaire de recourir à la ruse, d'employer le prestiges & la fourberie au défaut de la force ; pour cela il était important de bien connaître

l'esprit de la nation Juive ; d'affecter un grand respect pour ses lois & ses usages, pour lesquels elle avait la vénération la plus profonde ; de profiter habilement des prédictions dont elle était imbue ; de remuer les passions & d'échauffer l'imagination d'un peuple fanatique & crédule. Mais tout cela devait se faire sourdement ; il fallait éviter de se rendre suspect aux Romains ; il fallait se mettre en garde contre les Prêtres, les Docteurs & les personnes instruites capables de pénétrer & de traverser ses desseins. Pour cet effet il était essentiel de commencer par se faire des adhérents & des coopérateurs, & ensuite un parti dans le peuple afin de s'en appuyer contre les grands de la nation. La politique exigeait de se montrer rarement dans la capitale, de prêcher dans les campagnes, de rendre odieux à la populace des Prêtres qui dévoraient la nation, des grands qui l'opprimaient, des riches dont elle devait être naturellement jalouse. La prudence demandait qu'on parlât à mots couvert & en *paraboles*, de peur de trop alarmer les esprits. Enfin l'on ne pouvait se dispenser d'opérer des prodiges, qui, bien plus que toutes les harangues du monde, furent en tout temps propres à induire des dévots ignorants, disposés à voir *le doigt de Dieu* dans toutes les œuvres dont ils ne peuvent démêler les mobiles véritables. Telle fut, comme nous allons le voir, la conduite du personnage dont nous examinons la vie. Soit qu'on suppose qu'il ait été en Egypte pour y acquérir les talents nécessaires à ses vues, soit qu'il fût toujours demeuré à Nazareth, Jésus n'ignorait pas les dispositions de ses concitoyens ; comme il savait combien les prédictions étaient nécessaires pour agir sur l'esprit des Juifs, il se choisit un Prophète, un *Précurseur* dans la personne de son cousin *Jean Baptiste.* Celui-ci, vraisemblablement de concert avec Jésus, prêchait la pénitence, baptisait sur le bord du Jourdain & annonçait la venue d'un personnage plus grand que lui. Il disait à ceux qui l'écoutaient : *je vous baptise dans l'eau pour la pénitence, mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, & je ne suis point digne de délier les cordons de ses souliers ; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint Esprit & dans le feu* [31].

31 St Mathieu chap. III. v. 11.

Quoi qu'il en soit, Jésus vint trouver Jean pour se concerter avec lui, ou, si l'on veut, pour recevoir le baptême de ses mains. Celui-ci, au rapport de St Mathieu, fit d'abord quelques difficultés, soutenant que, bien loin d'être digne de baptiser Jésus, c'était de lui au contraire qu'il devait recevoir le baptême ; cependant à la fin il céda aux ordres ou aux instances du Christ & lui conféra ce Sacrement dont le fils innocent de Dieu ne pouvait avoir un grand besoin [32]. Il y a lieu de croire que dans cette entrevue les deux parents convinrent de leurs faits, & prirent les mesures nécessaires pour faire réussir leurs desseins. Les deux prédicateurs qui tous deux avaient de l'ambition, se partagèrent la mission. St Jean céda le premier rôle à Jésus qu'il jugea plus capable de le jouer avec succès, il se contenta d'être son *Précurseur*, de prêcher dans le désert, de lui recruter des sectateurs de lui préparer les voies, le tout en conséquence d'une Prophétie d'Isaïe qui avait dit : *préparez les voies du Seigneur, redressez ses sentiers dans la solitude.* Prédiction obscure & vague dans laquelle néanmoins on a cru voir clairement désigné le Messie & son saint *Précurseur* [33].

Les arrangements une fois pris entre nos deux missionnaires, Jean eut soin de dire à ceux qui venaient l'écouter qu'il était temps de faire pénitence pour apaiser le ciel, que l'arrivée du Messie n'était pas éloignée ; enfin il déclara nettement qu'il l'avait vu. Les prédications de Jean ayant fait quelque bruit, les Prêtres de Jérusalem, vigilants sur ce qui pouvait intéresser la religion, voulurent être instruits de ses vues & s'informer de sa personne : ils députèrent vers lui des émissaires ; ceux-ci lui demandèrent : s'il était le Christ, ou Elie, ou un

---

32 St Mathieu chap. III. v. 14. Les Juifs étaient dans l'usage de baptiser tous les *Prosélytes* qu'ils faisaient. Le baptême était, selon eux, une *régénération* propre à faire du baptisé un homme tout nouveau, au point de pouvoir alors épouser sa propre mère. Mais St Jean & Jésus voulurent baptiser ou régénérer les Juifs eux-mêmes, prétendant que la régénération leur était aussi nécessaire qu'aux prosélytes. *Voyez* Bernard dans les Nouvelles de la Républ. des Lettres Tom. XXXI. page *366.*

33 *Isaïe* ch. XL, vers. 3.

prophète [34]. Jean répondit qu'il n'était rien de tout cela. Mais lorsqu'on lui demanda ce qui l'autorisait à baptiser & à prêcher, il déclara qu'il était le Précurseur du Messie. Cette démarche des Prêtres ne pouvait que donner plus de poids aux discours de Jean & devait naturellement exciter la curiosité du peuple assemblé pour l'entendre ; dès le lendemain il se rendit en foule à l'endroit où ce prédicateur baptisait ; celui-ci profitant adroitement de la circonstance, & voyant venir Jésus à lui, s'écria : *voici l'agneau de Dieu ; voici celui qui ôte les péchés du monde : voilà celui duquel j'ai dit, il viendra après moi un homme qui m'a été préféré* [35].

Il est bon d'observer que l'auteur de l'Évangile attribué à St Jean, sentant qu'il était important d'écarter le soupçon de collusion entre Jésus & son précurseur, fait déclarer à Jean-Baptiste par deux fois *qu'il ne le connaissait pas* avant de le baptiser, mais qu'il lui avait été révélé par la Divinité que celui sur qui il verrait descendre le Saint-Esprit durant son baptême, était le fils de Dieu. D'où l'on voit que, selon cet Evangéliste, Jean-Baptiste ne connaissait pas Jésus qui était pourtant son parent suivant St Luc.

Jean était fort estimé du peuple qu'un genre de vie austère & extraordinaire est toujours en droit de séduire ; il ne soupçonna pas qu'un Missionnaire, si détaché des choses de ce monde, pût jamais le tromper. On crut sur sa parole que l'Esprit Saint, *sous la forme d'une colombe*, était descendu sur Jésus, & que celui-ci était le *Christ* ou le *Messie* promis par le Prophète.

---

[34] C'était une opinion reçue de plusieurs Juifs qu'Elie devait paraître avant le Messie. Un grand nombre de Chrétiens croit encore de nos jours que la venue d'Elie doit précéder l'avènement de Jésus-Christ pour juger le monde. *Voyez les sentiments des Pères sur le retour d'Elie*. C'est l'opinion de nos Jansénistes d'aujourd'hui, qui, comme les premiers Chrétiens, ont la tête remplie des idées fanatiques & lugubres de la fin prochaine du monde.

[35] Voyez St Jean chap. I vers. 29 & suiv.

Dans une autre occasion nous verrons encore Jean-baptiste affecter de ne point connaître son cousin Jésus-Christ ; il lui députe quelques-uns de *ses* disciples pour savoir *qui il est ?* Jésus leur répond qu'ils n'ont qu'à rapporter à Jean les miracles qu'il opère, & qu'à ce signe leur maître pourra le reconnaître. Nous aurons occasion plus loin de parler de cette ambassade [36].

De son côté, Jésus s'était associé un disciple ou confident nommé pour lors *Simon*, & depuis *Cephas* ou *Pierre*, qui avait été disciple de Jean. A peine eut-il pris ses arrangements avec le Messie, qu'il attira son frère *André* dans la nouvelle secte. Ces deux frères étaient pécheurs. On présume aisément que notre héros ne choisissait pas ses gens parmi les grands du pays.

Les progrès de Jean-Baptiste & l'attachement du peuple pour lui alarmèrent les Prêtres ; ils se plaignirent hautement, & Jean fut arrêté par ordre du Tétrarque Hérode, qui, selon St Mathieu, lui fit trancher la tête, par complaisance pour Hérodias sa belle-soeur. Cependant on ne voit pas que les historiens de ce Prince lui reprochent le supplice du Précurseur. Après sa mort il paraît que ses disciples s'attachèrent au Christ dont il avait annoncé la venue, & qui à son tour lui avait rendu les plus éclatants témoignages en présence du peuple. En effet Jésus avait hautement déclaré que Jean était *plus qu'un Prophète, plus qu'un Ange*, & qu'il n'était point né d'homme *qui fût plus grand que lui.*

Cependant le Messie craignant sans doute d'être compromis dans l'affaire de son Précurseur, laissa ses deux Disciples à Jérusalem, & se retira dans le Désert, où il demeura quarante jours. On a remarqué que durant l'emprisonnement de Jean, le Christ ne songea point à le délivrer, il ne fit aucun miracle pour lui ; & depuis sa mort il n'en parla que très peu, & s'abstint d'en faire l'éloge : il n'en avait plus besoin ; peut-être voulut-il par-là donner une leçon à ceux qui ne

---

36 Voyez le chap. XI de cet Ouvrage.

servent qu'en second aux vues des ambitieux, & leur apprendre qu'ils ne doivent pas trop compter sur leur reconnaissance.

C'eût été mal débuter que de donner la crainte pour motif de la retraite du Messie ; aussi l'Évangile nous apprend qu'il fut *enlevé par l'Esprit,* qui le transporta dans le Désert. Il fallait que le Christ l'emportât sur son Précurseur. Celui-ci menait une vie très austère, ne se nourrissant que de *miel sauvage & de sauterelles ;* mais l'Évangile assure que Jésus ne mangea rien du tout pendant sa retraite, & que le dernier jour ayant senti la faim, *Les Anges s'empressèrent à le servir.*

De plus, pour faire sentir l'importance de sa mission, le préjudice qu'elle allait causer à l'empire du Diable, & les avantages infinis qui devaient en résulter pour ceux de son parti Jésus à son retour prétendit que le Diable l'avait tenté, lui avait fait les offres les plus flatteuses pour l'engager à se désister de son entreprise ; lui avait proposé la Monarchie de l'Univers s'il renonçait à son projet de racheter le genre humain. Le refus qu'il opposa à ces propositions montra un désir surnaturel de travailler au salut du monde ; ceux qui apprirent ces détails durent être remplis d'étonnement, pénétrés de reconnaissance, & brûler de zèle pour le Prédicateur. En effet le nombre de ses adhérents s'accrut.

St Jean l'Évangéliste, ou celui qui a écrit sous son nom, dont l'objet paraît n'avoir été surtout d'établir la Divinité de Jésus, n'a point parlé de son enlèvement, de son séjour dans le Désert de sa tentation ; ces choses lui ont semblé préjudiciables à la doctrine qu'il voulait introduire. St Mathieu, St Marc & St Luc rapportent cet enlèvement & les tentations qui le suivirent, d'une façon différente, mais propre à faire voir la puissance de Satan sur le Messie. En effet il le transporte, malgré lui sans doute, sur le pinacle du Temple, & par un miracle étonnant il lui fait considérer du haut d'une montagne tous les royaumes de l'Univers, sans même en excepter ceux dont les habitants étaient *Antipodes* de la Judée Il faut convenir que d'après les

Évangiles le Diable opère des merveilles qui ne le cèdent en rien à celles de Jésus-Christ.

La fuite & l'absence de Jésus lui firent perdre pour quelque temps ses deux premiers Disciples *Pierre* & *André.* La nécessité de pourvoir à leur propre subsistance les contraignit à reprendre leur premier métier de Pêcheurs. Comme leur maître n'osait pour lors séjourner à Jérusalem, il se retira vers les bords de la mer de Galilée, où il les retrouva. *Suivez-moi*, leur dit-il*, quittez vos filets ; de pêcheurs de poissons je vous ferai pêcheurs d'hommes.* Il leur fit vraisemblablement entendre que les réflexions qu'il avait faites pendant sa retraite lui avaient fourni des moyens sûrs pour subsister sans travail de la crédulité du vulgaire. Les deux frères le suivirent aussitôt.

Soit que Jésus eût été chassé de Nazareth par ses concitoyens, soit qu'il eût quitté cette ville de plein gré, il était venu fixer pour lors sa demeure à *Capharnaüm,* ville maritime, située sur les confins des Tribus de Zabulon & de Nephtali. Sa mère, veuve ou séparée de son mari, l'avait suivi ; elle pouvait être utile à Jésus, & à la petite troupe des sectateurs qui vivaient avec lui. Ce fut en ce temps-là que notre Héros secondé par ses Disciples se mit à prêcher. Sa prédication, ainsi que celle de Jean, consistait à dire : *faites pénitence, car le Royaume des cieux est proche.* En effet il paraît que c'est ici qu'il faut fixer l'Epoque de la Mission de Jésus-Christ. Nous avons vu que Jean commença à prêcher la quinzième année du règne de Tibère ; ce fut cette même année que se passa son entrevue avec Jésus, qui se fit baptiser par lui.

C'est encore vers la fin de cette année que Jean disparut. Après quoi Jésus fut au Désert, d'où il revint demeurer avec sa mère dans la ville de Capharnaüm ; il n'y séjourna que peu de temps, parce que la Pâque approchait, pour la célébration de laquelle il se rendit à Jérusalem. Ainsi nous pouvons fixer le commencement de la prédication du Christ à la seizième année de Tibère, c'est l'unique système que présente l'Évangile. Il célébra trois fois la Pâque avant sa

mort, & l'opinion commune est que sa prédication dura trois ans, c'est-à-dire, jusqu'à la dix-neuvième année du même Empereur.

Les rumeurs qu'avaient excitées le baptême & la prédication de Jean, & les témoignages qu'il avait rendus à Jésus-Christ, s'étant enfin dissipées par l'emprisonnement & le supplice du Précurseur, & par la suite du Messie, celui-ci reprit courage & crut devoir, à l'aide de ses Disciples, faire une nouvelle tentative. Trop connu ou décrié à Nazareth, méprisé de ses parents qui, suivant toute apparence, savaient à quoi s'en tenir sur son compte, notre Héros quitta cette ville ingrate pour s'établir, comme on a vu, à Capharnaüm la seizième année de Tibère. Ce fut là qu'il se mit à prêcher son nouveau système à quelques pauvres pêcheurs & autres gens du peuple. Mais il trouva bientôt que sa mission y était trop circonscrite. Cependant, pour lui donner quelque éclat, il jugea devoir faire un miracle, c'est-à-dire, dans le langage des Juifs, quelque tour capable d'émerveiller le vulgaire ; l'occasion s'en présenta d'elle-même. Des habitants de *Cana*, petit village de la Galilée supérieure, éloigné d'environ quinze lieues de Capharnaüm, invitèrent Jésus & sa mère à leurs noces ; les mariés étaient pauvres sans doute, quoique St Jean, qui seul rapporte ce fait, leur donne un maître d'hôtel ; cependant il nous dit que le vin leur manqua au moment où les convives étaient à demi ivres ou en gaieté, les cruches se trouvèrent à sec. Marie, qui connaissait la puissance ou l'adresse de son fils, s'adresse alors à lui : *ils n'ont point de vin,* lui dit-elle d'un ton pénétré ; sur quoi Jésus lui répond très brusquement, ou d'un ton qui dénoterait assez un homme échauffé par le vin : *femme ! Qu'y a-t-il de commun entre vous* & *moi ?* Cependant il faut supposer que le Christ n'avait pas totalement perdu la raison puisqu'il eut encore assez de présence d'esprit pour transmuer de l'eau en vin, en sorte que le vin miraculeux fut même trouvé meilleur que le vin naturel qu'on avait bu d'abord.

Ce premier miracle de Jésus se fit, comme on voit, en présence d'un grand nombre de témoins déjà entre deux vins : mais le texte ne nous apprend pas si l'on en fut également émerveillé le jour suivant,

lorsque les fumées du vin eurent été dissipées. Peut-être aussi que ce miracle n'eut pour témoin que le maître d'hôtel avec lequel il n'est point impossible que Jésus s'entendît. En un mot les incrédules, moins faciles à persuader que de pauvres villageois ivres à demi, ne voient pas dans cette transmutation de l'eau en vin un motif pour se convaincre de la puissance divine de Jésus ; ils trouvent que dans cette opération il se servit de l'eau pour faire son vin ; ce qui, donnerait lieu de soupçonner qu'il ne fit qu'une composition, dont il pouvait avoir, comme bien d'autres, le secret. En effet il ne fallait pas plus de puissance pour créer du vin & faire trouver les cruches pleines sans y mettre de l'eau, que pour faire une transmutation réelle de l'eau en vin ; au moins en s'y prenant de cette façon eût-il écarté l'idée de n'avoir fait qu'une mixtion.

De quelque manière que le prodige se soit opéré, il paraît qu'il fit pourtant impression sur ceux qui le virent ou qui en entendirent parler ; il est certain au moins que Jésus en profita pour étendre sa mission jusque dans la capitale de la Judée ; il donna seulement à son miracle le temps de se répandre pour produire son effet ; en attendant il se retira avec sa mère, ses frères & ses disciples à Capharnaüm, où il resta jusqu'à ce que la fête de la Pâque, qui était proche, eût rassemblé à Jérusalem une multitude de peuple devant laquelle il se promit d'opérer un grand nombre de merveilles.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre V

Voyage de Jésus-Christ à Jérusalem. Vendeurs chassés du Temple. Conférence avec Nicodème.

Retour à la table des matières

Le bruit du miracle de Cana s'étant répandu à Jérusalem par le moyen de ceux qui s'y rendirent de Galilée, Jésus y alla lui-même, accompagné de quelques-uns de ses Disciples dont on ignore le nombre. C'était, comme on a dit, le temps de la Pâque, & par conséquent un moment où presque toute la nation se trouvait rassemblée dans la capitale. Une telle occasion était sans doute favorable pour opérer des miracles ; aussi St Jean assure-t-il que Jésus en fit en grand nombre, sans pourtant en détailler aucun. Plusieurs des témoins de la puissance du Christ crurent en lui, selon notre historien ; cependant Jésus ne se fiait point à eux ; voici la raison qu'on en donne. *C'est qu'il connaissait tout ; c'est qu'il n'avait pas besoin que personne lui rendît le témoignage d'aucun homme, parce qu'il*

connaissait par lui-même tout ce qu'il y avait dans l'homme [37]. En un mot il savait tout ; hors le moyen de donner à ceux qui voyaient ses miracles, les dispositions qu'il pouvait désirer.

Cependant comment concilier dans ces nouveaux convertis la foi en Jésus-Christ avec les mauvaises dispositions qu'il leur connaît ? S'il connaissait les dispositions défavorables de ces témoins de ses miracles, pourquoi les opérer en pure perte ? C'est une inconséquence de l'Ecrivain qu'il ne faut pourtant point imputer à Jésus ; il vaut mieux ne pas s'en rapporter à St Jean, dans cet endroit, que de croire que son sage maître fît des miracles sans dessein, ou pour le seul plaisir d'en faire. D'ailleurs dans ce voyage à Jérusalem notre Héros fit une action qui vaut bien un miracle & qui montre un bras tout puissant.

Suivant un ancien usage, des marchands s'établissaient, durant les fêtes solennelles surtout, sous les portiques dont le Temple était environné : ils fournissaient aux dévots des victimes & des offrandes qu'ils pussent offrir au Seigneur pour accomplir les ordonnances de la loi. De plus, pour la commodité des Juifs qui s'y rendaient de différents pays, & pour leur propre intérêt, les Prêtres avaient permis que des changeurs plaçaient leurs bureaux dans ce lieu, Jésus, qui en toute occasion se montra peu favorable au Clergé, fut choqué de cet usage, qui, bien loin d'être criminel, tendait à faciliter L'accomplissement de la loi Mosaïque. En conséquence il fait un fouet de cordes, & déployant un bras vigoureux sur ces marchands, il les chasse dans les rues, il effraye le bétail, renverse les comptoirs sans que personne dans son étonnement pût s'opposer à son dessein ; au contraire l'on pourrait soupçonner que le peuple n'eut point lieu d'être fâché de ce désordre, & qu'il profita de l'argent & des effets que notre Héros renversa dans cet accès de zèle. Sans doute que ses Disciples ne s'oublièrent pas eux-mêmes dans cette occasion ; leur maître put leur fournir par-là, surtout s'ils étaient prévenus, de quoi se

---

[37] Voyez St Jean chap. II. vers. 23 & 25.

défrayer pendant le séjour dans la Capitale. D'ailleurs ils virent dans cet événement l'accomplissement d'une Prophétie du Psalmiste qui annonçait que le Messie serait *dévoré du zèle de la maison du Seigneur* ; Prophétie qui fut évidemment vérifiée par le vacarme que le Christ produisit en ce moment. A l'égard des marchands, ils n'avaient point, selon toute apparence, compris le sens mystique de cette prédiction, ou du moins ils ne s'attendaient pas à la voir vérifiée à leurs dépens ; dans leur première surprise ils ne s'opposèrent point aux attaques imprévues d'un homme qui leur parut un furieux ; cependant revenus de leur étonnement ils se plaignirent aux Magistrats du tort qu'on leur avait causé. Ceux-ci craignant peut-être de compromettre leur autorité en punissant un homme dont le peuple était devenu le complice, ou un fanatique dont le zèle pouvait être approuvé des dévots, ne voulurent point user de rigueur pour cette fois ; ils se contentèrent de députer vers Jésus pour savoir de lui par quelle autorité il agissait. *Par quel miracle*, dirent les Juifs au Christ, *nous montrez-vous que vous avez droit de faire de telles choses* ? Sur quoi Jésus leur répond : *détruisez ce temple & je le rebâtirai en trois jours*. Il paraît que les Juifs ne furent point, tentés d'en faire l'expérience ; ils le prirent pour un fou, & s'en retournèrent en haussant les épaules. Cependant s'ils avaient pris le Christ au mot, il eût été bien embarrassé, car l'Évangile nous apprend que ce n'était pas du Temple de Jérusalem qu'il parlait, c'était de son propre corps ; il avait en vue sa résurrection, dit St Jean, qui devait se faire trois jours après sa mort. Les Juifs n'eurent point assez d'esprit pour deviner cette énigme, & les disciples eux-mêmes n'en pénétrèrent le vrai sens que longtemps après, c'est-à-dire lorsqu'ils prétendirent que leur maître était ressuscité. On ne peut se lasser d'admirer la Providence, qui voulant instruire, éclairer, convertir le peuple Juif par la bouche du Christ, n'emploie que des figures, des allégories, des logogriphes totalement inexplicables pour les personnes les plus ingénieuses & les plus exercées !

Cependant, quoique Jésus eût le pouvoir de se ressusciter, il ne voulut point employer sa puissance merveilleuse pour se tirer des

mains des Juifs, prêts à l'arrêter & à le punir comme un perturbateur du repos public : il crut plus convenable & plus sage de décamper sans bruit, & de se mettre par des voies naturelles, à l'abri des poursuites de ceux que sa brillante expédition pouvait avoir fâchés. Il allait donc se retirer de Jérusalem pendant la nuit, lorsqu'un Pharisien dévot ou cherchant à s'instruire le vint trouver : il se nommait Nicodème & avait une place de Sénateur, rang qui n'exempte pas toujours de la crédulité. *Maître*, dit-il à Jésus, *nous savons que vous êtes un Docteur venu de la part de Dieu, car personne ne peut faire les miracles que vous faites si Dieu n'est avec lui*.

Il semble que cette occasion était favorable à Jésus pour se déclarer ; il pouvait d'un mot décider de sa Divinité, & convenir, devant ce Sénateur si bien disposé, qu'il était Dieu ; cependant il n'en fait rien ; il évite de répondre directement à la chose ; il se contente de lui dire que *personne ne peut avoir part au royaume de Dieu s'il n'est régénéré de nouveau*. Le Prosélyte étonné, s'écrie qu'il est impossible qu'un homme déjà vieux, renaisse ou rentre de nouveau dans le sein de sa mère. Sur quoi Jésus lui réplique : *je vous dis que si un homme ne renaît de l'eau & de l'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu*. Il paraît que Nicodème ne fut pas plus au fait qu'auparavant ; c'est pourquoi Jésus, pour se rendre plus clair, ajoute : ne comprenez-vous pas que ce qui est né de la chair est chair, & que ce qui est né de l'esprit est esprit ? Ne vous étonnez donc pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez encore une fois. L'Esprit souffle où il veut, & vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.

Malgré la précision & la netteté de ces instructions, (assez semblables aux raisonnements de nos Théologiens) Nicodème, dont sans doute l'intellect était bouché, n'y concevait encore rien. *Comment*, demande-t-il, *cela peut-il se faire ?* Ici Jésus, poussé à bout, se fâche ; *quoi !* lui dit-il, *vous êtes Maître en Israël, et vous ignorez ces choses ? Ecoutez donc ; je vous dis que nous disons ce que nous savons bien, & que nous rendons témoignage de ce que nous avons*

vu ; cependant vous ne recevez point notre témoignage. Mais si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous lorsque je vous parlerai des choses du ciel ? Aussi nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel [38].

On a cru devoir rapporter ce dialogue curieux comme un échantillon de la logique de Jésus ; d'autant plus qu'il semble avoir servi de modèle à la façon de raisonner de tous les Docteurs Chrétiens ; ceux-ci sont dans l'usage d'expliquer des choses obscures par des choses plus obscures & plus inintelligibles encore ; ils finissent toutes les disputes en ramenant la décision à leur propre témoignage, c'est-à-dire, à l'autorité de l'Église ou du Clergé, chargé par Dieu lui-même d'attester ce que les fidèles doivent croire.

Le reste de la conversation de Jésus avec Nicodème est de la même clarté & du même ton ; le Christ y parle seul, & paraît, par la force de ses raisons, avoir fermé la bouche au docile Sénateur, qui selon les apparences, le quitta pleinement convaincu. C'est ainsi qu'une foi vive dispute les Elus à se soumettre aux leçons, aux dogmes & aux mystères de la Religion, lors même qu'il est impossible d'attacher aucune idée aux mots que l'on entend prononcer.

Au reste, il n'est plus question de Nicodème. On ne sait s'il quitta sa place de Sénateur pour s'enrôler parmi les Disciples de Jésus. Peut-être se contenta-t-il de fournir des secours en secret à Jésus & à sa troupe en reconnaissance des éclaircissements lumineux qu'il en avait tirés. Il y a lieu de croire qu'il en sut profiter, vu que St Jean le fait revenir sur la scène après la mort du Christ, apportant *cent livres d'aloès & de myrrhe* pour embaumer son corps & pour l'ensevelir avec Joseph d'Arimathie ; ce qui semble prouver qu'il était sorti de son entretien avec Jésus plus habile Théologien qu'il n'y était entré. Il est à présumer que dans cette occasion le Messie lui accorda une grâce

---

[38] V. St Jean chap. III. vers. 1-21.

efficace ou *suffisante*, sans laquelle il eût été parfaitement impossible de rien comprendre à sa sublime Théologie.

Cependant on doit convenir que l'impossibilité de concevoir la doctrine de Jésus-Christ fournit aux incrédules un prétexte plausible pour nier qu'elle soit divine. Ils ne peuvent comprendre qu'un Dieu, venu uniquement pour instruire les hommes, ne se soit jamais expliqué bien clairement. Nul oracle du Paganisme ne s'est servi de termes plus ambigus que le Missionnaire divin choisi par la Providence pour éclairer les nations ; on en conclut que dans ce cas Dieu s'étudia lui-même à mettre obstacle à ses projets, qu'il tendit un piège inévitable non seulement aux Juifs, mais encore à tous ceux qui devaient lire l'Évangile pour y puiser les lumières les plus importantes au salut ; conduite qui paraît également indigne d'un Dieu bon, d'un Dieu juste, d'un Dieu rempli de prévoyance & de sagesse ; cependant avec de la foi l'on vient à bout de tout concilier & de comprendre que Dieu a été le maître de parler sans vouloir être entendu.

Dès que Jésus eut quitté Nicodème, il sortit de Jérusalem, dont le séjour était devenu trop dangereux pour lui. Il se mit à parcourir les campagnes de la Judée où il se trouvait plus en sûreté. Il y a lieu de présumer que l'esclandre qu'il avait faite dans la capitale, où tant de peuple était pour lors assemblé, n'avait pas laissé de le faire connaître à bien des gens ; il trouva donc des partisans à la campagne. Mais à quoi s'occupa-t-il pour lors ? St Jean nous apprend dans le chapitre III, qu'il *baptisait,* ensuite il nous dit dans le chapitre IV, *qu'il ne baptisait point,* mais que ses Disciples baptisaient pour lui.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après cette époque il quitta la Judée pour aller en Galilée. Ce fut peut-être pour se mettre encore plus à couvert, ou pour prévenir le schisme qui, suivant l'Évangile, était prêt à se mettre entre les Juifs baptisés par Jean, & ceux que Jésus, ou ses Disciples, avaient baptisés de leur côté. Jésus comprit que la prudence exigeait qu'il s'éloignât, pour laisser le champ plus libre à un homme qu'il connaissait encore utile à ses propres intérêts, & qui, comme on

a vu, se contentait de jouer le second rôle sous lui. En effet on s'aperçut bientôt que le Christ faisait un plus grand nombre de Prosélytes que son cousin, ce qui aurait pu à la fin mettre de la mésintelligence entre eux. Ainsi Jésus dirigea sa marche vers la Samarie, où nous allons le suivre, & de là il repassa de nouveau en Galilée.

Chapitre VI

Aventure de Jésus avec la Samaritaine. Son voyage & ses miracles dans le pays des Géraséniens.

Retour à la table des matières

NOUS observerons ici une fois pour toutes que dans cet examen de l'histoire de Jésus, nous suivons l'ordre des faits le plus généralement reçu, sans vouloir garantir que les choses se soient passées précisément dans cet ordre. Les fautes chronologiques ne paraissent d'aucune importance quand elles n'influent point sur la nature des événement ; d'ailleurs les Evangélistes, sans nous fixer d'époques, se contentent de dire *en ce temps-là*, ce qui, dans le temps où nous sommes, nous dispense de donner une chronologie bien exacte des faits que nous racontons. Pour mettre plus de précision, il faudrait un travail aussi immense que superflu ; il n'aboutirait qu'à prouver que l'histoire de Jésus, dictée par le Saint Esprit, est beaucoup plus incorrecte que celle des hommes célèbres du Paganisme, même d'une antiquité plus reculée ; il prouverait encore que les Ecrivains inspirés de cette importante histoire se contredisent à chaque instant en faisant

agir leur héros en même temps dans des lieux divers, & souvent éloignés les uns des autres. D'un autre côté ce travail si pénible ne nous apprendrait pas quel est celui des Evangélistes que nous devons suivre préférablement à ses confrères, vu que tous, aux yeux de la foi, ont également la raison de leur côté. Le lieu & le temps ne changent rien à la nature des faits ; c'est donc dans ces faits mêmes qu'il faut chercher à fixer nos idées sur le législateur des Chrétiens.

Jésus s'étant mis en chemin, dans l'Eté, suivant toute apparence, se sentit pressé de la soif près de Sichar au pays de Samarie, ce qui donna lieu à une aventure singulière. Auprès de cette ville on voyait alors un puits, connu sous le nom de la *fontaine de Jacob*. Le Christ, fatigué du voyage, s'assit sur le bord du puits, en attendant le retour de ses Disciples, qui étaient allés à la ville chercher des provisions. Il était environ midi lorsqu'une femme vint puiser de l'eau à cette fontaine ; Jésus lui demande à boire dans le vase qu'elle tenait ; mais la Samaritaine, qui reconnut à sa mine que Jésus était un Juif, fut étonnée de sa demande, vu qu'il n'y avait aucun commerce, aucune sociabilité entre les Juifs Orthodoxes & les Samaritains ; suivant l'usage des partisans de sectes différentes ils se détestaient très cordialement. Le Messie, qui n'était point si difficile que les Juifs ordinaires, entreprit la conversion de cette femme hérétique, pour le sexe & la possession de laquelle nous lui trouvons du faible dans tout le cours de son histoire. «*Si vous connaissiez, lui dit-il, le don de Dieu, & celui qui vous demande à boire, vous lui en auriez peut-être demandé vous-même la première, & il vous aurait donné de l'eau vive.* La Samaritaine qui ne voyait point que Jésus eût aucun vase dans les mains, lui demanda d'où il prendrait l'eau vive dont il parlait. Alors le Messie, prenant un ton mystique, lui répondit : *quiconque boit de l'eau de ce puits aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai sera désaltéré pour toujours ; elle deviendra pour lui une fontaine qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle* ; Notre aventurière, qui était une femme de mauvaise vie, lui demanda de cette eau merveilleuse, propre à la dispenser de venir en puiser par la suite. Jésus, qui à ses discours avait pu découvrir le métier de cette

femme, se tire adroitement d'affaire en lui disant d'aller chercher son mari & de revenir à lui, comptant peut-être s'esquiver quand il la verrait partie ; mais celle-ci lui raconte sa vie, lui donne quelques détails de sa conduite & par-là le met à portée d'en soupçonner assez pour parler en Devin. En conséquence, après l'avoir fait causer, il lui dit qu'elle a eu cinq maris, qu'elle n'en a point maintenant, que l'homme avec qui elle vit n'est qu'un Amant ; aussitôt la Samaritaine prend Jésus pour un Sorcier ou un Prophète ; il ne s'en défend point, & comme il ne craignait pas d'être lapidé ou puni dans ce moment, il s'enhardit pour la première fois à faire l'aveu qu'il était le Messie.

Ils en étaient là lorsque le retour des Disciples de Jésus mit fin à la conversation ; ceux-ci, soit qu'ils connussent le métier de la causeuse, soit qu'ils fussent plus intolérants que leur Maître, furent scandalisés & surpris du tête-à-tête ; cependant aucun d'entre eux n'osa critiquer la conduite du Christ. D'un autre côté la Samaritaine voyant sa suite, crut en effet qu'il était ou Prophète ou le Messie ; laissant là sa cruche elle n'eut rien de plus pressé que d'aller à Sichar : *venez voir*, dit-elle aux habitants, *un homme qui ma dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce point le Christ ?* Les habitants émerveillés s'assemblent, ils vont trouver Jésus, & ravis de l'entendre pérorer, sans comprendre peut-être un mot à ses discours, ils l'invitent à venir demeurer parmi eux. Il ne se rendit à leurs offres que pour deux jours seulement. Les provisions achetées furent mises en réserve ; la troupe vécut pendant ce temps aux dépens de ces hérétiques, charmés sans doute de défrayer le Sauveur & ses gens.

Tout le merveilleux de cette aventure roule sur ce que Jésus devina que la Samaritaine avait eu cinq maris, & vivait pour lors dans un commerce criminel avec un favori. Cependant il est aisé de voir que le Christ avait pu découvrir cette anecdote, soit par la conversation même avec cette femme bavarde, fait par le bruit public, soit par quelque autre voie très simple.

De plus, les incrédules trouvent encore sujet de critiquer ce récit de St Jean ; laissant à part le merveilleux ils attaquent la vérité historique du fait. En effet toute l'histoire nous atteste qu'au temps de Jésus-Christ la Samarie était peuplée par des colons de diverses nations, que les Assyriens y avaient transportés après la destruction du Royaume d'Israël ; ce qui semblerait détruire l'attente du Messie dans laquelle les Samaritains vivaient selon St Jean. En effet des Païens & des Idolâtres ne devaient point avoir des notions bien claires d'un événement personnel à la Judée. Si les Samaritains étaient des descendants de Jacob, il ne fallait pas mettre dans la bouche de la Samaritaine ces paroles : *nos Pères ont adoré sur la montagne, & vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où l'on doit adorer*. Il était encore absurde de faire dire à Jésus, *vous n'adorerez plus le Père ni sur la montagne, ni dans Jérusalem ; vous adorez ce que vous ne connaissez pas*.

1°. La loi de Moyse n'a jamais défendu d'adorer Dieu en quelque lieu qu'on se trouvât.

2°. Les lois ou les usages des Juifs voulaient du temps de Jésus-Christ que l'on ne sacrifiât point ailleurs que dans le Temple de la capitale, mais les lieux de la prière dépendaient de la volonté de chacun.

3°. Il est faux que les descendants de Jacob ne connussent point le Dieu qu'ils adoraient, c'était *Jéhovah,* le Dieu de Moyse & des Juifs ; à moins qu'on ne prétendît que ceux-ci ne connaissent point ce qu'ils adorent ; & là-dessus, même depuis la mission de Jésus, les Chrétiens n'ont sans doute rien à leur reprocher.

4°. Les paroles de Jésus dans cette occasion sembleraient infirmer qu'il voulut abolir l'adoration du Père ; au moins est-il certain que les Chrétiens partagent leurs hommages entre lui & son fils, ce qui sans la foi paraîtrait anéantir le dogme de l'unité de Dieu. Cependant Jésus n'a point rencontré juste en disant que le Père ne serait plus adoré ni dans Jérusalem ni sur la montagne, ce Père n'a point cessé un instant

d'y être adoré depuis dix-huit siècles par des Juifs, par des Chrétiens & ensuite par des Mahométants.

Si l'on prétend que la Samaritaine était païenne, il est peu vraisemblable de supposer qu'elle ait pu regarder Jésus comme le Messie, qu'elle ne devait ni connaître ni attendre. Ajoutez encore à tout cela que les Samaritains croient en Jésus sur la parole d'une courtisane ; crédulité dont il n'y eut que des Juifs ou des Chrétiens qui pussent être susceptibles. Enfin Jésus & ses Disciples étaient des Juifs &, en cette qualité, exclus de la Samarie, n'importe par qui le pays fût habité.

Deux jours s'étant écoulés, & les Samaritains de Sichar étant, selon toute apparence, suffisamment instruits, Jésus quitta leur ville, & accompagné de ses Disciples, il prit le chemin de la Galilée supérieure. Dans ce Voyage le Christ crut qu'il était à propos de ne point entrer dans la ville de Nazareth sa patrie, attendu les mauvaises dispositions de ses compatriotes. Il s'appliqua lui-même le fameux proverbe que *nul n'est Prophète dans son pays* [39]. Il n'en était pas de même dans le reste de la Province ; dès que le Peuple sut l'arrivée de Jésus il ne négligea rien pour le bien recevoir : St Luc même nous assure qu'il était estimé & honoré de tout le monde [40]. Il y a tout lieu de croire que ces bonnes gens avaient vu les merveilles qu'il avait opérées dans Jérusalem durant la fête de Pâque [41].

En reconnaissance de ces dispositions favorables & de la foi qu'il trouva chez les Galiléens, le Christ ne se contenta pas de les instruire, mais il conforma sa mission & témoigna sa bienveillance par une foule de prodiges. Le nombre en fut très grand sans doute puisque St Mathieu est contraint de dire vaguement qu'*il guérissait toutes les langueurs & toutes les maladies parmi le peuple* [42]. Qu'il suffisait de

[39] V. St Luc, chap. IV. vers. 23.
[40] V. St Jean chap. IV. vers. 45.
[41] V. StLuc chap. IV. vers. 15.
[42] V. St Mathieu chap. IV. ver. 23 & 24.

lui présenter les malades, quelques maux qu'ils eussent : les Lunatiques, dont le nombre était grand dans ce pays, les fous, les hypocondriaques, les possédés n'avaient qu'à recourir à lui, & leur guérison était certaine.

Cette multitude de miracles, car c'est ainsi que l'on nommait les guérisons opérées par Jésus, attira près de lui une foule de fainéants & de vagabonds, tant de la Galilée que de Jérusalem, de la Décapole, de la Judée & du pays de delà le Jourdain. Ce fut dans ce voyage qu'il fit l'acquisition de deux Disciples fameux : ils étaient frères, fils d'un pêcheur nommé *Zébédée,* & s'appelaient *Jacques* & *Jean.* Le premier, quoique vraisemblablement il ne sut point lire, composa depuis des ouvrages mystiques, qui sont encore aujourd'hui révérés des Chrétiens. A l'égard de *Jean* qui était fort beau garçon, il devint le favori de son maître, & en reçut des marques d'une tendresse distinguée. Il devint par la suite un Platonicien sublime, qui en reconnaissance déifia le Christ dans l'Évangile & les Epîtres que nous avons sous son nom.

La réputation & les ressources de Jésus étaient si grandes en Galilée, qu'il lui suffisait de parler pour augmenter le nombre de ses Disciples : il ne fit qu'appeler les deux dont il s'agit pour les attacher à sa personne. Cependant voulant se reposer des fatigues de la prédication & des miracles, il résolut de quitter les villes, pour aller sur les bords de la mer. Il comprit qu'il est à propos de ne pas se laisser voir ni trop longtemps ni de trop près, de se faire désirer, & de ne point user son crédit. Le peuple avide d'entendre les prédications merveilleuses de Jésus, le suivit ; celui-ci accablé par la foule aperçut heureusement deux barques ; il se jeta dans l'une, qui précisément appartenait à Simon Pierre, le premier de ses Disciples ; de là il harangua la multitude empressée. Ainsi le bateau d'un pêcheur devint une chaire d'où la Divinité rendait ses oracles.

Les Galiléens n'étaient point riches, & la troupe des adhérents de Jésus augmentait : en conséquence nous voyons les quatre premiers

Apôtres travailler de leur métier de pêcheurs tant que dura le séjour du Messie dans cette Province. Le jour qu'il prêcha dans la barque n'avait point été fortuné pour eux ; la nuit qui l'avait précédé n'avait point été plus favorable. Jésus, qui savait plus d'un métier, crut qu'il devait faire quelque chose pour des gens qui lui montraient tant de zèle. Lors donc qu'il eut cessé de haranguer & que la foule, suivant toute apparence, fut retirée, il dit à Simon d'avancer en pleine eau & de jeter son filet ; celui-ci s'en défend, en disant qu'il l'a déjà jeté plusieurs fois sans succès, mais le Christ insiste. Pour lors Simon lui dit : *je le jetterai sur votre parole.* Alors par un miracle étonnant le filet rompit de tous côtés, Simon & André ne sont pas assez forts pour l'amener, ils appellent leurs camarades, & en tirent assez de poissons pour en remplir deux barques ? Nos pêcheurs furent si surpris que Pierre prit son Maître pour un Sorcier et le pria de se retirer de lui. Mais Jésus le rassura & lui promit de ne plus lui causer de pareilles frayeurs, vu que désormais il ne pêcherait plus de poissons.

Le Messie se trouvant auprès de Cana, crut devoir y entrer, attendu que ci-devant il y avait fait un miracle ; un Officier de Capharnaüm, dont le fils était malade de la fièvre, se rendit en ce lieu pour essayer des remèdes de Jésus, dont tant de gens vantaient l'efficacité. En conséquence il prie le Médecin de venir chez lui pour guérir son fils ; mais notre Esculape, qui n'aimait point à opérer sous des yeux trop clairvoyants, se défit de l'importun de façon à ne point se compromettre en cas qu'il ne réussit pas : *allez,* dit-il à l'Officier, *votre fils se porte bien.* Cet Officier approchant de chez lui apprit que la fièvre, qui peut-être était intermittente, avait quitté son fils ; il n'en fallut pas davantage pour crier au miracle, & pour convertir toute la famille.

Après avoir parcouru le rivage de la mer & fait quelque séjour à Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, où, comme on a dit, il avait fixé sa demeure. La famille de Simon Pierre était établie dans cette ville ; ce fut cette raison sans doute, jointe aux mauvais traitements des habitants de Nazareth, qui détermina le Christ à choisir ce séjour. En effet il paraît qu'il était en horreur dans la ville où il avait été élevé ;

dès qu'il voulut y prêcher on voulut le précipiter ; à Capharnaüm on l'écoute, on l'admire, il harangue dans la Synagogue, il explique l'Ecriture, il fait voir que lui-même y avait été prédit. Au milieu de sa prédication un jour de Sabbat, on lui amène un possédé, qui peut-être de concert avec lui se met à crier de toute sa force : *laisse-nous en paix ; qu'y a-t-il entre toi & nous*, *Jésus de Nazareth ? Es tu venu pour nous perdre ? Nous savons qui tu es*, *le Saint de Dieu.* Le peuple épouvanté attendait l'issue de l'aventure lorsque Jésus, sur de son fait, s'adressant, non à l'homme, mais au Démon qui le possède, tais-toi, dit-il, & sors *de cet homme.* Aussitôt l'Esprit malin renversa le possédé, lui causa d'horribles convulsions, & disparut sans que personne le vît. Les Médecins, & surtout ceux qui sont au fait des pays Orientaux, n'admettent point les miracles de la nature de celui-ci : ils savent que les maladies qu'on prenait du temps des Juifs pour des *possessions,* ne sont dues qu'à des dérangements produits dans le cerveau par l'excès de la chaleur. Ces maladies étaient fréquentes en Judée, où la superstition & l'ignorance avaient empêché la médecine de faire de grands progrès ; hors de ce pays on ne voit guère de possédés. Ainsi l'incrédulité enlève à Jésus un grand nombre de ses miracles ; cependant en lui ôtant même les possessions, il lui en reste encore assez. La plupart des possédés que l'on trouve parmi nous sont des hypocondriaques, des maniaques, des femmes hystériques, des mélancoliques, des personnes tourmentées de vapeurs ou de spasmes : ou bien ce sont des imposteurs qui, pour gagner de l'argent, pour intéresser les simples & montrer le pouvoir des Prêtres, consentent à recevoir le Diable, afin que ceux-ci aient la gloire de le chasser ; il n'est guère de possession parmi nous qui pût résister à une fustigation.

Des miracles sont une pâture pour l'imagination, mais le corps a besoin d'autres aliments ; l'aventure qui vient d'être racontée avait conduit à l'heure du dîner. On sortit de la Synagogue, & Jésus fut invité chez Simon-Pierre, où tout était, selon les apparences, préparé pour qu'il eût occasion de faire un second miracle. La belle-mère de Simon se trouva très malade, au moment où l'on avait besoin de son ministère pour faire la cuisine : Jésus, qui avait le talent de guérir très

promptement les parents de ses Disciples, la prend par la main, la fait lever de son lit ; elle en sort parfaitement guérie, elle apprête à manger & se trouve en état de servir les conviés.

Le même jour sur la brune, on amena près de Jésus tous les malades de Capharnaüm & tous les possédés qu'il guérissait, suivant St Mathieu, par des paroles, & suivant St Luc en imposant les mains sur chacun d'eux. Plusieurs Démons, en sortant des possédés, avaient l'imprudence de trahir le secret du médecin, & témoignaient hautement qu'il était le *Christ, le fils de Dieu ;* cette indiscrétion déplaisait fort à Jésus, qui voulait, ou feignait de vouloir garder *l'incognito ;* aussi St Luc nous dit-il *qu'il les menaçait & les empêchait de parler, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ.* Sur quoi il est bon de remarquer que selon les Théologiens Chrétiens, le fils de Dieu, dans toute sa conduite, n'avait pour objet que de donner le change au Diable & de lui cacher le mystère de la Rédemption. Cependant nous voyons que Jésus ne put jamais venir à bout de tromper son Ennemi trop rusé. Dans tout le système Evangélique le Diable est & plus habile & plus puissant que Dieu le Père & que Dieu le fils. Au moins est-il certain qu'il ne cesse de traverser leurs desseins avec succès, & qu'il finit par réduire Dieu le Père à la dure nécessité de faire mourir son cher fils pour réparer le mal que Satan avait fait au genre humain. Le Christianisme est un vrai *Manichéisme,* dans lequel tout l'avantage est toujours du côté du mauvais principe. Celui-ci par le grand nombre d'adhérents qu'il se fait encore, rend visiblement inutiles tous les projets Divins.

Si le Diable savait que Jésus était le Christ, cette connaissance devait être postérieure à sa retraite dans le Désert, car alors il lui parlait sur un ton qui annonce qu'il ne le connaissait pas. Cependant il est inutile d'examiner en quels temps le Diable acquit cette connaissance, au moins est il apparent qu'il ne l'eut que par une permission divine ; or Dieu en accordant au Diable la connaissance de son fils, a voulu ou n'a pas voulu qu'il en parlât : s'il l'a voulu, Jésus a eu tort de s'y opposer ; s'il ne l'a pas voulu, comment le Diable a-t-

il pu agir contre la volonté divine ? Jésus cache avec soin sa qualité dont la connaissance pouvait seule opérer le salut. Or dans ce cas le Diable avait lui-même le plus grand intérêt de la cacher : c'est donc contre son propre intérêt & contre la volonté du Tout-Puissant que le Diable fait connaître la qualité du Christ. Enfin si Jésus ne voulait pas réellement que le Diable le découvrît, pourquoi attendre qu'il eût parlé pour lui imposer silence ?

La conduite du Messie dans ces circonstances a fait croire que, n'osant prendre sans danger en publie la qualité de Christ ou de fils de Dieu, il n'était pas sincèrement fâché que les Diables qui étaient à ses ordres divulguassent son secret, & lui épargnassent la peine de parler. D'ailleurs c'était tirer un aveu très important de la bouche de ses ennemis.

Pour ne point perdre son crédit sur l'esprit des hommes il faut leur éviter la satiété. Jésus ne l'ignorait pas ; aussi le lendemain du jour où tant de miracles avaient été opérés dans Capharnaüm, il sortit avant le jour & se retira dans un Désert. Tous les législateurs ont aimé la retraite, c'est là qu'ils ont eu des inspirations divines ; c'est au sortir de ces asiles mystérieux qu'ils ont fait des miracles propres à séduire les yeux du vulgaire étonné. D'ailleurs il est bon de se recueillir quelquefois pour songer à ses affaires.

Cependant les Disciples de Jésus, malgré sa fuite, ne perdirent point leur maître de vue ; ils l'abordèrent au moment où il croyait être tout seul, & lui apprirent qu'on le cherchait partout. En effet il y avait encore bien des malades & des possédés dans le pays ; cependant cette considération ne fit point retourner Jésus à Capharnaüm ; à ce défaut le peuple vint le trouver dans sa retraite.

Pour s'en débarrasser il se mit à parcourir de nouveau la Galilée, où il continua de guérir des malades, & de chasser des Démons ; c'est tout ce que l'Évangile en apprend. Il paraît qu'il ne s'arrêtait que peu ou point dans sa marche, & qu'il haranguait en voyageant ; car en fort

peu de temps il se trouva très avancé sur le rivage de Galilée. La foule qui le suivait augmentant sans cesse par les recrues de fainéants & de curieux que produisait chaque village, & notre Prédicateur se voyant encore sur le point d'être accablé, donna ordre à ses Disciples de le passer à l'autre bord sur le territoire des Géraséniens.

Quand il fut débarqué, un Docteur de la Loi vint l'aborder & lui offrit de se mettre à sa suite ; mais Jésus comprit très bien qu'un Docteur ne pouvait lui convenir ; il aurait mal figuré dans une troupe composée de pêcheurs & de gens grossiers, tels que ceux dont le Messie avait formé sa cour. Celui-ci fit entendre au Docteur qu'il pourrait se repentir de sa démarche ; que son genre de vie ne pouvait lui convenir ; *le fils de l'homme*, lui dit-il, *n'a pas où reposer sa tête*.

Le Christ ne voulut point permettre à ses Disciples de s'écarter sur les terres des Géraséniens ; dans leur nombre il y en avait de ce pays. L'un lui demanda la permission d'aller rendre les derniers devoirs à son père ; l'autre voulait aller embrasser sa famille ; mais il refusa durement leurs demandes. L'un reçut pour réponse qu'*il faut laisser aux morts le soin d'ensevelir leurs morts*. Le second, que *quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est point propre au royaume des cieux*. Les incrédules ont cru trouver dans ces réponses une preuve de la dureté du caractère & de l'esprit exclusif & despotique de Jésus, qui, sous prétexte du royaume du Ciel, obligeait ses Disciples à manquer aux devoirs les plus saints de la morale. Mais les Chrétiens, dociles aux leçons de leur divin Maître qu'ils n'osent point examiner, ont fait consister la perfection dans un détachement total des objets que la nature doit leur rendre les plus chers. Le Christianisme en conséquence semble ne se proposer que de séparer les hommes, de les isoler, de briser les liens qui devraient les unir. Il n'y a selon les maximes du Christ, qu'*une seule chose nécessaire*, c'est de s'attacher à lui sans partage : maxime très utile pour mériter le ciel, & très propre à détruire toute société sur la terre.

Après que notre Missionnaire eut passé quelque temps dans le pays des Géraséniens, où il paraît qu'il garda l'*incognito*, un jour, vers le soir, il se fit passer à l'autre bord du Lac, après avoir congédié le peuple, venu ce jour-là apparemment pour l'entendre ; mais il ne prêcha point, Jésus fatigué s'endort dans le passage, tandis qu'une tempête furieuse accueille la barque où il était. Ses Disciples effrayés, dans l'idée que leur Maître était plus puissant éveillé qu'endormi, lui montrent le danger. Cette action leur attira des reproches sur leur peu de foi, qui donnèrent peut-être à la tempête le temps de se calmer. Alors Jésus d'un ton de maître commanda à la mer de s'apaiser, & sur le champ cet ordre fut exécuté. Cependant malgré ce prodige la foi des Disciples fut encore longtemps chancelante. Peut-être aussi que la tempête, dont l'Évangile nous fait une description pompeuse, se borna à un coup de vent, qui s'apaisa de lui-même. Aussi Jésus revint sur le champ au pays des Géraséniens sans avoir ni prêché ni fait de miracles à l'autre bord.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre VII

Jésus guérit deux possédés. Miracle des pourceaux. Prodiges opérés par le Christ jusqu'à la fin de la première année de sa mission.

Retour à la table des matières

JÉSUS, débarqué de nouveau sur les terres des Géraséniens, prit une route par où personne ne passait depuis quelque temps. Deux Démoniaques, habitants des tombeaux du voisinage, rendaient ce passage dangereux. A peine le Christ se fut-il montré que ces deux furieux coururent à sa rencontre. Comme il était connaisseur en fait de possession, il ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il se mit à les exorciser pour en faire sortir l'esprit immonde. Malgré son savoir divin il s'exprima très improprement dans cette occasion ; ce n'était point à un seul Démon, mais à une légion de Diables qu'il eut affaire. L'un d'eux, riant de la méprise du fils de Dieu qui lui demandait son nom, lui répond, *je m'appelle légion.* Alors Jésus change de batteries ; il

allait les déloger, quand les Diables, obstinés à rester dans le pays, ou très peu curieux de retourner en enfer, proposèrent une capitulation. L'un des articles portait qu'en sortant du corps des possédés, ils entreraient dans un troupeau de pourceaux qui passaient près de là sur le penchant d'une colline. Jésus voulut bien pour cette fois accorder quelque chose à la prière des Diables, & ne point user avec rigueur de son autorité. Ni lui ni ses disciples, en bons Juifs, ne mangeaient point de cochon, il jugea donc que cet animal, défendu par la loi de Moyse, pouvait bien servir de retraite à tous ces Diables. Il consentit au traité ; les Démons sortirent de leur ancienne demeure pour entrer dans les cochons, qui ayant le diable au corps, s'ébranlèrent, ou peut-être s'effrayèrent tout naturellement, & allèrent se précipiter dans la mer, où ils se noyèrent au nombre d'environ deux mille.

Si une légion de Diables est composée d'un même nombre que l'était la légion Romaine, nous devons croire qu'elle était de six mille Diables ; ce qui fait évidemment trois Diables par cochon, nombre suffisant pour les déterminer au suicide.

De graves Auteurs nous assurent que Jésus n'a jamais ri, ni même souri [43], cependant il est bien difficile de croire que le fils de Dieu ait pu garder son sérieux après avoir fait une pareille malice. Mais elle ne parut point risible aux conducteurs du troupeau, qui trouvèrent ce beau miracle si peu plaisant qu'ils s'en plaignirent à leurs maîtres, &

---

[43] M. Fleury, dans les *mœurs des Chrétiens* pag. 14. édition de 1701, dit en parlant de Jésus ces paroles remarquables. *Il était très sérieux. On le voit pleurer en deux occasions, mais il n'est point dit qu'il ait ri : non pas même qu'il ait souri doucement, comme remarque St Chrysostome*. Comme les hommes sont accoutumés à regarder Dieu comme un Etre fort méchant, & qui n'entend point raillerie, ils exigent de la gravité dans tous ceux qui viennent de sa part. Plus une Religion est triste, plus elle plaît aux hommes, qui aiment à avoir peur. Les Réformateurs pour réussir doivent toujours avoir un extérieur austère. Les Dévots préfèrent un Confesseur dur & bourru à un Confesseur facile ; un Prédicateur qui fait trembler est toujours sûr de ses succès. Les *Jansénistes* sont des réformateurs, qui s'efforcent de ramener les Chrétiens à leur tristesse primitive, & qui réussiraient à faire revivre le fanatisme des temps Apostoliques, si le monde n'était changé.

coururent à la ville où la chose ne fut pas plus tôt sue que les propriétaires de ces cochons, loin de se convertir, se plaignirent d'un prodige si ruineux pour eux, & prétendirent que cet événement intéressait la chose publique. En conséquence les Géraséniens vinrent en corps s'opposer à l'entrée de Jésus dans leur ville, & le prièrent, faute de pouvoir le punir, de vouloir bien au plus tôt sortir de leur territoire. Tel fut l'effet que produisit le miracle des cochons.

Ce fait mémorable doit être vrai, car il est attesté par trois Evangélistes ; cependant ils varient dans quelques circonstances. St Mathieu nous apprend que les possédés étaient au nombre de deux ; Marc & Luc prétendent qu'il n'y en avait qu'un seul, mais si furieux, selon St Marc, *qu'on ne pouvait plus le lier, même avec des chaînes*, St Luc a su que le Démon l'emportait souvent dans les Déserts ; St Marc affirme qu'il passait les jours & les nuits dans les tombeaux & sur les montagnes des environs.

Dans cette occasion Jésus est encore proclamé le Christ par le Diable ; comme il ne se trouvait pour lors qu'entre amis ou parmi ses disciples, il ne lui imposa point silence ; cet aveu, utile dans le particulier, ne pouvait lui faire tort, mais il était des circonstances où il pouvait nuire en présence du public, pour lequel notre puissant faiseur de miracles avait des ménagements, surtout quand il ne se sentait pas suffisamment appuyé.

Les incrédules prétendent trouver des erreurs capitales & des signes évidents de fausseté dans cette relation, qui d'ailleurs ne leur paraît que ridicule, 1°. Ils sont surpris de voir les Diables, qui suivant les Chrétiens sont condamnés à des tourments éternels dans les enfers, en sortir pour s'emparer des habitants de la terre. 2°. On a lieu d'être étonné de voir le Diable adresser des prières au fils de Dieu. Il est de soi chez les Chrétiens que pour prier il faut une grâce, que les Damnés ne peuvent prier, & à plus forte raison que cette grâce doit être refusée aux chefs des damnés. 3°. L'on est scandalisé d'un miracle par lequel Jésus fait du bien à deux possédés aux dépens des propriétaires des

deux mille cochons, a qui ce miracle coûtait au moins vingt mille écus de notre argent, ce qui n'est pas trop conforme aux règles de l'équité. 4°. L'on ne conçoit pas comment des Juifs, à qui leur Loi inspirait de l'horreur pour les cochons, pouvaient avoir des troupeaux d'animaux qui chez eux n'étaient d'aucun usage, & qu'ils ne pouvaient même toucher sans se souiller. 5°. On trouve de l'indécence à faire entrer le fils de Dieu en composition avec les Diables ; du ridicule à faire entrer ceux-ci dans des cochons ; enfin de l'injustice à les faire entrer dans les cochons des autres.

Au reste on ne nous apprend pas ce que devinrent ces Diables après leur chute dans la mer ; il y a lieu de croire qu'au sortir des cochons ils rentrèrent dans des Juifs pour procurer au Sauveur le plaisir de les chasser de nouveau. Car les guérisons des possédés étaient de tous les miracles ceux dans lesquels notre homme était le plus expert.

A l'égard du possédé guéri par Jésus, pénétré de reconnaissance pour son médecin, qu'il connaissait peut-être de longue main, il voulait le suivre, selon St Marc ; mais on prévit que son témoignage pourrait devenir suspect, s'il se mettait à la suite du Messie ; celui-ci aima donc mieux qu'il allât dans sa famille annoncer les grâces qu'il avait reçues du Seigneur. Il était de la Décapolis, pays, comme on a vu, très disposé à croire. En effet dès que notre homme y eut conté son aventure, tout le monde fut ravi d'admiration. Cependant on est frappé de la différence qui se trouve entre ces gens si dociles à la foi, ils croient tout sans rien voir tandis que les Géraséniens, témoins oculaires du prodige, n'en sont point ébranlés, & refusent impoliment l'entrée de leur ville à Jésus. Communément on trouve dans l'Évangile qu'être témoin d'un miracle est une raison très forte pour n'y point croire.

L'endurcissement & l'incrédulité des Géraséniens & surtout la prière qu'ils firent au Messie de ne point entrer chez eux, l'obligèrent à se rembarquer avec sa troupe, pour retourner en Galilée, où il fut très bien reçu. Cependant il n'est point dit s'il y prêcha, ni s'il y fit des miracles, & l'on ne sait au juste le temps qu'il y resta. Les amis de

Jésus, les parents de ses disciples & sa mère recevaient, suivant les apparences, de temps en temps des nouvelles de ses prodiges, qu'ils avaient l'attention de répandre ; de son côté il apprit qu'on le désirait ; en conséquence il revint à Capharnaüm. A peine son arrivée est-elle sue que le peuple, toujours avide de sermons & de miracles, se rend en foule auprès de lui ; ni sa maison, ni l'espace qui était devant sa porte ne purent contenir la multitude ; il lui fallait une voix de Stentor pour se faire entendre aux extrémités de la foule, ou peut-être les oisifs, contents de le suivre, sans trop savoir pourquoi, s'embarrassaient-ils fort peu de l'écouter.

Les Pharisiens à qui les succès de Jésus commençaient à donner de l'ombrage, résolurent de voir par eux-mêmes si ce qu'on en disait avait quelque réalité. Pour éclaircir le fait, des Docteurs de Galilée, qui n'étaient pas du nombre des admirateurs de notre Missionnaire, se rendirent auprès de lui. Ils l'entendirent prêcher & ne sortirent de ses sermons que plus prévenus contre lui ; ses miracles eux-mêmes ne purent les convertir. Cependant suivant St Luc *la vertu du Seigneur agissait en leur présence pour la guérison des malades*. Mais, comme on l'a fait observer, les miracles du Messie n'étaient faits pour convaincre que ceux qui ne les voyaient pas. C'est ainsi que ces miracles sont crus maintenant par des gens qui ne voudraient pas croire ceux qu'on ferait en leur présence. Tout le monde à Paris croit les miracles de Jésus, & beaucoup d'esprits forts doutent de ceux des Jansénistes, dont plusieurs d'entre eux ont été les témoins.

Quatre hommes qui portaient un paralytique sur son lit, ne pouvant se faire jour pour pénétrer jusqu'à Jésus, s'avisèrent de se guinder avec leur fardeau, sur le toit de la maison, & d'y faire une ouverture, pour descendre le malade dans son lit aux pieds du médecin. L'idée parut ingénieuse & neuve à celui-ci, & s'adressant au malade, *mon fils*, lui dit-il, *ayez confiance, vos péchés vous sont remis*. Cette absolution ou rémission fut sans doute prononcée pour être entendue des Docteurs émissaires, qui en furent très scandalisés. Jésus devinant leurs dispositions par son esprit, dit en leur adressant la parole,

pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées ? lequel est le plus aisé de dire à ce paralytique, vos péchés vous sont remis, ou de lui dire levez-vous, emportez votre lit & marchez Cette question, proposée hardiment au milieu d'un peuple fanatique & prévenu, devenait embarrassante, les Docteurs ne jugèrent point à propos d'y répondre.

Alors Jésus profitant de leur embarras dit au paralytique, au fait du rôle qu'il avait à jouer : *levez-vous, emportez votre lit & allez dans votre maison*. Ce prodige jeta la frayeur dans les esprits ; il fit surtout trembler nos Docteurs espions, & le peuple s'écriait, *jamais nous n'avons rien vu de si merveilleux*.

Si les Docteurs eurent peur, ils ne furent pas convertis pour cela ; malgré la guérison du paralytique, ils n'eurent pas foi à l'absolution accordée par Jésus. L'on peut donc supposer qu'il y eut dans ce miracle des circonstances qui le leur rendirent suspect, peut-être l'Évangile même nous les fera démêler.

Nous observerons d'abord que lorsqu'un même fait est raconté diversement par différents historiens égaux pour l'autorité, l'on est réduit à douter de ce fait, ou du moins l'on est en droit de nier qu'il soit arrivé de la manière que l'on suppose. Ce principe de critique devrait être applicable aux récits de nos Ecrivains inspirés comme à ceux de tous les autres. Or St Mathieu nous dit tout simplement qu'on présenta un paralytique à Jésus, & qu'il le guérit sans nous parler de la circonstance merveilleuse du toit découvert & des autres ornements dont St Marc & St Luc ont embelli leur narration. Ainsi ou nous sommes en droit de suspendre notre croyance relativement à ce fait, ou du moins nous pouvons croire qu'il ne s'est point passé de la manière dont les deux derniers Evangélistes le rapportent [44].

---

[44] L'on peut comparer sur cette histoire St Mathieu chap. IX. St Marc chap. V. 2. St Luc chap. V.

En second lieu Marc & Luc, qui disent que l'on monta le malade sur son lit au haut de la maison où était le Christ, nous ayant appris auparavant que la foule était si grande que les porteurs du malade n'avaient pu la forcer supposent, sans l'exprimer, un autre très grand miracle, en effet cette opération suppose que les porteurs ont fendu la presse & ne l'ont point fendue ; arrivés, on ne sait comment, au pied de la muraille, ils n'ont pu grimper ni seuls ni chargés du malade sur le faîte de la maison, Luc dit qu'ils firent une ouverture dans les tuiles ; dans ce cas le peuple dut les apercevoir ; & surtout ceux dont la maison était remplie, durant le silence que l'on prêtait sans doute aux discours de Jésus, durent entendre le bruit que faisaient les hommes pour monter un lit sur un toit & puis pour découvrir & percer ce toit afin d'y faire passer le malade. Cette opération devenait plus difficile encore si ce toit, au lieu d'être couvert de tuiles, était en plate-forme ; or toutes les maisons des Juifs & des Orientaux étaient & sont encore couvertes de cette manière. Toutes ces difficultés fournissent des motifs suffisants pour douter de ce grand miracle. Il deviendra plus vraisemblable si l'on suppose que le malade était déjà dans la maison de Jésus, que les choses étaient arrangées d'avance, & qu'on fit descendre par une trappe faite exprès un paralytique bien sûr d'être guéri sur l'ordre du Messie. Cette opération put paraître merveilleuse à une populace disposée à voir des prodiges partout, mais elle frappa moins les Docteurs, venus pour voir de près la conduite de notre aventurier ; ceux-ci comprirent qu'il était dangereux de contredire des fanatiques imbéciles, mais ils n'en crurent pas davantage au miracle dont ils avaient été témoins.

A quelques jours de là Jésus alla prêcher le long de la mer : en passant près d'un bureau des impôts il vit Mathieu, l'un des Commis, qui y était assis. Sa mine plut au Messie, qui l'appela ; aussitôt notre financier subalterne quitta son poste pour le suivre, après avoir préalablement donné un grand festin à Jésus & à sa troupe. Mathieu lui donna pour convives des Publicains, des Commis de barrière ses confrères & d'autres gens décriés ; mais les Pharisiens & les Docteurs, qui épiaient la conduite du Christ, vinrent exprès chez Mathieu pour

s'assurer du fait. Jésus, occupé sans doute à satisfaire son appétit, ne s'aperçut pas d'abord qu'il était épié, cependant des paroles dites trop haut attirèrent son attention ; c'étaient les Docteurs qui reprochaient aux Disciples de boire & de manger avec des gens perdus de réputation ; « Comment, leur dirent-ils sans doute, votre maître, qui prêche tant la vertu, la sobriété, la pénitence, ose-t-il se montrer en public en si mauvaise compagnie ? Comment peut-il fréquenter des fripons, des monopoleurs, des hommes que leurs extorsions rendent odieux à la nation ? Pourquoi traîne-t-il à sa suite des femmes de mauvaise vie, telles que *Suzanne* & cette *Jeanne* qui l'accompagnent sans cesse » [45] ? Les Disciples, étourdis de cette sortie, ne surent trop que répondre ; mais Jésus, sans se démonter, leur répondit par un proverbe ; *ce ne sont pas*, dit-il, *les sains, mais les malades qui ont besoin de Médecin*. Puis il cite un passage de l'Ecriture qui ne se trouve nulle part. *Apprenez*, leur dit-il, *la vérité de cette parole ; j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice*. Il paraît que les Docteurs ne se tinrent pas pour battus, car Jésus s'emporta jusqu'à dire *Qu'il n'était pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence*. Dans ce cas pourquoi rejetait-il les Pharisiens et les Docteurs, qu'il appelait des sépulcres blanchis ? Ou les adversaires de Jésus étaient des justes, ou, s'ils étaient des pécheurs, il était venu les appeler à la pénitence, & par conséquent il ne devait pas les rebuter.

---

[45] Il paraît que Jésus, malgré tout son sérieux, avait du faible pour les femmes ; les mélancoliques n'en sont pas le moins susceptibles. Il fut très vivement aimé par Marie Magdeleine, qui parait avoir été le modèle des dévotes affectueuses, ou des femmes débauchées que leur tempérament détermine communément à se livrer à la religion avec autant d'emportement après leur conversion, qu'elles se livraient auparavant au monde & à leurs amants. Les Albigeois ont prétendu que la Magdeleine avait eu des complaisances criminelles pour le Messie. V. la Christiade Tome I. La Faculté de Théologie de Paris décida gravement en 1620, que Marie Magdeleine, Marie soeur de Lazare, & Marie la courtisane n'étaient qu'une seule & même femme. Mais depuis la Sorbonne a changé d'avis ; elle prétend que ce sont trois *Maries* très différentes. Voyez : *Bernard Nouvelles de la Républ. des Lettres* Tome XXI page 200. idem. Tome XXXII page 140.

Quelque raison que Jésus employât pour pallier ou justifier sa conduite, elle se répandit bientôt. Les Disciples de Jean-Baptiste qui l'apprirent, & que la jalousie excitait peut-être, vinrent le trouver, & lui demandèrent raison de la différence du genre de vie qu'il menait, ainsi que ses disciples, & de celui qu'ils menaient eux mêmes. « Nous jeûnons, lui dirent-ils continuellement, tandis que vous & votre suite faites très bonne chère. Nous pratiquons des austérités, nous vivons dans la retraite, tandis que vous courez sans cesse, & fréquentez des personnes diffamées, etc. ». Le reproche était embarrassant, mais Jésus s'en tira très bien : *les amis de l'Epoux*, dit-il, *ne doivent ni jeûner ni vivre dans la tristesse tant qu'ils ont l'Epoux avec eux, un temps viendra où l'Epoux leur sera ôté, alors ils jeûneront. Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, non plus qu'on ne met point de vin nouveau dans un vieux vaisseau ; & personne ne demande de vin nouveau lorsqu'il en boit de vieux, parce qu'il trouve le vieux meilleur*. Les Disciples de Jean n'eurent sans doute rien à répliquer à des raisons si sublimes & si convaincantes. Il paraît que Jésus dont l'exemple est suivi par nos Docteurs modernes, se tirait facilement d'affaire à l'aide d'une énigme, d'un logogriphe, ou d'un pompeux galimatias, arguments très propres à fermer la bouche à ceux qui ne sont point d'humeur à discuter éternellement sur ce qu'ils n'entendent point.

Au reste ce trait bous prouve que les Pharisiens & les Docteurs n'étaient point les seuls qui fussent scandalisés de la conduite de Jésus & de la compagnie qu'il fréquentait ; vérité qui est confirmée par l'Évangile [46]. Nous observerons que ce trait de la conduite de Jésus-Christ donne visiblement pin de cause aux Jésuites & aux partisans de la morale relâchée & leur fournit des armes victorieuses contre les Jansénistes & Rigoristes modernes. Nous devons encore remarquer

[46] V. St Mathieu chap. IX. St Marc chap. II. 13. St Luc chap. V. & surtout l'Epître attribuée à St Barnabé, dans laquelle cet apôtre dit formellement que les Apôtres que le Seigneur choisit, étaient des hommes très méchants & iniques par dessus tout péché.

que les actions & les paroles de Jésus-Christ dans cette occasion autorisent & justifient ce que sont & ce que disent nos saints guides, & surtout nos Seigneurs les Evêques, qui lorsqu'on leur reproche leur mauvaise conduite nous ferment la bouche & nous disent, qu'*il faut faire ce qu'ils disent & ne point faire ce qu ils font*. On ne saurait nier que l'opposition qui se trouvait entre la conduite de Jésus & les principes reçus parmi les Juifs, ou même avec sa doctrine propre, n'exigeât de grands miracles pour prouver sa mission ; notre Missionnaire ne l'ignorait pas, aussi les prodiges furent communément les plus forts de les arguments ; ils étaient surtout très propres à convaincre le peuple ; celui-ci ne se pique jamais de raisonner ; il est prêt à tout passer à un homme qui lui montre des merveilles & qui trouve le secret de s'emparer de son imagination. Après avoir fermé la bouche aux Disciples de Jean, le chef d'une Synagogue vint trouver le Sauveur, & le pria de venir imposer les mains à sa fille âgée de douze ans, qui était *morte*, selon Saint Mathieu, mais qui n'était que *bien malade*, selon St Marc & St Luc ; différence qui paraît mériter quelque attention. Jésus se rendit à l'invitation de cet homme, & tandis qu'il s'acheminait vers sa maison, notre héros s'échauffa, tellement, qu'*il sortit de lui une vertu* propre à guérir tous ceux qui se trouvaient dans son atmosphère. Nous ne ferons, point de conjectures sur la nature de cette vertu ou transpiration divine, nous remarquerons, seulement qu'elle se prouva propre à guérir subitement une femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang, maladie que vraisemblablement les spectateurs n'avaient pas plus vérifiée que sa guérison. Dans cette occasion le Christ s'aperçut qu'il était sorti de lui, une dose considérable de *vertu* ; en conséquence il se retourne vers l'Hémorrhoïsse, que ses Disciples avaient repoussée rudement, & la voyant prosternée à ses pieds ; *ma fille*, lui dit-il, *ayez confiance votre foi vous a guérie*. La pauvre femme à qui les Disciples avaient fait peur, charmée d'en être quitte à si bon marché, elle confessa hautement qu'elle était guérie.

Lorsque notre faiseur de miracles fut arrivé chez *Jaïre*, (c'est le nom du chef de la Synagogue) on vint lui annoncer que sa fille était

morte depuis un moment, & la maison remplie de musiciens qui déjà exécutaient un concert lamentable, suivant l'usage du pays. Jésus, qui pendant le chemin avait fait causer le père de la malade, ne fut point déconcerté de la nouvelle ; il commence par faire retirer tout le monde, puis étant entré tout seul il la ressuscite à l'aide de quelques paroles ; En fait d'histoires il faut préférer deux Ecrivains qui s'accordent à un troisième qui les contredit. Or Luc & Marc assurent que la fille était morte ; mais malheureusement ici c'est le héros lui-même qui affaiblit sa victoire. Sur ce qu'on lui dit que la fille était morte, il soutient qu'*elle n'est qu'endormie* ; il y a vraiment des filles qui dès l'âge de douze ans sont sujettes à de pareilles syncopes. D'un autre côté le père de la fille avait, selon toute apparence, appris au Médecin l'état de cet enfant ; & celui-ci, plus au fait que les autres, ne crut point la nouvelle de sa mort. Il entra seul dans sa chambre, bien sûr de la faire revenir si elle n'était que pâmée : s'il l'eût trouvée morte en effet, il y a tout lieu de croire qu'il serait revenu dire au père qu'on l'avait appelé trop tard, & qu'il était fâché de son accident.

Quoi qu'il en fait, Jésus ne voulut pas que ce miracle se publiât ; il défendit au père & à la mère de la fille de rien dire de ce qui s'était passé ; notre charlatan ne se soucia point de divulguer une affaire qui pouvait exciter de plus en plus l'indignation ou la fureur des Juifs de Jérusalem, où il allait bientôt le rendre pour y célébrer la Pâque. Au reste, le récit de ce miracle semble nous prouver que le fils de Dieu avait pris en Egypte quelque teinture de médecine ; il paraît au moins qu'il était au fait des maladies spasmodiques des femmes ; il n'en faut pas davantage au vulgaire pour regarder un homme comme un sorcier, ou comme un faiseur de miracles.

Une fois en train d'opérer des prodiges, Jésus ne s'en tint pas là. Selon St Mathieu (qui seul raconte les trois faits que nous allons rapporter) deux aveugles qui le suivaient se mirent à crier, *fils de David ! ayez pitié de nous*. Quoique Jésus en sa qualité de Dieu, sût les pensées les plus cachées des hommes, il aimait à être verbalement assuré de la disposition des malades qu'il traitait. Il leur demanda

donc s'ils avaient bien de la foi, ou s'ils croyaient sincèrement qu'il pût faire ce qu'ils lui demandaient nos aveugles répondirent affirmativement ; alors leur touchant les yeux, *qu'il vous soit fait*, dit-il, *selon votre foi*, & ils virent à l'instant.

On ne sait comment concilier la foi si vive de ces aveugles avec l'indocilité qu'ils montrèrent ensuite. Leur Médecin, qui pouvait avoir de bonnes raisons pour n'être point connu, leur défend très expressément de parler de leur guérison, & pourtant ils n'ont rien de plus pressé que de la répandre dans le pays. Le silence de ceux qui furent témoins de ce grand miracle n'est pas moins étonnant que l'indiscrétion des aveugles qui en furent les objets.

Un fait plus miraculeux encore, c'est l'endurcissement des Juifs ; il était tel que tant de prodiges, opérés coup sur coup & dans le même jour, ne furent pas capables de convaincre les Docteurs. Cependant Jésus, loin de se décourager, voulut encore montrer un échantillon de son pouvoir. On vint lui présenter un muet qui était possédé, Jésus en chassa le Démon, & le muet se mit à parler.

A la vue de ce miracle le peuple, à son ordinaire, fut dans le ravissement, tandis que les Pharisiens & les Docteurs, qui avaient aussi des exorcistes parmi eux, n'y virent rien de surprenant ; ils prétendirent seulement que leurs exorcistes faisaient leurs conjurations au nom de Dieu, tandis que Jésus faisait les siennes au nom du Diable. Ainsi ils accusaient le Christ de chasser le Diable par le Diable, ce qui était en effet tomber en contradiction. Mais cette contradiction ne prouvait pas la Divinité de Jésus, elle prouvait seulement que les Pharisiens étaient souvent capables de déraisonner & de se contredire comme font tous ceux qui sont superstitieux & crédules. Lorsque des Théologiens sont en dispute, rien n'est plus

facile que de s'apercevoir que les querelleurs des différents partis déraisonnent également, & s'entredétruisent réciproquement [47].

[47] Dom La Taste, Bénédictin célèbre dans le parti Moliniste, vient tout récemment d'écrire des Lettres contre les miracles prétendus du Diacre *Pâris,* qu'il attribue à l'œuvre du Démon. Son zèle a été récompensé d'un Evêché ; ses partisans n'ont point vu que les arguments dont ce Moine s'est servi pour combattre les miracles d'un Janséniste détruisaient par contrecoup les miracles de Jésus-Christ, qui sont bien moins attestés que ceux de *Pâris,* dont tant de gens vivants & connus croient ou prétendent avoir été témoins. Un Ministre Suisse & Protestant vient depuis peu d'attaquer pareillement les miracles de Pythagore, d'Apollonius de Thyane, & du Séraphique St François, d'une manière qui détruit également tous ceux que les Chrétiens ont insérés dans l'Évangile. Voyez le livre qui a pour titre : *De miraculis quae Pythagorae, etc. tribuuntur ; libellus, auctore Phileleurhero Helvetio. Duaci* 1734 *in* 8vo.

(Le fameux Woolston a composé en Anglais un Ouvrage, récemment traduit en Français sous le titre de *Discours sur les Miracles de Jésus-Christ* en 2 vol. 1769, dans lequel l'Auteur prouve que, même selon les Pères de l'Église, tous les miracles du Christ ne sont que des allégories.) *Addition de l'Editeur*.

Chapitre VIII

De ce que fit Jésus pendant son séjour à Jérusalem, c'est-à-dire, à la seconde Pâque de sa mission.

Retour à la table des matières

NOTRE DOCTEUR venait de terminer d'une façon très glorieuse la première année de sa mission. Il allait à Jérusalem dans la vue de tenter la fortune ou de recueillir le fruit de ses travaux, ou enfin pour se faire un parti dans la capitale, qu'il espérait conquérir après s'être fait des adhérents dans les campagnes. En effet il y avait tout lieu de croire que le bruit des prodiges qu'il venait d'opérer l'année précédente dans la Galilée produirait un bon effet sur la populace de Jérusalem ; mais il y produisit des effets bien contraires à ceux que Jésus avait espérés ou prévus. On dirait que la légion infernale qu'il avait fait passer dans les cochons des Géraséniens eût été fixer son séjour dans les têtes des habitants de cette ville. Plus éclairés & moins crédules que ceux de la campagne, l'Évangile ne nous montre en eux qu'un endurcissement incroyable : en vain le Christ opéra sous leurs yeux une multitude de prodiges propres à confirmer ceux qu'on leur

avait racontés ; en vain employa-t-il sa divine Rhétorique pour leur démontrer le plus clairement qu'il put la Divinité de sa mission ; toutes ses tentatives ne servirent qu'à redoubler la colère de ses ennemis, & à leur faire imaginer des moyens de punir un homme qu'ils s'obstinèrent à regarder comme un jongleur, un charlatan, un imposteur dangereux.

Il est vrai que les adversaires de Jésus le prirent quelquefois en défaut ; ils lui reprochèrent de violer les ordonnances d'une loi sacrée pour eux, & dont il avait promis de ne jamais se départir. Ils regardèrent ces violations comme une preuve d'hérésie ; il ne leur vint point en tête qu'un Dieu pouvait se mettre au dessus des règles ordinaires, & jouissait du droit de tout changer. Ils étaient Juifs, par conséquent obstinément attachés à leurs règles divines, & ils ne supposaient pas qu'un véritable Envoyé de Dieu pût se permettre de fouler aux pieds ce qu'ils étaient accoutumés à regarder comme sacré & comme agréable à Dieu.

Tant d'obstacles ne rebutèrent point Jésus ; le Messie voulait réussir à tout prix, & quoique sans miracle il pût prévoir à peu près quelle serait la fin de son entreprise, il sentit qu'il fallait vaincre ou mourir ; que la fortune ne favorise que les audacieux, qu'il fallait jouer un rôle illustre, ou bien consentir à languir dans la misère au fond de quelque village obscur de la Galilée.

En arrivant à Jérusalem, il donna ses premiers soins aux malades pauvres ; les riches avaient leurs médecins. Il y avait alors dans la ville près de la porte des Brebis une fontaine ou *Piscine* fameuse, dont pourtant, à l'exception de l'Évangile, aucun historien n'a jamais parlé, quoique par ses propriétés elle méritât bien d'être transmise à la postérité. C'était un vaste édifice autour duquel régnaient cinq galeries magnifiques ; d'ailleurs la pièce d'eau qui s'y trouvait renfermée avait des propriétés admirables, mais qui n'étaient connues que des gueux & des mendiants ; ils les connaissaient sans doute par une révélation particulière. Sous ces galeries on voyait languir un grand nombre de

malheureux qui attendaient patiemment un miracle. Dieu, en donnant à l'eau de cette Piscine la faculté de guérir tous les maux, y avait mis une condition. Le premier qui pouvait s'y plonger après qu'un Ange l'avait troublée, ce qui n'arrivait qu'en certain temps, jouissait seul du privilège d'être guéri. Le Magistrat de Jérusalem, qui vraisemblablement ignorait l'existence de cette merveille, n'avait établi aucun ordre dans ce lieu. Le plus fort, le plus agile des paralytiques ou des malades, celui qui avait des amis toujours prêts à le jeter dans l'eau lorsqu'elle venait d'être troublée, ravissait, souvent d'une façon très injuste, la grâce d'être délivré de ses maux.

Un paralytique, entre autres, était là depuis trente-huit ans, sans que personne eût eu la charité de lui prêter une main secourable pour descendre dans la fontaine. Jésus, qui le voit couché sur son lit, lui demande s'il veut être guéri. *Oui*, lui répond le malade, *mais je n'ai personne pour me jeter dans l'eau lorsqu'elle est troublée*. *Cela n'y fait rien*, reprend Jésus, *levez-vous, prenez votre lit & marchez*. Ce malheureux, peut-être semblable à tant de nos mendiants qui feignent pendant longtemps des maux qu'ils n'ont pas dans la vue d'attendrir le public, & qui dans cette occasion pouvait être gagné par quelque bagatelle pour se prêter au rôle que l'on demandait de lui, ce malheureux, dis-je, ne se le fit pas dire deux fois ; sur l'ordre de Jésus il prit son grabat & s'en fut.

Mais chez les Juifs, comme parmi nous, on ne déménageait point les jours de fêtes. Cette guérison s'était faite au jour du Sabbat ; notre paralytique ayant été rencontré par quelque homme de la Loi, celui-ci le reprit de ce qu'il violait les ordonnances de la religion en emportant son lit. Le transgresseur n'eut d'autre excuse à donner sinon que celui qui l'avait guéri lui avait commandé en même temps d'emporter son grabat. On s'informa là-dessus de celui qui lui avait donné cet ordre ; Il y a lieu de croire qu'il n'en savait rien ; Jésus ne s'était point fait connaître, & comme si l'action eût été très ordinaire, le miraculé ne s'informa point de l'auteur du miracle. Les choses en restèrent là ; l'on ne fit aucunes perquisitions. Mais Jésus ayant quelque temps

après rencontré le paralytique, se fit connaître à lui ; celui-ci pour lors apprit aux Juifs le nom de son guérisseur ; ces Juifs en furent tellement irrités que dès l'instant ils formèrent le dessein de faire mourir le Christ, *parce que*, selon St Jean, *il faisait ces choses le jour du Sabbat* [48].

Cependant il n'est pas vraisemblable que ce fût là la vraie cause de la colère des Juifs quelque scrupuleux qu'on les suppose, il est à présumer que leurs médecins & leurs chirurgiens ne se croyaient pas obligés de refuser leurs soins aux malades aux jours de Sabbat. Il y a donc lieu de croire que les Juifs trouvaient mauvais que Jésus, peu content de guérir, ordonnât de plus à ceux qu'il guérissait de violer le Sabbat en emportant leur lit, ce qui était une œuvre servile : ou plutôt ces incrédules ne regardaient les miracles du Sauveur que comme des prestiges, des impostures, des tours d'adresse, & lui-même comme un fourbe qui pouvait exciter du trouble.

Jésus, ayant appris que les Juifs étaient indisposés contre lui sur le fait du Sabbat, qu'ils l'accusaient de violer voulut se justifier ; il fit donc un beau discours tendant à prouver qu'il était le fils de Dieu, & que son Père agissant sans cesse l'autorisait à ne point observer le Sabbat. Néanmoins il eut soin de ne pas s'expliquer trop clairement sur sa filiation : il faisait bien soupçonner à mots couverts l'éternité de son Père, mais il ne le nommait pas Dieu. Cependant les Juifs, qui le devinèrent, furent très choqués de cette prétention [49]. Il changea donc de batteries, & se rejeta sur la nécessité par laquelle il agissait. *En vérité*, leur dit-il, *le fils n'agit point par lui même*, *il ne fait que ce qu'il voit faire au Père. Le Père qui l'aime* ajoute-t-il, *lui montre tout ce qu'il fait, & il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci.* Par ces paroles le Christ semble pourtant détruire sa propre éternité & sa science infinie, vu qu'il s'annonce comme susceptible d'apprendre quelque chose, ou comme le Singe de la Divinité.

---

48 V. St Jean chap. V. 1-16.
49 St Jean chap. V. 17. & sui*v.*

Pour toucher ensuite ces incrédules, que son jargon énigmatique ne pouvait pas convaincre, il leur déclare que dorénavant le Père ne se mêlerait plus de juger les hommes, qu'il s'était déchargé de ce soin sur le fils. Quoique les Juifs attendissent un grand Juge, ils ne furent point encore ébranlés. Alors, faute d'arguments plus démonstratifs, comme nos Prédicateurs Chrétiens, le Christ prit le parti d'intimider ses auditeurs, sachant bien que la peur empêche toujours qu'on ne raisonne. Il leur fit donc entendre que la fin du monde était proche, ce qui dut les faire trembler.

Le témoignage de Jean-Baptiste avait, comme on a vu, facilité les premiers succès de Jésus ; mais d'un autre côté, l'opposition que l'on avait remarquée entre la conduite de celui-ci & celle de son précurseur, anéantissait la force de ce témoignage ; en conséquence notre harangueur prétendit n'en avoir aucun besoin, & tâcha même d'en affaiblir la valeur. *C'était une lampe,* leur dit-il, *vous avez voulu vous réjouir un peu à sa lumière, j'ai un témoignage plus grand que le sien.* Ici il en appelle à ses œuvres qu'il prétend être des preuves infaillibles de sa mission divine. Il oubliait sans doute en ce moment qu'il parlait à des gens qui regardaient ses œuvres merveilleuses comme des prestiges & des fourberies ; ses œuvres étaient précisément la chose qu'il fallait prouver à ces Juifs qui les voyaient s'opérer sous leurs yeux. Cependant cette façon de raisonner a été depuis adoptée avec succès par les Docteurs Chrétiens, qui lorsqu'on leur oppose des doutes ou des objections contre la mission de Jésus-Christ, se rejettent aussitôt sur ses œuvres miraculeuses, qui furent toujours incapables de convaincre ceux-mêmes que l'on nous dit en avoir été les témoins.

Parmi les preuves dont le Christ se sert pour exalter sa mission propre, il en met une en avant qui ne tendait pas moins qu'à détruire celle de Moyse, & à le faire regarder comme un imposteur. En effet il leur dit : *vous n'avez jamais entendu la voix de mon Père ;* tandis que c'était sur la voix de ce Père, dont Moyse était l'interprète, que toute la Loi des Juifs était fondée. Toutefois, après avoir ainsi anéanti

l'autorité de l'Écriture, notre Orateur veut encore appuyer sa mission sur les Ecritures, qui, selon lui, l'annonçaient. *Craignez*, dit-il, le Père, *ce ne sera pas moi qui vous accuserai devant lui, ce sera Moyse, auquel vous espérez, parce que vous ne croyez pas en lui ; car si vous croyiez en lui vous croiriez aussi en moi. Je viens an nom du Père & vous n'y faites point attention : un autre viendra en son propre nom & vous croirez en lui.*

Les auditeurs de ce Sermon n'en furent point touchés ; ils le trouvèrent décousu, contradictoire, blasphématoire ; en un mot ils en furent scandalisés. La crainte de voir arriver la fin, du monde ne les empêcha pas d'apercevoir les inconséquences de l'Orateur, qui ôtait & rendait à son Père la qualité de Juge des hommes qu'il s'était d'abord appropriée. D'ailleurs il paraît que les Juifs étaient rassurés sur cette fin du monde que l'événement avait tant de fois démentie. Leurs successeurs, qui dans la suite ont vu le monde subsister malgré la prédiction formelle de Jésus & de ses Disciples, ont fondé leur répugnance pour sa doctrine, entre autres, sur ce défaut d'accomplissement [50]. En un mot de ce discours sublime les incrédules concluent qu'il est très difficile à un imposteur de parler longtemps sans se couper, & sans se déceler.

L'inefficacité de cette harangue fit comprendre à Jésus qu'il tenterait inutilement la voie des miracles, pour amener à son parti les Juifs de Jérusalem. Il cessa donc d'en faire, quoique la circonstance de la fête de la Pâque semblât lui fournir une très belle occasion. Il paraît même qu'il fut totalement rebuté par l'incrédulité de ces malheureux, qui ne se montraient nullement disposés à voir les grandes choses qu'il avait montrées avec succès aux habitants de Galilée. Pour voir des miracles il faut une simplicité qui se rencontre bien moins dans une capitale que dans les campagnes ; d'ailleurs si la populace est bien disposée, même dans les grandes villes, les Magistrats & les gens les

---

50 St Jean chap. V. 17-47.

plus instruits opposent communément une digue à la crédulité [51]. La même chose arriva à notre Thaumaturge dans Jérusalem. Peut-être désespéra-t-il du salut de ces mécréants ; aussi dans le peu de temps qu'il séjourna dans cette ville ne garda-t-il plus de mesures avec eux ; il leur dit des injures, & il ne paraît pas que cette voie lui fît des prosélytes, quoique souvent depuis ses Disciples & ses Prêtres aient prétendu réussir par ce moyen, & même par des voies de fait.

En un mot dans ce voyage Jésus ne fit point fortune ; ses Disciples ne firent point bonne chère ; ils furent réduits pour vivre à piller un peu de bled dans les environs de la ville ; on les surprit dans cette occupation un jour de Sabbat. La violation de la loi parut aux Juifs un plus grand crime que le larcin. En vain se plaignit-on à leur maître, on ne put en obtenir aucune satisfaction. Il paya les Pharisiens en comparant ce qu'avaient fait ses Disciples avec l'action de David, qui dans un besoin pressant, mangea lui-même, & fit manger à sa troupe des pains de

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Dieu fut obéissant ; il ne fit plus de miracles pour les Jansénistes qu'à huis clos & dans les greniers de la rue Moufetard.

proposition, dont la loi réservait l'usage pour les seuls Prêtres [52] : ajoutant au surplus que *le Sabbat avait été fait pour l'homme, & non l'homme pour le Sabbat ; d'où il conclut que le fils de l'homme est le maître du Sabbat* [53].

---

51 De notre temps nous avons vu la canaille courir aux miracles de M. Pâris & les croire ; nous avons vu même des personnes d'un rang distingué & des femmes de qualité les attester hautement, & en être persuadées ; mais jamais ces miracles n'ont pu vaincre l'incrédulité du Clergé Moliniste, du Gouvernement & de la Police ; ceux-ci, comme chacun sait, sont parvenus à faire finir les miracles au Très-Haut. On connaît l'épigramme affichée sur la porte du Cimetière de St Médard.

52 Voyez le 1er livre des Rois ou Samuel chap. XXI 6.

53 Voyez St Mathieu chap. XII. St Marc chap. II, St Luc chap. VI

Les critiques ont remarqué dans plusieurs circonstances de la vie de notre Homme-Dieu que son humanité était souvent sujette à se tromper. Par exemple, dans l'occasion dont il s'agit il donne le nom d'*Abiathar* au Grand-Prêtre qui permit à David de manger les pains de proposition. Cependant le Saint-Esprit nous apprend dans le premier livre des Rois que ce Grand-Prêtre se nommait *Achimelech*. Cette erreur ne serait rien si un homme ordinaire y fût tombé, mais elle devient embarrassante dans un Homme-Dieu ou dans un Dieu fait homme, que nous devons supposer incapable de faire des bévues.

Dans la même occasion Jésus, pour justifier le larcin de ses Disciples, représente que les Prêtres eux-mêmes violent le Sabbat, en servant Dieu dans le temple durant ce jour, ce qui, suivant les principes de notre Théologie, s'appelle confondre visiblement les œuvres *serviles* avec les œuvres *spirituelles* ; c'est avoir la même idée d'un vol & de l'offrande d'un sacrifice ; c'est taxer Dieu de n'avoir su ce qu'il faisait en ordonnant à la fois l'observation & la violation d'un jour qu'il avait consacré au repos.

Au reste, nos Docteurs justifient le larcin approuvé par Jésus-Christ, en disant que, comme Dieu, il était le maître absolu de toutes choses ; mais dans ce cas il aurait du procurer meilleure chère à ses Disciples. Il ne lui en eût pas plus coûté de leur donner à piller la table de quelque riche Financier de Jérusalem, ou même celle du Grand-Prêtre qui vivait aux dépens de Dieu son Père, que de permettre à ses Disciples de fourrager dans les champs des pauvres habitants du pays. Mais au moins fallait-il préalablement constater cette souveraineté sur toutes les choses aux yeux des Juifs, qui, faute de savoir cette importante vérité, durent être scandalisés du vol que le Fils de Dieu semblait autoriser. Au reste, c'est apparemment sur ce principe que plusieurs Docteurs Chrétiens ont prétendu que *tout appartenait aux justes*, qu'il leur était permis de s'emparer du bien des méchants & des injustes, que le Clergé avait droit de lever des contributions sur les peuples, que le Pape pouvait distribuer des couronnes. Enfin c'est sur

ce principe que s'appuient les actions que nos incrédules regardent comme des usurpations & des violences, exercées par les Chrétiens sur les habitants du Nouveau-Monde. D'où l'on voit qu'il est très important pour les Chrétiens de ne point se départir de l'exemple que Jésus leur a donné dans cet endroit de l'Évangile ; il paraît surtout intéresser le pouvoir du Pape & les droits du Clergé.

Cependant des prétentions si bien fondées ne frappèrent point l'esprit charnel des Juifs ; ils persistèrent à croire qu'il n'était pas permis de voler, surtout un jour de Sabbat ; & ne connaissant pas l'étendue des droits de Jésus, ils le prirent pour un imposteur & ses Disciples pour des fripons. Ils crurent qu'il n'était qu'un homme dangereux, qui, sous prétexte de réformer les Hébreux, ne cherchait qu'à renverser leurs lois, foulait aux pieds les ordonnances, & tendait à ruiner leur Religion. Ils convinrent donc entre eux qu'il fallait rassembler les preuves que l'on avait contre lui, l'accuser, & le faire arrêter ; mais notre héros, qui eut vent de leurs desseins, les prévint en sortant de Jérusalem.

Chapitre IX

Jésus fait de nouveaux miracles. Élection de ses douze Apôtres.

Retour à la table des matières

DÈS QUE Jésus se fut mis à couvert du malin vouloir de ses ennemis, il se remit à faire des miracles, dans la vue de donner de nouvelles preuves de sa mission à des gens mieux disposés que les habitants de Jérusalem. L'expérience lui prouva sans doute que pour gagner la capitale il fallait encore augmenter ses forces dans les environs, & se faire à la campagne un grand nombre d'adhérents qui pussent, en temps & lieu, l'aider à vaincre l'incrédulité des Prêtres, des Docteurs, des Magistrats, & le mettre en possession de la Sainte Cité qui faisait l'objet de ses désirs.

Ces nouveaux prodiges néanmoins ne produisirent aucun effet bien marqué. Il paraît que les Juifs qui s'étaient trouvés à Jérusalem durant la fête de Pâque, en retournant chez eux prévinrent leurs concitoyens contre notre aventurier. Si donc il trouva le secret de se faire admirer du peuple dans les lieux où il passa en sortant de la capitale, il eut le chagrin de trouver des contradicteurs dans la personne des Pharisiens

& des Docteurs de ces mêmes endroits. Le fait suivant va nous prouver à quel point ces gens étaient prévenus. Un jour de Sabbat, Jésus entre dans la Synagogue d'un lieu dont on ne nous a pas conservé le nom ; il s'y trouva peut-être par hasard un homme qui avait, ou qui disait avoir une main séchée. La vue du malade, qui pouvait être quelque mendiant fripon & connu, & celle du médecin ou faiseur de miracles suspects, excitèrent l'attention des Docteurs. Ils observèrent de près Jésus. V*oyons,* dirent-ils entre eux, *s'il osera guérir cet homme un jour de Sabbat.* Voyant ensuite que Jésus restait dans l'inaction, ils le questionnèrent sur le chapitre du Sabbat, dont en tant de circonstances il avait paru ne faire que peu de cas. C'était apparemment un des points principaux de sa réforme ; il sentait peut-être comme nous l'utilité dont ferait pour le peuple l'abrogation d'un grand nombre de fêtes. Quoi qu'il en soit, les Docteurs lui demandèrent : *Maître ! Est-il permis de guérir en ce jour ?* Le Christ était dans l'usage de répondre souvent à une question par une autre. La logique n'était pas la science la mieux connue des Juifs. Aussi Jésus leur répliqua : *est-il permis de faire le jour du Sabbat du bien ou du mal, de donner la vie ou de l'ôter ?* Cette question, selon St Marc, confondit les Docteurs. Cependant il y a lieu de croire, à moins qu'on ne suppose les Juifs cent fois plus stupides encore qu'ils ne l'étaient, que cette question était très déplacée. Suivant toute apparence, il n'était défendu chez eux que de vaquer à des occupations serviles, mais il devait être permis de remplir les devoirs les plus frappants de la morale, même au jour du Sabbat ; il est à présumer qu'une sage-femme, par exemple, prêtait son ministère en ce jour comme en tout autre [54].

Cependant Jésus continua ses questions, & leur demanda, si lorsqu'une Brebis tombait dans une fosse le jour du Sabbat ils ne l'en

[54] Voyez sur le chapitre XII, une note tiré du *Talmud*, qui prouve qu'il était permis d'oindre d'huile les malades le jour du Sabbat, pour les soulager. Au reste, les *Esséniens* observaient le Sabbat avec tant de rigueur qu'ils ne se permettaient pas de satisfaire ce jour-là aux besoins les plus pressants de la vie ; c'est peut-être ce qui donnait lieu aux reproches que les Juifs faisaient sur cet article à Jésus, qui avait réforme cette coutume ridicule de sa propre autorité.

retiraient pas ? D'où, sans attendre la réponse, il conclut très justement qu'il était donc permis de faire du bien le jour du Sabbat. Aussitôt pour le prouver il dit au malade, qu'il avait peut-être apporté pour jouer cette scène dans la Synagogue : *levez-vous ; tenez-vous debout ; étendez votre main*. Aussitôt cette main redevint comme l'autre. Mais Jésus voyant que ce prodige n'opérait aucun changement dans les esprits, lança un regard furieux sur l'assemblée & bouillant d'une sainte colère, sortit sur le champ de ce lieu détestable [55].

Il fit très sagement ; car ces méchants Docteurs allèrent aussitôt tenir Conseil avec les Officiers d'Hérode *afin de chercher les moyens de le perdre*. Jésus qui par ses adhérents était instruit de tout, gagna le rivage de la mer, où il lui était toujours plus facile d'échapper. Ses Disciples, dont plusieurs entendaient la marine, l'y suivirent. Une multitude de peuple, plus crédule que les Docteurs, se rendit auprès de lui sur le bruit de ses merveilles. Il lui vint des auditeurs de la Galilée, de Jérusalem, de l'Idumée, d'au-delà du Jourdain & même de Tyr & de Sidon. Cette foule lui fournit un prétexte pour ordonner à ses Disciples de tenir une barque toute prête, *afin de n'être pas trop pressé*, mais dans le vrai, pour s'évader en cas qu'on voulût le poursuivre.

Sur ce rivage favorable à ses desseins Jésus fit à son aise un grand nombre de miracles & guérit une infinité de gens inconnus ; il faut pieusement le croire sur la parole de St Mathieu & de St Marc [56]. Tous ces prodiges s'opéraient sur des malades & surtout sur des possédés. Ceux-ci, du plus loin qu'ils apercevaient le Sauveur, se prosternaient devant lui, rendaient hommage à sa gloire, le proclamaient le Christ ; tandis que lui, toujours rempli de modestie, leur commandait avec menace de ne point le déceler : le tout pour accomplir une prophétie qui disait de lui : *il ne disputera point, ne criera point & l'on n'entendra point sa voie dans les rues* [57] :

---

55 Voyez St Math. chap. XII. St Marc chap. III. St Luc chap. VI.
56 Voyez St Mathieu chap. XII. St Marc chap. VII. & XI.
57 Isaïe chap. XLII vers. 1.

prophétie qui néanmoins fut souvent démentie par ses disputes continuelles avec les Docteurs & les Pharisiens, par le vacarme qu'il fit souvent dans le temple, dans les rues de Jérusalem et dans les Synagogues des environs.

Rien de plus étonnant que l'obstination du Diable à reconnaître Jésus-Christ & à confesser sa Divinité, & l'opiniâtreté des Docteurs à la méconnaître, malgré les soins que l'on prenait, pour faire taire l'un & pour convaincre les autres. Il est évident que le fils de Dieu n'est venu que pour empêcher les juifs de profiter de sa venue, & de reconnaître les titres de sa mission ; on dirait qu'il ne s'est montré que pour recevoir les hommages du Démon ; au moins ne voyons-nous que Satan & les Disciples proclamer hautement la qualité de Jésus-Christ.

Quand Jésus eut bien prêché, bien guéri, bien exorcisé, il souhaita d'être seul pendant quelque temps pour rêver à la situation de ses affaires. Dans la vue de jouir de plus de liberté, il s'en fut, sur une montagne où il passa toute la nuit. Le résultat de ses réflexions solitaires & de ses prières fut qu'il lui fallait des assistants, mais qu'il ne pouvait plus, sans donner ombrage au gouvernement, continuer de marcher avec une troupe aussi nombreuse que celle des fainéants qu'il traînait à sa suite. Aussitôt que le jour fut venu, il appela ses Disciples, ou du moins ceux d'entre eux qu'il jugea les plus dignes de sa confiance ; il en fixa douze auprès de sa personne [58]. C'est ce que dit St Luc, au lieu que Marc insinue qu'il choisit ses douze Apôtres pour les envoyer en mission. Mais comme Jésus lui-même nous assure qu'il les choisit *pour être auprès de lui*, & comme les Apôtres, contents de mendier & de faire des provisions pour eux-mêmes & pour leur Maître, n'ont fait aucune mission du vivant de Jésus, au moins hors de la Judée, nous nous en tiendrons au premier sentiment.

Voici donc les noms de ces Apôtres. *Simon-Pierre, André, Mathieu, Simon-Zelotes, Jacques, Philippe, Thomas, Jude, Jean,*

[58] Voyez St Luc chap. VI vers. 13. St Marc chap. III, vers. 13.

Barthelemi, un autre : Jacques & Judas Iscariote, le trésorier de la troupe. Jésus n'avait point d'argent à donner & ceux de ses Disciples qu'il allait envoyer en mission ; il leur dit sans doute d'aller chercher fortune. Cependant il eût soin de leur faire part de ses secrets, de leur apprendre l'art des miracles, de leur donner des recettes pour guérir des maladies & pour chasser les Démons ; enfin il leur communiqua le pouvoir de remettre les péchés, de *lier* & de *délier* au nom du ciel ; prérogatives qui, si elles n'ont point enrichi les Apôtres, ont du moins valu des richesses immenses à leurs successeurs. Pour ceux-ci, le bâton le plus grossier est devenu une Crosse un bâton de commandement, dont le pouvoir se fit sentir aux plus puissants Souverains de la terre. Le *sac* ou la *besace* des Apôtres se sont convertis en Trésors, en Bénéfices, en Principautés, en revenus ; la permission de mendier est devenue le droit d'exiger des dîmes, de dévorer les nations, de s'engraisser de la substance des malheureux, de jouir de *droit divin* de la faculté de piller la société & de la troubler impunément. En un mot les successeurs de ces premiers Missionnaires envoyés par Jésus-Christ sont devenus des mendiants qui eurent le privilège d'assommer tous ceux qui refusèrent de leur faire des charités, ou d'obéir à leurs commandements. Bien des gens se sont imaginé que Jésus n'avait nullement songé à la subsistance des Ministres de son Église, mais si l'on examine attentivement l'Évangile, & surtout les Actes des Apôtres, on y trouvera les fondements des richesses, de la grandeur & même du despotisme du Clergé. Ce n'est jamais que pour eux-mêmes & pour leurs confidents que les Imposteurs imaginent des réformes, ou fondent de nouvelles Sectes.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre X

Sermon sur la Montagne. Précis de la Morale de Jésus. Observations sur cette Morale.

Retour à la table des matières

LA CRAINTE d'être arrêté ayant contraint Jésus d'abandonner les villes, où il avait trop d'ennemis, la campagne devint son séjour ordinaire ; le peuple, attendri par ses leçons, ou du moins quelques dévots & dévotes qu'il avait convertis, fournissaient à la substance de l'homme divin & de sa troupe. Obligés d'errer sans cesse, de s'enfoncer dans les montagnes & les déserts, de coucher à la belle étoile, nos Apôtres durent souvent être mécontents de leur sort ; ce genre de vie comparé à celui qui l'avait précédé dut leur paraître fort dur & souvent les faire murmurer. Malgré la multitude des grâces spirituelles qu'ils ne pouvaient manquer de recevoir dans la société du Messie, ces hommes charnels s'attendaient à toute autre chose en s'attachant à lui. Ils s'étaient sans doute promis des emplois importants, des richesses & du pouvoir dans le royaume qu'il devait établir. Il paraît donc que Jésus avait souvent presque autant de peine

à les contenir qu'à convaincre les Juifs rebelles à ses miracles & à ses beaux arguments. La mesure de leur appétit & de leur bien-être était pour lors l'unique règle de leur foi. Pour prévenir donc leurs murmures & les apprivoiser avec la vie frugale que notre Missionnaire prévoyait être obligé de leur faire mener, peut-être encore pendant longtemps, il leur fit un discours sur le vrai bonheur : c'est celui qui est connu sous le nom du *Sermon sur la montagne*, rapporté par St Mathieu chapitre V.

Selon notre Orateur le vrai bonheur consiste dans la *pauvreté d'esprit* c'est-à-dire, dans l'ignorance, dans le mépris d'une science altière qui apprend à raisonner, & qui prive l'homme de cette soumission aveugle nécessaire pour se laisser guider. En un mot dans cette occasion Jésus prêche à ses Apôtres & au peuple qui l'écoute, une stupidité très utile à ses vues, une docilité pieuse qui fait tout croire sans examen ; il leur fait sentir que le royaume du ciel sera la récompense de cette heureuse disposition. C'est là le sens que l'Église a toujours donné à ces mots de Jésus : *bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux*.

Parmi les Apôtres il y en avait quelques-uns, dont le caractère emporté pouvait nuire aux progrès de la secte : en général il est à présumer que des hommes grossiers & sans éducation avaient de la rudesse dans leurs manières ; Jésus leur fait donc sentir la nécessité d'être doux, polis, patients pour gagner des prosélytes & pour parvenir à ses fins ; il leur recommande la modération & la tolérance comme des moyens de s'insinuer dans les esprits & de réussir dans le monde, en un mot comme les voies les plus sures pour faire des conquêtes. C'est le sens de ces paroles : *bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre*.

Voulant ensuite leur inspirer du courage & les consoler de leur situation misérable, il leur fait entendre que c'est un bonheur que de vivre dans les larmes ; que c'est un moyen sûr pour expier les fautes. Il leur promet que leurs chagrins ne dureront pas toujours, que leurs

pleurs seront séchés, que leur misère finira, que leur faim s'apaisera. Ces consolations & ces promesses étaient très nécessaires afin de prémunir les apôtres contre tous les accidents qui pouvaient leur arriver dans le cours de leurs entreprises, & à la suite d'un Chef dépourvu de richesses & de pouvoir, incapable de se procurer à lui-même & aux autres aucunes des douceurs de la vie.

Jésus dans la vue sans doute d'adoucir le sort de ses Apôtres recommande la miséricorde au peuple qui l'écoute, c'est-à-dire, l'exhorte à montrer de la pitié dont lui-même ainsi que sa troupe avait le plus grand besoin. En général il est aisé de sentir que le Messie avait le plus grand intérêt à prêcher la charité à ses auditeurs ; il ne vivait que d'aumônes ; sa subsistance & ses succès dépendaient visiblement de la générosité du public & des bienfaits des bonnes âmes qui écoutaient ses leçons.

Le Prédicateur recommande la paix & la concorde ; dispositions très nécessaires dans une secte naissante, faible & persécutée, mais qui deviennent très inutiles lorsqu'elle est une fois assez forte pour faire la loi.

Il prémunit ensuite ses Disciples contre les persécutions qu'ils devaient essuyer, il s'adresse à leur amour-propre, il les pique d'honneur, il leur dit : *vous êtes le sel de la terre*, *la lumière du monde.* Il leur fait entendre qu'ils sont les *successeurs des Prophètes*, ces hommes si respectés parmi les Juifs, & que pour partager leur gloire ils doivent s'attendre aux mêmes traverses que ces illustres devanciers ont éprouvées autrefois. Enfin il leur fait envisager comme un bonheur très digne des récompenses célestes d'être haï, persécuté, méprisé, diffamé, en un mot d'être privé de tout ce qui est communément regardé comme constituant le bien-être des hommes.

Après avoir ainsi fortifié ses Disciples contre les malheurs dont leur mission devait être accompagnée, il s'adressa plus particulièrement au peuple. Il lui présenta une nouvelle morale, qui,

sans être totalement opposée à celle des Juifs, fût telle qu'on pût la concilier avec elle. Il n'était pas encore temps d'abroger entièrement la loi de Moyse ; les trop grands changements effrayent les hommes ; un Missionnaire encore faible ne doit chercher d'abord qu'à réformer les abus, sans se permettre de toucher au fond. Jésus se contenta donc sagement de faire voir que cette loi péchait par quelques endroits & qu'il se proposait de la perfectionner. C'est le langage que tiennent tous les réformateurs.

Ainsi Jésus déclare formellement au peuple qu'*il n'est point venu pour détruire, mais pour accomplir la loi* : il assure même que dans le ciel les rangs seront fixés en raison de l'observation plus ou moins rigoureuse de tous ses points : il insinue pourtant à ses auditeurs que ni eux ni leurs Docteurs n'entendent rien à cette loi qu'ils croient pratiquer fidèlement. Il se met donc à l'expliquer, & comme tous les réformateurs se piquent de rigorisme, & prétendent à une perfection surnaturelle & plus qu'humaine, il enchérit sur la loi. Voici la substance de ses instructions merveilleuses.

« Vous avez, *dit-il*, appris qu'il a été dit aux anciens, vous ne tuerez point, & quiconque tuera sera puni de mort ; & moi je vous dis qu'il faut étendre cette défense & cette punition jusqu'à la colère, vu que c'est la colère qui pousse à donner la mort à son semblable. Vous ne punissez l'adultère que lorsqu'il est consommé ; & moi je vous apprends que sur cet article le seul désir rend aussi coupable que le fait. Vous me direz peut-être, que l'homme n'est pas le maître de ses passions & de ses désirs, qu'il peut tout au plus y résister, j'en conviens avec vous ; cependant vous n'avez aucun pouvoir, même sur les cheveux de votre tête [59], Les pénitences, les sacrifices, les

[59] Il paraît que Jésus ne savait pas encore assez de Théologie, pour concilier le *libre arbitre* avec les décrets divins. L'on n'y a pas depuis trop bien suppléé en enseignant les dogmes odieux de la *prédestination*, & de la *grâce efficace*, qui font de Dieu le plus fantasque & le plus cruel des Tyrans, puisqu'ils supposent que Dieu punit éternellement ceux à qui il refuse les moyens ou la volonté de se sauver. En récompense ces dogmes ont fourni un vaste champ aux disputes.

expiations que vos Prêtres vous imposent ne sont point capables de vous procurer la rémission de vos péchés ; voici l'unique moyen de les prévenir ou de les réparer. Est-ce votre œil, ou quelque autre de vos membres qui vous ont sollicité à mal faire, tranchez ou arrachez ce membre ou cet oeil & le jetez loin de vous. Vous sentez qu'il est plus expédient qu'un de vos membres périsse, que votre corps entier soit jette dans la *Géhenne* ou dans l'Enfer. Si Moyse, inspiré par la Divinité, eût connu cet Enfer ou ce lieu destiné à vous faire souffrir des supplices éternels, il n'aurait pas manqué de vous en menacer, mais il ignorait absolument le dogme important de l'autre vie ; ainsi il n'a parlé que de celle-ci, à laquelle il a borné votre malheur ou votre félicité ; sans cela il n'eût pas manqué de vous instruire d'un fait si propre à vous faire peur & à vous rendre la vie insupportable » [60].

« Vous usez trop librement de la permission de faire divorce ; le moindre dégoût vous fait répudier vos femmes : & moi je vous apprends que vous ne devez les répudier que lorsque vous les avez surprises en adultère. Il est trop cruel de lapider pour cette faute ; il faut avoir égard aux faiblesses du sexe. » Il paraît que Jésus, dont, comme on a vu, la naissance était très équivoque, avait des raisons particulières pour vouloir qu'on traitât l'adultère avec plus d'indulgence. Indépendamment de Marie sa mère, dont Joseph s'était

---

60 On est tout surpris de voir que *Moyse,* & les anciens Ecrivains Hébreux, n'ont fait mention nulle part du dogme de la vie future qui fait aujourd'hui un des articles les plus importants de la Religion Chrétienne. Salomon parle de la mort des hommes en la comparant à celle des bêtes V. *l'Ecclésiaste.* Quelques Prophètes ont, il est vrai, parlé d'un lieu nommé *Cheol,* qu'on a traduit par *Enfer :* cependant il est évident que ce mot désigne simplement le *sépulcre,* le *tombeau.* On a pareillement traduit le mot Hébreu *Topheth* par *Enfer ;* mais en examinant la chose de près on trouve qu'il désigne un lieu de supplice près de Jérusalem où l'on punissait les malfaiteurs & où l'on brûlait leurs *c*adavres. Ce n'est que depuis la captivité de Babylone que les Juifs connurent le dogme de l'autre vie & de la résurrection, qu'ils apprirent des Perses, disciples de Zoroastre. Du temps de Jésus ce dogme n'était pas encore généralement reçu. Les Pharisiens l'admettaient & les Saducéens le rejetaient.

Voyez un Ouvrage traduit de l'Anglais & récemment publié sous le titre de L'ENFER DÉTRUIT *in* 12, *Londres* 1769.) *Note de l'Editeur.*

vraisemblablement séparé, notre Prédicateur avait à sa suite des femmes dont la conduite n'avait été, antérieurement à leur conversion, rien moins qu'irréprochable [61]. D'ailleurs l'indulgence qu'il prêchait devait lui gagner le cœur de toutes les femmes qui l'écoutaient.

Le Messie continue à-peu-près en ces termes : Dieu vous avait promis jadis des bénédictions, des prospérités, de la gloire ; mais il a révoqué ces promesses, il a changé d'avis ; comme vous fûtes presque toujours & comme vous êtes encore le peuple le plus malheureux, le plus sot, & le plus méprisé de la terre, vous devez concevoir que ces promesses pompeuses étaient de pures allégories ; il vous faut donc une morale abjecte & humiliante, conforme à votre génie, à votre situation & à votre misère ; si elle ne vous procure pas le bien-être en ce monde, vous devez espérer qu'elle vous rendra plus heureux dans un autre. Les humiliations, auxquelles il est à propos de vous faire, sont des voies sûres pour arriver un jour à cette gloire dont ni vous ni vos Pères n'avez jamais pu jouir. *Lors donc qu'on vous donnera un soufflet sur une joue, tendez l'autre au plus vite* [62]. Ne plaidez point ; les gens d'affaires vous ruineraient, & d'ailleurs les pauvres ont toujours tort contre les riches. Donnez à quiconque vous demande, & ne refusez rien de ce que vous avez ; c'est en comptant sur la pratique exacte de ce précepte important que j'envoie mes Disciples par le monde sans argent ni provisions.

Je ne vous fais point de description du Paradis, il vous suffit de savoir en gros que vous y serez parfaitement bien. Mais pour y parvenir il faut être plus qu'homme, il faut aimer ses ennemis, rendre

---

61 Indépendamment de Marie Magdeleine, qui était une courtisane avérée, Jésus avait dans sa troupe *Jeanne*, femme de *Chufa,* Intendant d'Hérode, qui, suivant la tradition, vola & quitta son mari pour suivre le Messie & pour l'assister de ses biens. *Voyez St Luc chap.* VIII. 3

62 Voici ce qu'un railleur a dit sur ce précepte ; quand quelqu'un vous appliquera un soufflet sur une joue, il faut bien vite lui tendre l'autre ; c'est un secret sûr pour être admis en Paradis, & pour être chassé de votre régiment. V. LA THÉOLOGIE PORTATIVE PAR M. L'ABBÉ BERNIER. 1768. Note de l'Editeur.

le bien pour le mal, ne conserver aucun souvenir des plus cruels outrages, bénir la main qui vous frappe, ne pas dire une parole inutile, dont une seule suffirait pour vous précipiter en Enfer. Ayez un visage riant lorsque vous jeûnerez ; mais surtout vivez sans prévoyance, n'amassez rien de peur d'exciter le courroux de mon Père. Ne songez point au lendemain, vivez à l'aventure comme les oiseaux qui ne songent ni à semer, ni à recueillir, ni à faire des provisions. Détachez-vous de toutes les choses d'ici-bas ; cherchez le royaume de Dieu que moi & mes Disciples vous vendrons pour vos charités. Cette conduite ne peut manquer de vous plonger dans la misère, mais alors vous mendierez à votre tour, Dieu pourvoira à vos besoins ; demandez & l'on vous donnera. Les gueux ne trouvent-ils pas, d'après nos divins préceptes, de quoi vivre aux dépens des imbéciles qui travaillent [63] ? Mes Disciples & moi ne sommes-nous pas un exemple qui prouve que même sans travailler on se tire d'affaire & l'on ne meurt jamais de faim. Si notre façon de vivre ne paraît point s'accorder avec mes discours, je vous avertis que *vous ne devez juger personne*, ni condamner vos maîtres & vos Docteurs.

Ne vous mêlez point de gouverner, ce soin m'est réservé & à ceux sur qui je me repose. Le maître est supérieur au disciple, ainsi c'est moi surtout que vous devez écouter. Si vous m'appeliez votre maître, il faut faire ce que je vous dis. La pratique de ma morale est difficile, & même impossible pour bien des gens, mais la voie large & facile

---

[63] Voyez ce qui a été dit dans axe noce sur le chapitre III, où il est question des *Nazaréens*. Toute la doctrine Chrétienne est favorable aux mendiants, aux gueux, aux fainéants. Nos Prélats assurent que les biens de l'Église sont le *patrimoine des pauvres* qui sont les *Membres de J. C.* Comme les Prêtres sont pour l'ordinaire les dépositaires & les distributeurs, soi-disant, des aumônes, ils ont grand soin de prêcher la charité. En conséquence dans les pays bien dévots, les Laïques imbéciles font des largesses aux Moines & des Legs aux Hôpitaux, qui ne semblent établis que pour faire le profit des Administrateurs, & très peu celui des malheureux : d'ailleurs ces établissements invitent à ne rien faire. Un bon gouvernement ne ferait pas tant de pauvres, punirait les mendiants de profession, les forcerait à travailler quand ils le peuvent, & pourvoirait aux besoins de ceux qui en sont vraiment incapables.

conduit à la perdition, & pour entrer dans le ciel il faut être aussi parfait que mon Père céleste, c'est-à-dire, que la Divinité même.

Au reste, je dois vous prévenir contre mes ennemis, ou contre ceux qui vous prêcheraient une doctrine contraire à la mienne. Traitez-les comme des loups ; ce sont des faux Prophètes ; ne leur montrez aucune indulgence, ce n'est point à leur égard que vous devez être humains, tolérants, pacifiques ».

Dans le courant du discours Jésus leur enseigna une courte formule de prières, connue par les Chrétiens sous le nom d'*Oraison Dominicale* [64]. Quoique le fils de Dieu se soit montré dans cette occasion l'ennemi déclaré des longues prières, l'Église Chrétienne est remplie de pieux fainéants, qui, en dépit de sa décision, croient ne pouvoir rien faire de plus agréable à Dieu que de passer tout leur temps à marmotter tout bas ou à chanter tout haut des prières, souvent dans une langue qu'ils n'entendent pas trop bien. Il paraît qu'en cela comme en bien d'autres choses l'Église a rectifié les idées de son divin fondateur.

St Mathieu nous apprend que le discours dont nous venons de donner la substance ravit le peuple en admiration de la doctrine de Jésus, car il l'instruisait comme ayant autorité & non comme les Scribes & les Pharisiens. Ceux-ci peut-être parlaient d'une façon plus simple, & par conséquent moins admirable pour le vulgaire, qui admire à proportion qu'il est moins à portée de comprendre ou de pratiquer les préceptes qu'on lui donne, Ainsi le Sermon de Jésus n'eut point alors de contradicteurs. Cependant il a fourni depuis une ample matière aux disputes de nos Casuistes & de nos Théologiens ; ils ont subtilement distingué entre les choses qui étaient simplement

64 M. Basnage nous apprend que les Juifs ont une prière nommée *Kadish* dans laquelle ils disent à Dieu ; *ô Dieu ! que votre nom soit exalté & sanctifié... faites régner votre règne.,* etc. Cette prière est la plus ancienne que les Juifs aient conservée. D'où l'on voit que Jésus n'est qu'un plagiaire, & non l'auteur de l'Oraison Dominicale. V. *Basnage Hist des Juifs Tome VI page* 374.

de *conseil* & celles qui étaient de *précepte*, c'est-à-dire, que l'on devait rigoureusement observer. En effet on sentit bientôt que la morale sublime du fils de Dieu ne convenait point à des hommes, & que son observation littérale devenait nécessairement destructive pour la société. Il fallut donc en rabattre & recourir à cette distinction merveilleuse pour mettre à couvert l'honneur du Législateur divin, & pour concilier sa morale fanatique avec les besoins du genre humain.

Cependant ce discours nous présente des difficultés qui paraîtront toujours très embarrassantes aux personnes accoutumées à réfléchir sur les choses qu'on leur fait lire. Elles trouvent donc :

1°. Qu'il est ridicule & faux de dire qu'on accomplit une loi, lorsqu'on se propose & l'on se permet de la violer, d'y ajouter ou d'en retrancher des points essentiels.

Pourquoi depuis Jésus, cette Loi fut-elle tout à fait abrogée par St Paul & ses adhérents, qui, comme on a vu, ont fait schisme avec les partisans Chrétiens du Judaïsme ? Pourquoi les Chrétiens ont-ils maintenant tant d'horreur pour ce Judaïsme ? Excepté quand il s'agit des privilèges & des prétentions du Clergé ; articles sur lesquels nos Prêtres Chrétiens sont très Juifs, & qu'ils ont prudemment emprunté du *Lévitique* ; le tout pour suppléer à la négligence de Jésus-Christ, qui dans son Évangile ne s'était suffisamment occupé ni de leurs intérêts temporels, ni de leurs *droits divins*, ni de leur *Hiérarchie* sacrée. De quel droit les Inquisiteurs (si Chrétiens) de Portugal & d'Espagne brûlent-ils ceux qui se trouvent accusés ou convaincus d'avoir *Judaïsé*, c'est-à-dire, d'avoir observé les usages d'une Loi que Jésus-Christ a déclaré ne vouloir point *abolir*, mais *accomplir* ? De quel droit les Docteurs des Chrétiens les ont-ils dispensé de la circoncision, & leur permettent-ils de manger du porc, du jambon, du boudin, & du lièvre, etc. ? Pourquoi le *Dimanche,* ou le jour du Soleil des Païens, a-t-il été substitué au *Sabbat* ou *Samedi ?*

2°. L'on trouve injuste de punir du même supplice l'homme qui se met en colère & le meurtrier. On peut se mettre en colère & s'arrêter, ou réparer ensuite l'injure que l'on a faite, mais l'on ne peut rendre la vie à un homme à qui on l'a ravie.

3°. La restriction du divorce au seul cas de l'adultère est une loi très dure & très nuisible au bonheur des conjoints. Ce précepte force un homme de vivre avec une femme qui par d'autres endroits peut lui être odieuse. D'ailleurs il est communément très difficile de convaincre une femme d'adultère, elle prend pour l'ordinaire des précautions pour éviter la conviction de ses embauches. N'est-il pas très fâcheux, & même très dangereux, de vivre avec une personne qui nous donne des soupçons continuels ?

4°. Il est absurde de faire un crime du désir, surtout sans supposer la liberté de l'homme, or Jésus ne s'est point expliqué sur cet article important ; au contraire, par la suite de son discours il paraît reconnaître la non liberté de l'homme, qui ne peut disposer d'un seul cheveu de sa tête. St Paul son Apôtre en beaucoup d'endroits se déclare de même contre la liberté de l'homme, qu'il compare à un vase entre les mains du Potier. St Augustin dit que *l'homme n'est point maître de ses pensées*.

5°. C'est un remède bien étrange que de se couper ou de s'arracher un membre toutes les fois qu'il est pour nous une occasion de scandale ou de péché : il contredit le précepte de ne point attenter à ses jours. Origène est blâmé par les Chrétiens eux-mêmes pour s'être fait une opération qu'il jugea sans doute nécessaire pour conserver sa chasteté. Ce n'est point par les membres mais par la volonté que l'on pèche ; il est donc absurde de dire que l'on évitera la damnation du corps en se privant d'un membre. Où en seraient tant de Prélats & d'Ecclésiastiques libertins si pour apaiser les aiguillons de la chair & réparer le scandale, ils s'avisaient de suivre ce conseil de Jésus-Christ ?

6°. La suppression d'une juste défense de sa personne & de ses droits contre un agresseur ou un plaideur injuste est un renversement des lois de toute société. C'est ouvrir la porte aux iniquités & aux crimes ; c'est rendre inutile l'exercice de la justice. Avec de telles maximes un peuple ne subsisterait pas dix ans.

7°. Le conseil ou le précepte de ne rien posséder, de ne rien amasser, de ne point songer au lendemain, serait très nuisible pour les familles. Un père doit pourvoir à la subsistance de ses enfants. Ces maximes ne peuvent convenir qu'à quelques fainéants assurés de vivre aux dépens du public, c'est-à-dire, pour des Prêtres & des Moines qui ont le travail en horreur.

8°. Il est aisé de voir maintenant que les promesses faites aux Juifs par la bouche de Moyse, inspiré par la Divinité, ne se sont pas vérifiées à la lettre & ne sont qu'allégoriques. Mais ce n'était pas du fils de Dieu que les Juifs devaient apprendre cette vérité fatale ; une fois trompés par la Divinité même ils ont dû craindre de l'être encore par un autre Envoyé. Comme Jésus, Moyse avait fait des promesses ; comme Jésus, Moyse avait confirmé ses promesses & sa mission par des miracles ; cependant ces promesses se sont trouvées fausses & n'ont été qu'allégoriques : cette idée devait donner des présomptions fâcheuses pour celles de Jésus-Christ [65].

---

[65] Tous les premiers Chrétiens, sur la parole du Christ & de ses Apôtres, s'attendaient à voir bientôt finir le monde, qui dure pourtant encore. Ils espéraient de jour en jour l'arrivée du Christ sur *les nuées,* ils comptaient qu'il allait établir sur la terre un règne temporel qui devait durer mille ans. Plusieurs saints Docteurs, parmi lesquels on trouve St Irénée, ont cru fermement cette fable, empruntée de *l'âge d'or,* ou du règne de Saturne. L'Église ayant vu à la fin que ce règne n'arrivait point, changea d'avis là-dessus, comme sur bien d'autres choses, & déclara les *Millénaires* hérétiques. Cependant St Irénée nous a laissé la description poétique de l'abondance & des biens charnels que ce règne devait procurer. St Justin Martyr comptait aussi sur ce beau règne. Voyez Tillemont Tome II. pag. 300. Cependant on ne sait comment concilier la prédiction de la fin prochaine du monde faite par J. C., & l'ignorance où il dit être de la durée du monde dans St Marc *chap. XIII. Verset* 32. Cette ignorance paraît étrange dans un Dieu.

9°. Dire qu'il faut être *pauvre d'esprit* & dire ensuite qu'il faut *être parfait comme le Père céleste est parfait*, pour entrer dans le ciel, c'est faire de Dieu un Etre stupide, c'est donner aux Athées la solution de tout le mal qu'ils voient dans la nature ; enfin c'est prétendre qu'il faut être un sot pour entrer en Paradis ; mais l'homme est-il le maître d'être spirituel ou pauvre d'esprit, d'être raisonnable ou sot, de croire ou de ne pas croire ? La stupidité sainte de la foi n'est-elle pas un don que Dieu ne fait qu'à qui il veut ? N'est-il pas injuste de damner les gens d'esprit ?

Enfin dans ce beau Sermon Jésus recommande de se défier des *faux Prophètes*, & dit que c'est par leurs œuvres qu'on pourra les reconnaître. Cependant, comme on a vu, les Prêtres nous disent qu'*il faut faire ce qu'ils disent, sans imiter ce qu'ils font*, lorsque nous trouvons leur conduite peu conforme aux maximes qu'ils nous prêchent. Il fallait donc nous donner un autre signe que les œuvres pour reconnaître les faux Prophètes, ou bien les fidèles seront souvent réduits à croire que le Clergé n'est rempli que de Prophètes menteurs.

C'est ainsi que raisonnent les incrédules, c'est-à-dire, tous ceux qui n'ont pas reçu du ciel la *pauvreté d'esprit* si nécessaire pour ne pas voir les inconséquences, les faux principes & les inconvénients sans nombre qui résultent très immédiatement de la morale de Jésus-Christ, elle paraît un chef d'œuvre divin aux Chrétiens dociles, c'est-à-dire, illuminés par la foi ; elle fut très admirée par ceux qui l'entendirent débiter. On ne sait pas cependant si beaucoup d'auditeurs en furent affectés au point de la suivre à la lettre ; admirer une doctrine & la croire véritable & divine, est une chose bien plus facile que de la pratiquer. Bien des gens font plus de cas des vertus Evangéliques, qui sont sublimes en théorie, que des vertus humaines que la raison nous ordonne de suivre.

Il n'est donc pas surprenant que la morale surnaturelle & merveilleuse de Jésus ait été applaudie par ceux qui l'entendirent. Elle s'adressait à des pauvres, à des gens de la lie du peuple, à des

misérables. Une morale austère & Stoïque doit plaire à des malheureux, elle transforme en vertu leur situation habituelle ; elle flatte donc leur vanité ; elle les enorgueillit dans leur misère ; elle les endurcit contre les coups du sort ; elle leur persuade qu'ils valent bien mieux que ces riches qui les maltraitent, & que la Divinité, qui se plait à voir souffrir les hommes, préfère les malheureux à ceux qui jouissent du bonheur.

D'un autre côté le vulgaire s'imagine que ceux qui ont la faculté de combattre leurs passions, de mépriser ce que les hommes recherchent, de se priver des objets qui excitent les désirs des autres, sont des êtres extraordinaires, non seulement agréables à Dieu mais encore doués par lui de grâces surnaturelles, sans lesquelles ils ne seraient point capables des efforts qu'on leur voit faire : ainsi une morale dure & qui semble tenir de l'insensibilité fait plaisir aux gens du peuple, en impose aux ignorants, & suffit pour exciter l'admiration des simples. Elle ne déplaît pas même aux personnes placées dans une situation plus heureuse ; celles-ci admirent la doctrine, bien assurées de trouver le secret d'en éluder la pratique à l'aide de leurs guides indulgents ; il n'y a qu'un petit nombre de fanatiques qui la suive à la lettre.

Ce sont ces dispositions qui sans doute engagèrent tant de gens à recevoir la doctrine de Jésus. Ses maximes ont fait éclore une foule de martyrs opiniâtres, qui dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le ciel se sont endurcis contre les supplices & la douleur. Ces mêmes maximes produisent des Pénitents de toute espèce, des Solitaires, des Anachorètes, des Cénobites, des Moines, qui à l'envi les uns des autres se sont illustrés aux yeux des nations par leurs austérités, leur pauvreté volontaire, par un renoncement total aux bienfaits de la nature, par un combat continuel contre les penchants les plus légitimes & les plus doux [66].

---

[66] Pour se faire une idée vraie de la Morale Chrétienne, telle qu'elle a été enseignée par les Docteurs les plus estimés, on n'aura qu'à lire un ouvrage du savant

En un mot les conseils & les préceptes Evangéliques ont rempli les nations d'un grand nombre de frénétiques, ennemis d'eux-mêmes & parfaitement inutiles aux autres, Ces hommes merveilleux furent admirés, respectés, révérés comme des Saints par leurs concitoyens : ceux-ci manquant de grâces, c'est-à-dire, de l'enthousiasme nécessaire pour les imiter ou pour suivre fidèlement les conseils du fils de Dieu, eurent recourt à leur intercession pour obtenir le pardon de leurs fautes, & l'indulgence du Tout-Puissant, qu'ils supposaient irrité de l'impossibilité où ils se trouvaient de suivre à la lettre les préceptes de son fils. En effet il est aisé de sentir que ces préceptes suivis à la rigueur entraîneraient la ruine entière de la société ; elle ne se soutient que parce que le plus grand nombre des Chrétiens, en admirant comme divine la doctrine du fils de Dieu, s'en écarte dans la pratique & suit la pente de la nature, au risque même de se damner.

En effet Jésus menace dans l'Évangile de châtiments éternels ceux qui n'auront pas accompli ses préceptes. Cette doctrine effrayante ne trouva pas de contradicteurs dans l'assemblée ; les superstitieux aiment à trembler ; ceux qui les menacent le plus en sont le plus avidement écoutés. C'était là sans doute le lieu d'établir solidement le dogme de la *spiritualité* de l'âme & de son *immortalité*. Le fils de Dieu aurait dû expliquer à ces Juifs, peu instruits sur cette matière, comment une partie de l'homme souffrirait dans l'Enfer, tandis qu'une autre partie pourrirait dans la terre. Mais il paraît que notre Prédicateur ne savait rien encore des dogmes que son Église a depuis enseignés. Il n'avait point des idées nettes de la spiritualité. Il n'en parle que d'une façon très obscure : *craignez*, dit-il dans un endroit, *celui qui peut jeter & votre corps & votre âme dans l'Enfer* : paroles qui devaient paraître inintelligibles dans une langue où l'âme était

---

M. Barbeyrac publié sur cette matière, sous le titre de *Traité de la morale des Pères* in 4to. Amsterdam 1728.

prise pour le *sang* ou pour ce qui fait la vie [67]. Ce ne fut que longtemps après Jésus, & lorsque quelques Platoniciens se furent introduits dans le Christianisme, que la spiritualité de l'âme & son immortalité ont été changées en dogmes. Avant eux les Juifs & les Chrétiens n'avaient que des notions vagues sur cette importante matière. Nous voyons en effet des Docteurs dans les premiers siècles nous parler de Dieu & de l'âme comme de substances matérielles, plus subtiles à la vérité que les corps ordinaires [68]. Ce fut à des Métaphysiciens postérieurs qu'il était réservé de nous donner de l'esprit des idées si sublimes, que notre esprit borné est forcé de se perdre toutes les fois qu'il veut s'en occuper.

---

67 Il est dit plusieurs fois dans le *Lévitique* chap. XVII. vers. 11. & 14, que l'âme consiste dans le sang. St Paul vient encore embrouiller la question de l'immortalité de l'âme. Dans la l'Epître aux Thessaloniciens, chap. V, vers. 23, non content de faire l'homme double, il le fait triple, & le dit composé de *corps*, d'*âme* & d'*esprit.* Après quoi il fait entendre, que le corps & l'âme sont mortels, mais que l'esprit est immortel, A l'égard de la doctrine de la *résurrection*, des Savants ont fait voir que celle que les Pharisiens admettaient, n'était qu'une *transmigration des âmes,* semblable à celle qui avait été enseignée par Pythagore, & non une *résurrection* telle que celle des Chrétiens. V. *Prideaux, hist des Juifs Tome II.*

68 St Irénée dit que Dieu *est un feu.* Origène adopte le sentiment des Pythagoriciens qui faisaient de la Divinité un *feu subtil*, une *matière éthérée*. Tertullien a dit positivement que Dieu *est un corps*. Dans le Concile d'Elvire il est défendu d'allumer des cierges dans les cimetières *de peur d'effaroucher les âmes des Saints.* Dans le quatrième siècle la *spiritualité* n'était pas encore décidée ; il y eut une grande dispute entre les Moines d'Égypte pour savoir si Dieu est *incorporel, ou corporel.* M. de Beausobre (dans son *Hist du Manichéisme Tome I. p. 207.)* fait voir que parmi les premiers Docteurs Chrétiens chacun se faisait de Dieu & de l'âme des *idées conformes* à la secte philosophique où il avait été élevé. Un Platonicien faisait Dieu incorporel ; un Pythagoricien en faisait un *feu intelligent,* une *lumière douée d'entendement ;* un Epicurien en faisait un Etre matériel, un animal immortel, & bienheureux. Bien des Docteurs que l'Église révère se feraient aujourd'hui des affaires s'ils ne se rétractaient promptement de leurs erreurs : Moyse, lui-même, pourrait bien être brûlé par l'Inquisition, & comme Juif, & comme *Matérialiste.*

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre XI

Actions & paraboles de Jésus. Entreprise de ses parents contre lui. Voyage de Jésus à Nazareth & des succès qu'il y eut.

Retour à la table des matières

QUOIQUE l'endurcissement des Docteurs de la Loi & des principaux d'entre les Juifs mît des obstacles continuels aux succès que le Christ s'était promis, il ne perdit point courage ; Il eut de nouveau recours à des prodiges, moyen sûr de captiver le peuple, sur lequel il vit bien qu'il fallait fonder toutes ses espérances. Ce peuple était fort sujet à des maladies de la peau telles que la lèpre & la ladrerie ; l'on ne peut en douter à la vue des précautions que la loi de Moyse ordonne contre ces infirmités. Pour constater de plus en plus sa réputation, le Christ résolut d'entreprendre la cure de cette maladie dégoûtante, dont ses compatriotes étaient infectés.

Selon St Luc, un Lépreux vint se prosterner à ses pieds & l'adora, en lui disant qu'il avait entendu parler de lui comme d'un homme très habile, & qu'il le guérirait s'il en avait la volonté. Jésus aussitôt ne

fait qu'étendre la main, & la lèpre disparaît [69]. Jusqu'ici le Christ n'avait ordonné à aucun de ceux qu'il avait guéris de s'aller présenter, aux Prêtres, pour leur offrir le don prescrit en pareil cas [70], mais dans cette occasion il s'imagina peut-être qu'il se les concilierait par cette marque de déférence : il exigea donc du Lépreux guéri qu'il satisfît à l'ordonnance ; mais en même temps il lui recommanda le secret sur le nom du médecin ; secret qui ne fut pas mieux gardé que les autres.

Jésus oubliait sans doute dans ces occasions qu'il ne suffisait pas d'imposer silence à ceux qu'il guérissait & qu'il fallait encore lier la langue de tous les spectateurs ; à moins qu'on ne suppose que ces miracles se faisaient à huis clos & n'avaient pour témoins que les Disciples du Sauveur ; ou enfin à moins qu'on ne suppose qu'ils ne se faisaient point du tout.

Cependant l'indiscrétion du Lépreux fut cause que Jésus, suivant St Marc, n'osa plus reparaître dans la ville [71]. Apparemment que les Prêtres prirent en mauvaise part la guérison qu'il venait d'opérer. En conséquence il se retira dans le Désert [72], où à mesure qu'on le suivait il s'enfonçait de plus en plus. Ce fut en vain que dans cette circonstance le peuple désira de l'entendre ; ce fut en vain que les malades, qui couraient après lui, demandèrent leur guérison ; il ne permettait plus à cette vertu merveilleuse propre à guérir tous les maux de s'exhaler de lui.

Après avoir erré quelque temps dans le Désert pour rêver à ses affaires, il reparut à Capharnaüm. Le domestique d'un Centenier Romain, fort aimé de son maître, était à l'extrémité d'une attaque de paralysie [73]. Ce païen crut que Jésus pourrait bien guérir son esclave,

69 Voyez St Luc chap. V. 12. St Math. chap. VIII. 2. St Marc chap. I. 41.
70 Lévitique chap. XIV. & St Math. chap. VIII 4.
71 St Marc chap. I. 45.
72 St Luc chap. V. 16.
73 St Mathieu chap. VIII. St Luc chap. VII.

mais au lieu de le lui présenter comme il devait, il députa vers le Christ quelques *Sénateurs* Juifs, qu'il avait apparemment fait venir de Jérusalem tout exprès. Quelque désagréable que cette commission fût pour des personnes à qui le Centenier n'avait pas droit de commander, & qui par cette démarche semblaient reconnaître la mission de Jésus, nos Sénateurs s'en acquittèrent. Le Christ, flatté de voir un idolâtre s'adresser à lui, se mit aussitôt en chemin ; mais le Centenier envoya quelques-uns de ses gens lui dire qu'il n'était pas digne de l'honneur qu'il voulait bien lui faire d'entrer dans à maison, qu'il suffisait qu'il dît un mot pour la guérison de son valet, Jésus en fut ravi, il déclara *n'avoir par trouvé tant de foi dans Israël,* & d'un mot, si l'on en croit l'Évangile, il opéra la cure. Ensuite il fit entendre aux Juifs que s'ils persistaient dans leur endurcissement (la seule maladie que le fils de Dieu ne put jamais guérir, quoiqu'il fût venu pour cela) les peuples idolâtres leur seraient substitués dans l'héritage du ciel, & que Dieu malgré ses promesses abandonnerait ses anciens amis sans retour. Cependant l'Évangile ne nous dit point que ce Centenier, si plein de foi, se soit lui-même converti.

Le lendemain de cette guérison Jésus partit de Capharnaüm & arriva d'assez bonne heure à *Naïm*, petite ville de Galilée, distante d'environ vingt lieues de la première ; ce qui prouve que le Christ était un grand marcheur. Il s'y trouva très à-propos pour faire un beau miracle. Une pauvre Veuve venait de perdre son fils ; déjà on le portait en terre ; la mère désolée suivait le convoi funèbre, qu'une grande foule accompagnait. Jésus, touché de compassion, s'approche du cercueil & y porte la main. A l'instant ceux qui le portent s'arrêtent. *Jeune homme !* dit le Christ en parlant au défunt, *levez-vous je vous l'ordonne.* Aussitôt le mort se mit sur son séant. Ce miracle effraya tous les assistants, & ne convertit personne. Il est bon de remarquer que St Luc est le seul qui rapporte ce fait, dans lequel, s'il était plus constaté, on pourrait bien soupçonner que la mère désolée s'entendait avec le Thaumaturge [74].

---

[74] Voyez St Luc chap. VII. 11. 17.

Quelques historiens ont fait vivre Jean-Baptiste jusqu'à cette époque ; d'autres le font mourir plus tôt. Ici St Mathieu & St Luc font intervenir les Disciples du Précurseur, pour demander à Jésus de la part de leur maître ; *êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* Pour réponse le Messie en leur présence fait des miracles, guérit des malades, chasse des Démons, rend la vue à des aveugles ; puis il dit aux députés de Jean : *allez dire à Jean ce que vous venez de voir & d'entendre* [75]. Ce fut en cette occasion que Jésus fit l'éloge de Jean. Il avait, comme on a vu dans le chapitre IV de cette histoire, ses raisons pour cela. *Entre tous ceux*, dit-il, *qui sont nés des femmes je vous dis en vérité qu'il* n'y *en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste.* Notre panégyriste profite ensuite de la circonstance pour tomber sur les Pharisiens & les Docteurs qui rejetaient également & son baptême & celui de Jean. Il compare ces incrédules à des enfants *qui sont assis dans la place & qui crient les uns aux autre : nous avons joué de la flûte devant vous & vous n'avez point dansé : nous avons chanté des airs lugubres & vous n'avez point pleuré.* Il n'est point dit si ce galimatias convertit nos Docteurs [76].

Notre Harangueur compare ensuite sa propre conduite avec celle du Précurseur. *Jean,* dit-il, *ne mangeant point de pain*, *ne buvant point de vin*, *est venu*, *ils ne l'ont point écouté :* moi je bois, je mange, j'aime la bonne chère, ils me rejettent encore sous prétexte que je suis un ivrogne, un débauché, & que je fréquente des hommes & des femmes de mauvaise vie. Mais il fait entendre au peuple que son suffrage lui suffit. Il semble lui dire : je suis sûr de vous ; vous êtes trop *pauvre d'esprit* pour vous apercevoir de l'irrégularité de ma conduite, mes prodiges vous font passer sur tout ; vous ne réfléchissez point ; vous êtes donc les vrais enfants de la sagesse, *elle sera justifiée par vous* [77].

---

[75] Voyez St Mathieu chap. XI 2. St Luc chap. VII. 18, 20, 22.

[76] St Mathieu chap. XI. II. St Luc VII 32.

[77] St Luc chap. VII. 34 & 35.

Après cette harangue, un Pharisien qui, à en juger par sa conduite, n'en avait été nullement touché, invita néanmoins le harangueur à dîner. Cependant il en usa avec lui de la façon la plus impolie. Il ne lui fit point laver les pieds ni donner des parfums, contre l'usage établi chez les Juifs à l'égard de toutes les personnes tant soit peu distinguées. Quoique l'amour-propre de Jésus fût offensé de cette omission, il ne laissa pas de se mettre à table ; mais tandis qu'il mangeait, une femme de mauvaise vie lui lava les pieds avec ses larmes, les essuya de ses beaux cheveux, & y répandit ensuite un parfum précieux. Le Pharisien ne comprit point le mystère ; aussi stupide qu'incrédule il s'imagina que Jésus ignorait le métier de cette femme, mais il se trompait lourdement ; la courtisane en question & toute sa famille étaient intimement liées avec le Christ, St Jean nous apprend en effet qu'elle s'appelait *Marie-Magdeleine,* qu'elle était la sœur de *Marthe* & de *Lazare,* gens très connus de Jésus-Christ, & qui, comme nous verrons bientôt, s'entendaient parfaitement avec lui. Il paraît surtout que Magdeleine avait pour le fils de Dieu les sentiments les plus tendres.

Cette action de la courtisane ne déconcerta point le Sauveur, il interpréta son amour, les soins qu'elle lui rendit, les baisers dont elle l'accabla, d'une façon mystique & spirituelle ; & prenant son ton d'Inspiré, il la congédia en lui disant que ses péchés lui étaient remis en faveur de l'amour qu'elle avait montré. St Luc nous apprend dans le chapitre suivant que Jésus avait délivré cette femme de *sept Démons ;* service qui sans doute méritait toute sa reconnaissance. Quoi qu'il en soit, le Christ se servit de cette voie indirecte pour faire sentir au Pharisien l'impolitesse de son procédé envers un homme de sa sorte.

Les Parents de Jésus, informés du bruit qu'il faisait & soupçonnant qu'il ne pouvait mener une vie bien pure au milieu des gens qu'il fréquentait, ou même craignant que sa conduite ne lui attirât à la fin de méchantes affaires, vinrent de Nazareth à Capharnaüm pour se saisir de lui & le faire enfermer. Il y a lieu de croire qu'ils avaient peur d'être enveloppés dans sa disgrâce ; ils aimaient mieux d'ailleurs se charger de la correction de leur parent que de le voir livrer à la Justice,

événement que tôt ou tard ils prévoyaient devoir arriver. Ces parents répandirent donc le bruit que Jésus était un insensé, dont la cervelle était égarée. Celui-ci, instruit de leur arrivée & du motif de leur voyage, se tint clos dans sa maison, & ménagea un prodige pour le moment où ils se montreraient. Le peuple, qui en eut vent, ou qui en fut prévenu par les émissaires du Messie, se rendit en foule auprès de lui. Dès que les parents parurent, on amena un possédé aveugle & muet ; Jésus l'exorcisa, le possédé fut délivré, & le peuple admira.

Les Docteurs voyaient avec peine la crédulité de cette canaille, ils en prévoyaient les suites ; & les parents de Jésus, peu touchés de ce miracle, leur promirent de faire tous leurs efforts pour les délivrer d'un homme si dangereux. Il est Sorcier, disaient les uns ; c'est un Prophète, disaient les autres ; il faut l'éprouver, disait un autre ; & malgré le grand miracle qu'il venait d'opérer, d'autres ajoutaient : *demandons-lui un signe dans l'air.* « Eh bon Dieu ! disaient les Nazaréens, il n'est ni Sorcier ni Prophète ; nous le connaissons mieux que personne ; c'est un pauvre garçon à qui la cervelle a tourné ».

Tous ces discours étaient rapportés à Jésus ; il y répondait par des paraboles & des invectives ; il se défendait d'être Sorcier en disant qu'il était absurde de prétendre qu'il chassât les Démons par la puissance des Démons. Quant à l'imputation de folie, il la repoussait en disant que quiconque l'attaquerait du côté de l'esprit ne pouvait espérer la rémission de son péché ni dans ce monde ni dans l'autre. C'est là sans doute ce qu'il faut entendre par le *péché contre le Saint Esprit.*

Cependant l'avis mitoyen de demander un signe fut suivi ; on députa à cet effet vers Jésus ; mais au lieu d'un signe dans l'air il en donna un dans l'eau ; il renvoya nos curieux à *Jonas*, & leur dit qu'ils n'en auraient point d'autre ; car *de même*, ajouta-t-il, *que Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine*, *de même le fils de l'homme sera trois jours* & *trois nuits dans le sein de la terre.* Les Juifs qui n'étaient ni Sorciers ni Prophètes, ne comprirent rien à ce discours. Jésus, à qui les miracles ne coûtaient rien lorsque tout avait

été arrangé pour en faire, ne se hasardait pas d'en faire *d'in-promptus*, ni en présence de ceux qu'il jugeait assez fins pour les examiner. Dans cette occasion il paya d'une réponse inintelligible ces pauvres Juifs, qu'il ne tenait qu'à lui de convertir pour toujours.

Ce refus de faire un prodige en l'air fit croire que notre homme déclinait le combat ; la raillerie s'en mêla ; le fils de Dieu se mit en colère, & lança des invectives prophétiques contre les juifs ; il compara la conduite de la Reine de Saba avec la leur, se vanta d'être plus grand & plus sage que Salomon, & les menaça de les priver de la lumière qu'il répandait dans leur pays & qu'il eût pourtant répandu bien davantage s'il eût daigné consentir à faire le signe qu'on lui demandait. Mais on a lieu de croire que notre Messie s'aperçut qu'un signe dans l'air était bien plus difficile que tous ceux qu'il faisait sur la terre, où il était plus à portée de disposer les choses que dans le haut de l'atmosphère, où il n'avait personne avec qui se concerter.

Cependant la mère de Jésus avait été joindre ses autres enfants & ses parents pour les adoucir & pour les engager à se désister de leurs poursuites. Elle ne put rien gagner sur eux, ils revinrent encore dans le dessein d'enlever notre aventurier ; mais comme ils ne purent percer la foule & le joindre, ils lui firent savoir qu'ils étaient là. *Voilà,* lui dit quelqu'un, *votre mère & vos frères, qui vous demandent.* Mais sachant l'objet de leur visite, qu'il n'était nullement empressé de recevoir, il renia des parents si pervers. *Quelle est ma mère* & *qui sont mes frères*, dit-il ? Puis étendant la main vers le peuple, *voici,* ajouta-t-il, *ma mère & mes frères ;* je ne connais point d'autres parents que ceux qui écoutent ma parole & la mettent en pratique. Le peuple, flatté de la préférence, prit notre homme sous sa protection, & la tentative de sa famille tourna de cette manière à sa confusion [78].

78 Voyez St Math, chap XII. 22 & suiv. St Marc chap. III. 20. & suiv. St Luc. chap. XI. 11. & chap. VIII. 19.

Sorti de cette périlleuse aventure, notre héros, craignant d'être pris au dépourvu, ou se défiant de la constance du peuple, qui malgré le plaisir qu'il trouvait à lui voir faire ses tours, pouvait s'en lasser à la fin, notre héros, dis-je, crut devoir chercher sa sûreté hors de la ville [79]. Il en sortit donc avec ses douze Apôtres, les femmes de sa suite, Marie sa mère, Jeanne & Magdeleine qui *aidaient la troupe de leurs biens*. Il y a lieu de croire que la dernière, qui avant d'être à Jésus avait fait commerce de ses charmes, était riche en bijoux & en argent comptant ; ce qui rendit *sa* conversion très importante pour la secte, & surtout pour Jésus, qui sans cruauté ne pouvait refuser de payer tant d'amour par un peu de retour.

La persécution qu'essuyait Jésus intéressa selon les apparences en sa faveur & lui attira plus de regards. Une multitude de peuple, poussée par sa curiosité, sortit des villes & bourgades des environs pour le voir, dès qu'on sut le chemin qu'il avait pris. Pour n'être point accablé par la foule il prit encore le parti de monter sur une barque. Il se trouvait pour lors sur le rivage de la mer. De là il se mit à prêcher, mais se souvenant des affaires que lui avaient attirées ses prédications précédentes, il ne crut pas devoir s'expliquer si nettement ; il préféra donc de *parler en paraboles,* toujours susceptibles d'un double sens. On peut croire que l'explication de ces énigmes se répandait par le moyen des Apôtres, auxquels Jésus la donnait dans le particulier [80].

Il paraît même qu'un jour, rebuté de son peu de succès, il leur avoua franchement qu'il changeait de dessein sur les Juifs, & qu'il voulait abandonner leur conversion ; que c'était la raison pour laquelle il leur parlait en paraboles, *afin,* dit-il, *qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en écoutant ils n'entendent point*, & *qu'ils ne viennent pas à se convertir, & que leurs péchés ne leur soient point pardonnés* [81].

---

79 St Mathieu chap. XIII. 1.

80 St Marc chap. IV. vers. 10.

81 St Marc chap. IV. vers. 12.

Il faut avouer qu'il est très difficile ici de concilier la conduite de Dieu avec elle-même. Si l'on ne craignait de se rendre sacrilège en hasardant ses conjectures humaines sur la conduite de Jésus, ne pourrait-on pas présumer qu'il eut réellement d'abord le dessein de donner des lois aux Juifs, mais que s'apercevant ensuite de son peu de succès, parce qu'il commençait à être trop décrié en ce pays, il résolut de chercher fortune ailleurs, de conquérir d'autres sujets : ce qu'il confia à ses Disciples dans cet entretien secret, paraît avoir eu pour but de les préparer à ce changement, mais son supplice prévint tous ses desseins, qui ne furent exécutés que longtemps après par ses Apôtres, auxquels cette conférence était sans doute reliée dans la mémoire.

Nous n'entrerons point dans le détail de toutes les paraboles dont Jésus se servit pour présenter aux Juifs sa doctrine merveilleuse, ou pour prêcher sans être entendu : cette discussion deviendrait trop ennuyeuse ; ainsi nous conseillons à ceux qui pourraient avoir du goût pour ces sortes d'apologues de lire plutôt celles d'Esope ou de La Fontaine, qu'ils trouveront plus amusants, plus ingénieux & plus instructifs que les fables du Christ. Cependant, en faveur des personnes qui voudraient consulter les paraboles où apologues de l'Évangile, voici les endroits où l'on pourra les trouver au besoin.

La parabole du *Semeur* se trouve dans St Luc chapitre VIII. verset 5. & suivants.
Celle de la *lampe cachée* ibid. chap. VIII. *16.*
Celle *de l'yvraie* en St Mathieu XIII. 24
Celle de la *semence* en St Marc IV, 26.
Celle du *grain de moutarde* en St Mathieu chapitre XIII. 31.
Celle du *levain en St* Mathieu XIII. 33.
Celle du *trésor caché,* ibid. XIII. 44.
Celle de la *perle,* ibid. XIII. 45.
Celle *du filet jeté,* ibid. XIII. 47.
Celle du *Père de famille,* ibid. XIII. 52.

A quelque temps de là Jésus, apparemment instruit que ses frères & ses cousins n'étaient pas pour le moment au logis, se transporta à Nazareth accompagné de ses Apôtres. Il voulut peut-être prouver à ses compatriotes qu'il n'était pas si fou que l'on voulait le répandre : ou peut-être espérait-il conférer avec sa famille & la gagner à son parti. Il arrive un jour de Sabbat & se rend à la Synagogue ; aussitôt le Ministre très poliment lui présente le livre ; il l'ouvre, & tombe précisément sur ce passage d'Isaïe : *l'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi*, *c'est pourquoi il ma consacré par son onction.* Ayant fermé le livre, il le rendit au Ministre & s'assit.

Alors il ne manqua pas de s'appliquer à lui-même cet endroit du Prophète, où d'ailleurs il est question de miracles & de prodiges. Il se trouva là, soit par hasard soit à dessein, plusieurs Galiléens, qui ayant été témoins des merveilles qu'il avait opérées chez eux l'année d'auparavant, n'hésitèrent pas à lui rendre témoignage. Mais les Nazaréens, qui savaient à quoi s'en tenir sur notre homme, furent choqués de son ton magistral. *N'est-ce pas-là,* se disaient-ils entre eux, *le charpentier*, *le fils du charpentier Joseph ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? Ses frères & ses sœurs ne sont-ils pas parmi nous ? D'où lui vient donc tant de sagesse ? Comment & par quelle voie opère-t-il les merveilles qu'on nous raconte ?*

Jésus, entendant ces discours, vit bien que ce n'était pas-là le lieu propre à faire des prodiges. Mais il voulut que son inaction fût attribuée aux mauvaises dispositions de ses compatriotes ; ceux-ci étaient tout surpris d'entendre vanter la sagesse & le pouvoir d'un homme dont la conduite leur paraissait très équivoque. *Je vois bien,* leur dit Jésus, *que vous m'appliquez le proverbe : Médecin guéri-toi toi-même* & que pour vous prouver la vérité des merveilles que vous avez entendues de moi, vous voudriez que je fisse devant vous quelques-uns des beaux tours que j'ai faits ailleurs ; mais je sais que je travaillerais en pure perte en cette ville ; je suis trop convaincu de la vérité de cet autre proverbe que *nul n'est Prophète en son pays".* Pour se justifier il se sert d'exemples qui sembleraient jeter du soupçon sur les

miracles des Prophètes de l'Ancien Testament, que ce proverbe déjà par lui-même était très propre à faire passer pour des fripons. Quoi qu'il en soit, il cite l'exemple d'Elie, qui parmi toutes les veuves d'Israël n'en trouva pas une plus digne d'un miracle que celle de *Sarepta*, femme du pays des Sidoniens. Du temps d'Elisée la Judée était remplie de lépreux, & cependant le Prophète guérit par préférence à ses compatriotes Naaman qui était Syrien & idolâtre.

Cette harangue, qui tendait à insinuer la réprobation & la perversité des auditeurs, les mit de mauvaise humeur & excita leur colère au point qu'ils tirèrent l'Orateur hors de la Synagogue, & le menèrent sur le haut d'une montagne dans le dessein de l'en précipiter ; mais il eut le bonheur de s'échapper & d'éviter ainsi le sort qu'on lui destinait dans sa patrie.

St Mathieu, parlant de ce voyage à Nazareth, dit que son Maître ne fit pas là beaucoup de prodiges, à cause de l'incrédulité des habitants. Mais St Marc dit positivement *qu'il n'y en put faire aucun,* ce qui est encore plus vraisemblable [82].

Nos Interprètes & nos Commentateurs illuminés croient que Jésus n'échappa que par un miracle des mains des Nazaréens. Mais lui en eût-il coûté davantage de faire un miracle pour ses convertir & prévenir par-là leurs desseins pernicieux ? C'était-là tout ce qu'on lui demandait, & pour lors il n'eût pas été dans le cas de faire un miracle pour se sauver & pour mettre sa personne en sûreté. Jésus ne fait jamais des miracles qu'en pure perte, il se dispense toujours d'en faire lorsqu'ils seraient décisifs.

---

82 Comparez sur ce fait St Mathieu chap. XIII. St Marc chap. VI. St Luc chap. IV. & St Luc chap. VIII.

Chapitre XII

Mission des Apôtres. Instructions que Jésus leur donne. Miracles opérés par lui jusqu'à la fin de la seconde année de sa propre Mission.

Retour à la table des matières

MÉCONTENT de son expédition à Nazareth, Jésus passa dans la Galilée supérieure, qui avait déjà été le théâtre de ses merveilles. Aussi trouva-t-il les habitants de cette contrée dans les meilleures dispositions à son égard. Il s'aperçut néanmoins que la nécessité où ils étaient de quitter leurs travaux pour venir l'écouter en retenait un grand nombre au logis. Cette considération l'obligea de disperser ses Apôtres deux à deux dans la Province. Peut-être aussi le Christ se détermina-t-il à cette dispersion parce qu'il trouva que ses seules prédications & ses prodiges ne multipliaient pas assez les prosélytes. Les entreprises continuelles de ses ennemis lui firent sentir la nécessité de grossir son parti. Il paraît que Jésus avait déjà auparavant envoyé plusieurs de ses Disciples en mission, ne retenant auprès de lui que ses douze Apôtres ; mais on peut soupçonner que ces prédicateurs

étaient encore trop novices ; leurs travaux n'eurent point de succès ; il se trouva des Démons assez entêtés pour résister à leurs exorcismes. Cependant ce défaut de succès qui, à ce qu'on prétendait, n'était dû qu'à leur peu de foi, semblerait jeter quelques nuages sur la prévoyance & la pénétration de leur divin Maître ; pourquoi envoyait-il en pure perte des Missionnaires dont les dispositions ne lui étaient point assez connues ? D'ailleurs il ne tenait qu'à lui de leur donner d'avance la provision de foi nécessaire pour leur voyage.

Quelque jugement qu'on en porte, il y a lieu de croire que les Apôtres, qui ne quittaient point leur Maître, qui le voyaient continuellement opérer, qui étaient dans sa confidence, en un mot qui tenaient la foi de la première main, les Apôtres dis-je, étaient bien plus que les Disciples en état de travailler à la satisfaction du public. Ainsi Jésus, bien résolu de donner un grand coup de collier, renouvela tous leurs pouvoirs & leur donna ses instructions. Elles portaient en substance : « tout bien considéré, n'allez point chez les Gentils, car nos Juifs nous en feraient un crime, & s'en serviraient comme d'un reproche contre moi. Il est vrai que je les ai déjà menacés de les rejeter, mais il faut encore faire une tentative sur eux. Vous ne prêcherez donc qu'aux Juifs. La pénitence suppose de la sobriété, & la modicité des besoins ; de là suit l'inutilité des richesses. Je n'ai point d'argent à vous donner, mais tâchez de vous tirer d'affaires comme vous pourrez ; d'ailleurs le bon Dieu y pourvoira ; s'il a bien soin des passereaux, il aura soin de vous. Au reste, attendez-vous à être fort mal reçus, bafoués, persécutés ; mais prenez bon courage, le tout est de réussir ; il ne faut plus se taire ; prêchez hautement & sur les toits ce que je vous ai dit en secret. Apprenez à tout le monde que je suis le Messie, le fils de David, le fils de Dieu ; nous n'avons plus de ménagements à garder, il faut vaincre ou mourir ; ainsi point de timidité. »

« Quoique je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, faites entendre aux bonnes gens que vous êtes sous la sauvegarde du Très-Haut, qui vengera cruellement les outrages qu'on vous fera, & qui récompensera largement ceux dont vous serez contents. Il ne serait

pas juste que vous fissiez la guerre à vos dépens ; c'est à ceux dont vous allez sauver les âmes à pourvoir aux besoins de vos corps ; n'emportez donc ni or, ni argent, ni provisions, ni habits doubles ; prenez un bon bâton, & partez à la grâce de Dieu.

Vous aurez soin, chemin faisant, de prêcher toujours *que le royaume du ciel est proche*. Parlez de la fin du monde, cela fera peur aux femmes & aux poltrons. En entrant dans les villes & les villages informez-vous sous main des gens bien crédules, bien charitables & prévenus pour nous : vous les saluerez poliment, en disant *que la paix soit dans cette maison*. Mais cette paix que vous apporterez ne doit être qu'une paix *allégorique* ; car ma doctrine est faite pour mettre le trouble, la discorde & la division partout. Il faut que l'on quitte & père & mère, & parents & famille, quand on voudra me suivre ; il nous faut des fanatiques & des enthousiastes qui, s'attachant uniquement à nous, foulent aux pieds toutes les considérations humaines. *Je suis venu apporter le glaive & non la paix*. Comme une pareille conduite pourrait vous brouiller avec vos hôtes, vous changerez de lieu de temps en temps. Ne vous fiez pas au pouvoir que j'ai de ressusciter les morts, le plus sûr pour vous est de ne point vous faire tuer : ainsi fuyez dès que vous vous verrez menacés de persécution. Sortez des villes & des maisons rebelles *en secouant la poussière de vos pieds* ; apprenez-leur qu'elles ont encouru les châtiments de *Sodome* & de *Gomorrhe*. Déclarez-leur de ma part que la vengeance divine est prête à le faire sentir, & que les habitants de ces villes seront moins rigoureusement punis que ceux qui auront l'audace de résister à vos leçons. Le grand & le dernier jour n'est pas loin ; je vous assure que vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël avant que le fils de l'homme soit arrivé » [83].

Tel est le sens & l'esprit des instructions que Jésus donna à ses Apôtres. En les chargeant de divulguer son secret il leur donne une commission dont malgré sa toute-puissance il n'avait osé se charger

[83] St Math. chap. IX. & X. St Marc chap. VI. St Luc chap. VIII. & IX.

lui-même, mais il est d'un grand politique d'avoir des instruments qui agissent pour lui, sans qu'il soit dans le cas de se compromettre en personne.

Mais ces bagatelles ne méritent pas d'être relevées, on est plus surpris de voir le fils de Dieu faire annoncer la paix & la charité & dire en même temps qu'il apporte la guerre & la haine. Il n'y a sans doute qu'un Dieu qui puisse concilier ces contraires. Au reste, il est indubitable que les Apôtres, & surtout leurs successeurs dans le saint Ministère, en annonçant leur Évangile ont apporté sur la terre des troubles & des divisions inconnues dans toutes les autres religions qui l'avaient précédé. Les incrédules, qui s'en rapportent pourtant à l'histoire de l'Église, trouvent que la *bonne nouvelle* qu'ils sont venus donner aux hommes, a plongé le genre humain dans le sang & dans les larmes. Il est visible par ce discours que Jésus charge les peuples de la subsistance de ses Apôtres ; leurs successeurs s'en sont assez bien prévalu, & même s'en sont autorisés pour exercer sur les pauvres nations les extorsions les plus cruelles depuis un grand nombre de siècles. Le Tout-Puissant n'aurait-il pas rendu ses Apôtres plus respectables en les rendant impassibles & en les exemptant des besoins de la nature ? Il y a lieu de croire que cela eût donné plus de poids à leurs prédications sublimes & à celles de leurs infaillibles successeurs.

Les Critiques prétendent encore qu'il était faux de dire, il y a près de dix-huit cents ans, que *la fin du monde était prochaine* ; & plus faux encore d'affirmer que le grand Juge arriverait avant que les Apôtres eussent eu le temps de parcourir toutes les villes d'Israël. Il est vrai que les Théologiens entendent cette prédiction en ce sens, que la fin du monde arrivera quand toutes les villes Juives, c'est-à-dire, quand tous les Juifs auront été convertis. C'est au temps à nous prouver si c'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles de Jésus-Christ ; en attendant le monde subsiste encore & ne semble point menacer ruine de si tôt.

Il y a beaucoup d'apparence qu'outre ces instructions publiques, Jésus en donna de plus particulières à ses Apôtres choisis. Ils partirent donc sur l'espérance des charités qu'ils allaient recevoir de ces Juifs dont le plus grand nombre était déjà réprouvé *in petto* par la Providence. Cependant Jésus changea quelque chose dans ses ordres, il se réserva les villes & ne laissa que les villages à ses Apôtres [84].

Ils allaient donc de l'un à l'autre en disant : Ecoutez la bonne nouvelle : le monde va finir. Faites donc pénitence ; priez, jeûnez, donnez-nous de l'argent & des provisions, pour vous avoir appris ce secret intéressant. De plus, on nous assure qu'ils guérissaient plusieurs maladies par l'application d'une certaine huile, Ils auraient sans doute fait de plus belles choses encore, mais le Paraclet n'était pas venu ; & malgré les instructions du fils de Dieu l'entendement des Apôtres n'était pas encore ouvert [85]. Nous ne voyons point en effet que ces Missionnaires, avec leur baume & leurs belles harangues, fissent un grand nombre de conversions.

Les incrédules sont encore très surpris de trouver dans les instructions de Jésus-Christ à ses Apôtres un ordre précis de ne travailler à la conversion que des Juifs, & une défense expresse de prêcher aux Gentils. Ils prétendent qu'un Dieu bon ne peut faire acception des personnes ; que le Père commun des hommes devait montrer une égale tendresse à tous ses enfants ; qu'il n'en coûtait pas davantage au Tout-Puissant de convertir & de sauver toutes les

---

[84] St Luc chap. IX. 6. St Mathieu chap. XI St Marc chap. VI. 12.

[85] St Marc chap. VI. 13. Il est à propos de faire remarquer ici que les Juifs étaient dans l'usage d'*oindre les malades avec de l'huile* mêlée de vin. Nous en avons la preuve dans le *Talmud* de Jérusalem, où l'on rapporte une permission donnée par le Rabbi Siméon, fils d'Eléazar, au Rabbi Meïr de *mêler du vin avec de l'huile pour oindre les malades le jour du Sabbat*. La même chose se trouve aussi dans le Talmud de Babylone. V. Beracoth fol. 3 col. 1. & Maazarcheni fol. 53. col. 3. Toma fol. 77. col. 2, St Jaques qui était Nazaréen, ou Chrétien judaïsant, a fait passer cet usage hébraïque dans la Religion Chrétienne. Voyez son Epître ch. V, verset 14 & 15. Voilà l'origine du *Saint-Chrème*, & du Sacrement de l'*Extrême-Onction*, que les Catholiques donnent aux malades.

nations ; qu'un Dieu qui ne veut du bien qu'à une seule contrée, est un Dieu purement local, & ne peut être le Dieu de l'univers ; qu'un Dieu partial, exclusif, injuste, qui ne fait que le caprice dans son choix, ne peut être ni parfait, ni le modèle de la perfection. En un mot tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être saintement aveuglés par la foi ne comprennent pas que le Maître équitable & sage de tous les peuples du monde ait pu chérir exclusivement le peuple Juif ; sa préscience infinie aurait dû lui montrer que sa tendresse & ses faveurs seraient parfaitement inutiles à ce peuple indomptable.

Nos incrédules trouvent donc que c'est mal à propos que le fils de Dieu s'écrie : *malheur à toi Corozaïn ! malheur à toi Betsaïde ! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr & dans Sidon, il y a longtemps que ces villes auraient fait pénitence dans le sac & dans la cendre*. En effet dans ce cas n'eût-il pas été plus sage d'aller prêcher ces villes si dociles où le Christ était sur de réussir, que de s'entêter à prêcher les Juifs auprès desquels il était sûr d'échouer ? Jésus, demeuré tout seul, parcourut en prêchant plusieurs villes de la Galilée ; mais destitué de l'assistance de ses chers confidents il n'y fit aucuns prodiges.

Nous avons vu jusqu'ici que les Magistrats & les Grands ne firent pas beaucoup d'attention à la conduite de Jésus : ils méprisaient, selon toute apparence, un homme, qu'ils ne voyaient que comme un vagabond ou un fou peu à craindre. Il est vrai qu'il est dit que quelques Officiers d'Hérode s'étaient liés avec les Pharisiens pour le perdre, mais cette ligue n'eut aucun succès. Le nouveau Missionnaire ne devait au fond donner ombrage qu'aux Prêtres Juifs & aux Docteurs de la Loi, contre lesquels il déclamait avec la plus grande indécence. Il se rendait par-là très agréable au peuple, depuis longtemps fatigué des extorsions de ces sangsues publiques qui suçaient impitoyablement la nation, qui traitaient les pauvres gens avec hauteur, qui, comme le prouve la parabole du Prêtre & du Samaritain, n'étaient nullement charitables.

Ces Prêtres & ces Docteurs étaient en très grand nombre à Jérusalem ; en conséquence, comme on a vu, l'on était dans cette capitale moins disposé que partout ailleurs à écouter notre Prédicateur ; il y a donc lieu de croire que ces Prêtres étaient la vraie cause de la haine & du mépris que l'on avait pour lui dans cette grande ville.

Par une contrariété bien surprenante, l'intervalle le plus obscur de la vie de notre héros fut celui où il acquit le plus de célébrité. Jésus fut totalement ignoré à la Cour d'Hérode, lorsqu'à la tête de sa troupe & entouré d'un peuple nombreux, il chassait des Démons, rendait la vue à des aveugles & la parole aux muets, expulsait des vendeurs du Temple, ressuscitait des morts ; mais lorsqu'il mène une vie privée en Galilée, lorsque durant la mission de ses Apôtres il se trouve seul & sans suite, lorsqu'il se contente de prêcher la pénitence, c'est alors que sa renommée, perçant jusqu'au Trône, excite dans le Monarque le désir de le voir. Selon St Luc un rayon de lumière vient frapper le cœur d'Hérode, le doute s'empare de son esprit : *j'ai fait*, dit-il, *trancher la tête à Jean : mais il faut qu'il soit ressuscité des morts. & c'est pour cela qu'il se fait par lui tant de miracles ; car qui serait celui dont j'entends dire de si grandes choses ?* Il faut le voir, & il paraît qu'en conséquence il députa vers Jésus [86].

Si la nature lui eût donné des droits incontestables sur le trône de Judée, on pourrait croire que ces prétentions étaient pour lui un motif de ne pas se mettre entre les mains d'un Prince usurpateur de sa couronne : mais Jésus na pouvait se dissimuler que sa naissance n'était pas trop bien établie ; il savait d'ailleurs que depuis très longtemps la famille de David était déchue de l'Empire. Il faut donc chercher un autre motif au refus qu'il fit de voir Hérode ; d'autant plus que cette entrevue du fils de Dieu avec lui aurait pu non seulement contribuer à la conversion de ce Prince & de toute sa Cour, mais encore à celle de la Judée entière, & peut-être de tout l'Empire Romain. Un seul miracle de conséquence, opéré devant une Cour,

[86] Voyez St Luc chap. IX. 6. 7, 9. St Marc chap. VI. 11 & 16. St Mathieu chap. XIII.

reconnu & attesté par des gens d'un grand poids, eût été sans doute plus efficace que les témoignages suspects de tous les paysans & vagabonds de la Galilée. Loin de se prêter aux désirs d'Hérode & d'opérer un si grand bien, Jésus se retire dans un désert dès qu'il apprend le dessein de ce Prince [87]. Le Christ, qui souvent prononçait les malédictions les plus terribles contre ceux qui le rejetaient, dédaigne un Souverain qui l'appelle, & s'enfuit dans un désert, au lieu de travailler à sa conversion. Le Messie, qui n'avait pas fait difficulté d'entrer chez un Centenier pour guérir son esclave, refuse de visiter un Monarque pour le guérir de son aveuglement & pour ramener à lui tous ses sujets, pour lesquels il assure qu'il est spécialement envoyé !

Nos Théologiens expliquent ces contradictions en nous renvoyant aux décrets inexplicables de la Providence ; mais les incrédules prétendent que Jésus, qui en savait assez pour opérer des merveilles aux yeux d'un peuple imbécile, n'osa pas se compromettre devant une Cour éclairée ; & l'on est forcé d'avouer que la manière dont il se comporta devant ses Juges, quand il fut par la suite contraint d'y comparaître, semble appuyer ce sentiment.

Cependant la Mission des Apôtres expirait. En peu de temps ils eurent parcouru la Galilée, & il paraît par le repas que Jésus va bientôt donner à tout un peuple que la prédication de ces Missionnaires avait procuré une récolte abondante. Chargés des aumônes des Galiléens, les Apôtres se rendirent auprès de leur Maître, qui peu à peu se trouva incommodé par ceux qu'il vit se rendre auprès de lui. Pour jouir de plus de liberté, la troupe monta sur une barque, & Jésus se fit conduire au delà de la mer de Galilée. Ce fut là que dans un lieu solitaire les Apôtres lui rendirent compte des succès de leur mission ; l'on prit des arrangements pour l'avenir & l'on mit surtout les provisions en sûreté.

Ceux qui avaient vu Jésus s'embarquer crurent peut-être qu'ils allaient être privés pour toujours du plaisir de lui voir opérer des

[87] St Mathieu chap. XIV. 13.

prodiges ; ils firent le tour du Lac &, quoiqu'à pied, ils se trouvèrent rendus de l'autre côté avant que Jésus y arrivât dans son bateau. Celui-ci les prêcha, leur fit des miracles, guérit des malades, ce qui dura jusqu'au soir. Alors ses Disciples lui conseillèrent de renvoyer le peuple de ce lieu désert afin qu'il allât se loger & chercher des vivres dans les villages d'alentour. Il ne répondit rien sur l'article du logement, il y avait sans doute peu de gens dans cette foule qui fussent accoutumés à coucher sur le duvet.

D'ailleurs les nuits n'étaient apparemment pas froides dans cette saison & dans ce climat. Mais voulant s'amuser de l'embarras de ceux qui lui parlaient, & qui pouvaient ignorer les ressources que lui avait procurées la quête de ses Apôtres, il n'est pas nécessaire, dit-il, qu'ils aillent dans les villages, donnez-leur vous-même à manger ; *y pensez-vous*, lui dit-on ? *irons-nous donc acheter pour deux cents deniers de pain afin de leur donner à manger ?* Philippe, qui peut-être n'était pas dans la confidence, (dans les affaires importantes c'était toujours *Pierre, Jacques & Jean* que Jésus employait) Philippe, dis-je, lui représenta l'impossibilité de trouver assez de pain pour nourrir cette multitude. Alors le Christ dit à Pierre : *allez voir combien vous avez de pains*. Il ne s'en trouva point du tout, ce qui est d'autant plus singulier que, suivant St Marc, *l'on s'était retiré en cet endroit pour manger*. Pierre, sans répondre à la question, dit à son Maître : *il y a ici un petit garçon, qui a cinq pains d'orge & deux poissons*. Jésus les fit apporter, & ordonna que l'on fît ranger la foule par pelotons de cent cinquante personnes. Cet arrangement fit connaître qu'il y avait là cinq mille hommes, non compris les femmes & les enfants. Quand tout le monde fut placé sur l'herbe. Jésus, suivant l'usage des Juifs, bénit les pains & les poissons, les rompit, les distribua aux Apôtres, qui en donnèrent au peuple tant qu'il voulut : encore recueillit-on des débris de ce fameux repas douze grandes corbeilles pleines. Les Convives remplis d'admiration, disaient *celui-ci est vraiment un*

Prophète ; c'est le Prophète qui doit venir dans le monde [88]. Ce qui, traduit en langage ordinaire, veut dire : le véritable amphitryon est celui chez qui l'on dîne. Les apôtres ne dirent mot.

Des critiques ont osé douter de la vérité de ce miracle, fondés sur les impossibilités qui s'y présentent : comme si l'impossibilité des choses pouvait nuire à la réalité d'un miracle, dont l'essence est de produire des choses impossibles. Cependant si l'on fait attention au récit que nous venons de faire, après l'avoir tiré d'Evangélistes, qui ne sont pourtant pas trop d'accord sur ses circonstances, nous verrons que ce miracle ne présentera rien d'impossible pour peu qu'on veuille l'attribuer à la prudence du fils de Dieu, qui sentit dans cette occasion qu'il ne pouvait faire un meilleur usage des provisions amassées par ses Apôtres que de les distribuer à une multitude affamée ; par-là il se voyait sûr de gagner sa faveur. Il peut se faire que la foule ne fût pas tout à fait aussi nombreuse qu'on le dit. D'un autre côté, nos Apôtres, en passant à l'autre bord, purent avoir jeté quelques coups de filets avec assez de succès pour fournir du poisson à la troupe assemblé. Ce repas dut paraître miraculeux à des gens instruits que Jésus n'avait point de fortune & vivait de charités. En conséquence nous voyons que le peuple voulut *proclamer Roi* celui qui l'avait si bien régalé ; ce repas lui rappela sans doute l'idée d'un *Messie*, sous l'Empire duquel régnerait l'abondance : il n'en fallut pas davantage à une poignée de misérables pour croire que le Prédicateur, qui par un miracle les nourrissait si bien, devait être l'homme extraordinaire que la nation attendait. Ce grand miracle deviendra donc très probable en supposant que les Apôtres dans leur quête avaient reçu une grande quantité de pains. Ils s'amusèrent, comme on a dit, à pêcher en traversant le lac ; Jésus leur donna le mot ; quand le soir fut venu, les choses furent disposées sans que le peuple s'aperçût de rien ; il fut nourri de provisions amassées par des voies très naturelles.

---

[88] Voyez St Marc chap. VI. 31, 37, 38, 39, 40, 41. St Mathieu chap. XIV. 18. et suivants. St Jean chap. VI.

Quoique les Galiléens voulussent proclamer Roi le Christ, il ne jugea point à propos d'accepter cet honneur, qu'il se sentait incapable de soutenir pour le présent. Ses provisions épuisées ne lui permettaient pas de se mettre dans le cas de défrayer souvent tant de convives à ses dépens. Quoique cette conduite eût pu, bien plus que tous ses autres miracles, lui concilier l'affection des mendiants, des oisifs, des vagabonds du pays, la nécessité de ses affaires le força de ne point recourir à ce moyen.

Jésus couronna donc la seconde année de sa mission par cette action si capable de lui concilier l'amour du peuple, & en même temps si propre à donner de l'inquiétude aux Magistrats. Ce coup d'éclat dut sans doute alarmer les Puissances qui s'aperçurent que la chose pouvait devenir très sérieuse, surtout à la vue du dessein que les Galiléens avaient montré de proclamer Roi notre aventurier Les Prêtres profitèrent vraisemblablement de ces dispositions pour perdre le Christ, qui toujours parut vouloir gagner le peuple pour s'en servir par la suite à subjuguer les Grands. Ce projet eût pu réussir si la Judée, comme autrefois, eût encore été gouvernée par des Rois de sa nation ; ceux-ci, comme la Bible nous le prouve, dépendaient continuellement du caprice des Prêtres, d'un Prophète, ou du premier venu, qui par des prédictions, des déclamations & des prodiges pouvait à volonté soulever la nation Hébraïque, & disposer de la couronne : Au lieu que du temps de Jésus, la puissance Romaine n'avait plus rien à craindre des efforts de la superstition.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre XIII

Jésus repasse en Galilée vers le temps de la troisième Pâque de sa Mission. Ce qu'il y fit jusqu'au temps où il en sortit.

Retour à la table des matières

LES EXPRESSIONS de St Jean qui nous dit que *Jésus sachant*, que les convives qu'il avait traités, *devaient venir le prendre & l'enlever pour le faire leur Roi*, prouvent que ces convives s'étaient retirés à la suite du repas. Cette observation va nous servir à fixer à peu près la marche du Messie, & nous rendra raison de sa conduite.

Il était déjà tard quand les Disciples dirent à leur Maître qu'il était temps de renvoyer le peuple. Les apprêts du repas durent consumer du temps. La distribution des vivres demanda encore quelques heures, ainsi le jour ne dut pas être loin quand le repas fut fini, & lorsque Jésus congédia ses convives. C'est vers le soir qu'il apprit, selon les apparences, le dessein où ils étaient de l'enlever pour le faire Roi. Ce ne fut qu'après avoir reçu cette nouvelle qu'il prit la résolution de se

cacher sur une montagne, après avoir renvoyé ses Disciples à Capharnaüm. Ceux-ci pour s'y rendre louvoyèrent assez longtemps ; Jésus les vit manœuvrer, & pour lors changeant peut-être d'avis, les joignit & se fit conduire à Génézareth au nord du lac. En le voyant arriver au moment où on le supposait déjà enfoncé dans la montagne, ses Disciples eurent peur ; *ils le prirent pour un fantôme*, car les fantômes étaient très communs en Judée. Ils se confirmèrent dans leur idée quand ils virent son ombre approcher de leur barque ; Simon-Pierre, le voyant approcher, ne douta pas qu'il ne l'eût vu marcher sur les eaux : voulant aller à sa rencontre il sentit qu'il enfonçait ; mais Jésus le prit par la main & le sauva du danger où il croyait être ; puis lui ayant fait quelques réprimandes sur sa poltronnerie, il monta avec lui sur sa barque. Tous les Apôtres qui n'avaient point été trop frappés du miracle des cinq pains, furent très frappés de celui-ci ; ils avaient eu grande peur, & la peur dispose à croire ; dans leur trouble ils confessèrent unanimement *qu'il était vraiment le fils de Dieu* [89]

Jésus se fit alors conduire à Génézareth, où il arriva en plein jour. Là plusieurs de ses convives le reconnurent & ne manquèrent pas d'annoncer son arrivée à d'autres. On lui présenta des malades & il fit un grand nombre de cures. On ne peut trop admirer la foi des Galiléens, qui exposaient en toute saison leurs malades dans les rues, & la complaisance de Jésus qui les guérissait infatigablement !

Ceux des convives du souper miraculeux de la surveille que leurs affaires rappelaient au logis, retournèrent chez eux, mais le plus grand nombre, c'est-à-dire, tous les gens désœuvrés, ayant vu la barque de Jésus prendre le chemin de Capharnaüm, s'étaient acheminés par terre vers cette ville. Des barques de Tibériade y vinrent aborder en même temps, mais aucune ne portait le Christ & personne ne l'avait aperçu, il avait fait son trajet pendant la nuit. Cette foule cependant attendait toujours dans l'espoir d'être encore régalée gratis, lorsqu'on apprit à

[89] St Math. chap. XIV. 30, 33 35 St Marc chap. VI. 54, 55, 56. St Jean chap. 22, 24, 31.

Capharnaüm que notre homme était sur l'autre rivage. Aussitôt tous nos fainéants partent pour se rendre auprès de lui, & s'y rendent en effet, soit par terre soit par eau [90].

Mais nos parasites, au lieu de trouver un repas servi sur l'herbe, furent régalés d'un Sermon. Jésus, qui n'avait pas les moyens de défrayer souvent une cour si nombreuse, leur tint alors ce langage. *En vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non à cause des miracles, que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger, & que je vous ai rassasiés. Travaillez, ajouta-t-il, pour la vie éternelle…* Nos gens, dont les idées ne s'étendaient pas au delà de la vie présente, ne comprirent pas ce que Jésus leur voulait dire : ils lui demandent donc ce qu'il faut qu'ils fassent ; il leur fait alors entendre qu'il fallait qu'ils devinssent ses Disciples, vu qu'il était le Messie. Là-dessus on est tout surpris de les voir demander à Jésus : « *mais quel miracle faites vous donc pour que nous vous croyions ?* Que faites-vous d'extraordinaire enfin ? Vous nous alléguerez peut-être le souper que vous nous avez donné ; *mais nos Pères n'ont-ils pas mangé la manne dans le Désert pendant quarante ans* ? Et qu'est-ce au fond que votre souper en comparaison de ce prodige » ?

D'où l'on voit que Jésus voulut en vain attirer ces Galiléens à son parti. La continuation du repas miraculeux était seule capable de les ébranler. Jésus eut beau leur représenter que le pain dont Moyse avait nourri leurs pères n'était point le pain du ciel qui seul peut bien nourrir ; *ventre affamé n'a point d'oreilles* ; ils le laissèrent pérorer. Quand il eut bien parlé : « Eh bien dirent ils à leur tour, donnez-nous donc de ce pain qui seul nourrit, car il nous importe peu de quel pain nous mangions ; mais il nous en faut continuellement : engagez-vous à nous en fournir toujours ; à ce prix nous serons à vos ordres ».

Il paraît que si Jésus eût eu dans ce moment les mêmes ressources qu'auparavant, il eût pu à peu de frais se faire une petite armée, que le

90 Voyez St Jean chap. VI. 22, 25, 26, 30, 31.

plaisir & l'assurance d'avoir à manger sans rien faire auraient pu grossir en peu de temps. Mais il manquait de tout. Ces gens se donnaient à lui, pourvu que de son côté il leur donnât toujours du pain. La proposition était pressante ; Jésus s'en tira si mal que ses Apôtres eux-mêmes en furent choqués. En effet il leur dit que *lui-même était du pain, que sa chair était une viande ; que son sang était du vin ; & que pour arriver au ciel il fallait manger ce pain, cette viande, & boire ce vin descendus du ciel : que ceux-là seuls qui en mangeaient, il les ressusciterait pour les conduire à d'éternels festins*. Nos gens obtus ne comprirent rien à ce jargon mystérieux, imaginé tout exprès pour les dérouter. Voyant donc qu'ils n'en étaient point touchés, il leur fit entendre qu'il fallait pour le suivre une vocation particulière, & que puisqu'ils n'y étaient pas disposés, c'est qu'ils n'y étaient point appelés [91]. Ainsi les recrues que Jésus fit en cette occasion ne furent pas considérables. Au contraire les Juifs furent indignés de ce qu'il prétendait être descendu du Ciel ; *nous connaissons*, disaient-ils, *son père & sa mère, nous savons où il est né*.

Tous ces bruits répandus jusqu'à Jérusalem, irritèrent tellement les Prêtres qu'ils résolurent sa mort [92]. Mais le fils de Dieu éludait leurs poursuites & leurs desseins par des marches & contremarches savantes, qui mettaient leur vigilance en défaut. C'était surtout dans la Capitale qu'ils voulaient l'attirer ; mais Jésus n'y avait point été la dernière Pâque. Son éloignement de cette ville n'empêchait pas qu'on n'y sût ses démarches les plus secrètes ; il en conclut qu'il y avait quelques faux frères dans le nombre de ses Disciples. Il ne se trompait pas : cependant la crainte d'être trahi dans un pays où ses ressources commençaient à s'affaiblir par son refus de donner à manger au peuple, fit qu'il dissimula, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en lieu de sûreté.

91 Voyez St Jean chap. VI. 16, 32, 34, 37, 42.
92 Ibid. VII. 1.

Il alla donc faire un voyage chez lui à Capharnaüm, où il répéta à peu près le même Sermon qu'il avait inutilement prêché aux Galiléens. Cependant personne ne voulut consentir à n'avoir pour nourriture que sa chair & son sang. Ceux qui étaient dans sa confidence savaient très bien qu'il leur faisait faire meilleure chère, mais ses autres Disciples assurèrent qu'ils ne pouvaient subsister de ces mets mystérieux, & prirent congé de lui [93]. Faute de pouvoir faire mieux, le Christ fut obligé de les laisser partir.

Jésus s'étant aperçu de la défection d'une partie de sa troupe en fut fâché ; & dans la douleur des pertes qu'il venait de faire il demanda aux douze : *Et vous, ne voulez vous pas aussi me quitter ? Sur quoi St Pierre lui répond : à qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons & nous savons que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant*.

Ainsi Jésus s'assura du mieux qu'il pût de la fidélité de ses Apôtres. Cependant nous voyons que malgré sa science infinie il conserva toujours le traître *Judas* dans sa compagnie quoiqu'il eût dû prévoir qu'il devait le livrer à ses ennemis.

Cependant il partit pour retourner en Galilée, où ses Apôtres le suivirent, quoique sa dernière prédication, & surtout le refus des vivres, eût indisposé les Galiléens. En effet on ne lui fit point un accueil bien empressé. L'arrivée de quelques Pharisiens & Docteurs de Jérusalem acheva de tout gâter ; ils étaient députés par les chefs de la Capitale pour éclairer la conduite de notre homme & pour mettre le peuple en garde contre lui. Chacun sait à quel point les Juifs tenaient à leurs cérémonies légales ; & malgré ses protestations d'attachement à la Loi, Jésus ainsi que ses affidés, n'observaient aucune de ses ordonnances. On trouva surtout très mauvais qu'ils mangeassent sans se laver les mains : il se défendit en disant qu'il valait mieux violer les traditions & négliger des cérémonies que d'enfreindre les

[93] St Jean chap. IV. 37, 68, 71, 72.

commandements de Dieu, comme faisaient les Docteurs. Il avança, contre la loi expresse, que *rien de ce qui entre dans le corps ne le souille, & que c'est ce qui en sort qui le rend impur*. Ce qui semble prouver que le Christ & sa troupe n'étaient pas scrupuleux sur les aliments qu'ils prenaient. Ensuite il se répandit en invectives contre les Docteurs qu'il appela des *hypocrites, des ignorants, des aveugles qui conduisaient d'autres aveugles*. Dans son emportement il ne s'aperçut pas que le compliment n'était pas moins choquant pour le peuple que pour ses guides. Ceux-ci en conservèrent un profond ressentiment, mais la populace n'y prit point garde ; d'ailleurs Jésus ne lui laissa pas le temps de la réflexion ; il lui fit un beau discours pour prouver que les Gens de la Loi & les Prêtres étaient les plus méchants des homme, les moins charitables, & qu'on ne pouvait être heureux ni dans ce monde ni dans l'autre qu'en devenant son Disciple.

Cependant les siens vinrent l'avertir qu'il n'y avait point de sûreté pour lui dans le lieu où il se trouvait actuellement. Il en sortit donc en grande hâte pour se rendre vers les frontières de Tyr & de Sidon. Son dessein était de vivre caché dans une maison de ce pays où il s'était retiré ; mais avec une aussi grande renommée que celle de notre héros il lui fut difficile de demeurer longtemps inconnu. Le secret de sa retraite fut divulgué, & comme à quelque chose malheur est bon, cette petite trahison lui procura l'avantage de faire un miracle parmi les Gentils. Une femme Cananéenne vint le trouver pour le prier de vouloir bien délivrer sa fille d'un Démon qui la tourmentait. Jésus ne lui répondit pas d'abord. Elle insista ; les Apôtres intercédèrent pour elle & pressèrent leur Maître de lui accorder sa demande ; le tout pour la faire taire, car elle parlait très haut & pouvoir faite découvrir qu'il était le Messie. Il se défendit sur ce qu'il n'était envoyé que pour les Juifs, & non pour les Païens ; on le pressa de nouveau, on lui répondit à une comparaison par une autres ; il se rendit enfin, & la fille fut délivrée de son Diable ou de ses vapeurs [94].

---

[94] St Math, chap XV, St Marc, chap. VII, St Jean, chap. VII.

Les succès de Jésus dans ce pays se bornèrent à ce miracle. Il passa de là dans la Décapole ; il s'y fit quelque considération par la guérison d'un homme muet & sourd, en prononçant le mot *Epheta*, puis en lui mettant les doigts dans les oreilles & de la salive sur la langue. En conséquence il paraît que notre Missionnaire fit une récolte d'aumônes assez abondante. Il opéra de plus un grand nombre de miracles sur les malades, les boiteux, les estropiés. Mais c'était sa coutume de s'évader quand sa puissance miraculeuse commençait à faire du bruit ; il se retira donc vers une montagne distante de trois journées du lieu où il avait fait tant de miracles [95]. Le peuple en foule le suivit jusque dans sa retraite, & il paraît que ce fut sans manger. Mais pour lors le Christ chargé des provisions ou de l'argent que ses miracles lui avaient procurés se vit de nouveau en état de mettre la nappe. Comme s'il n'en eût rien su, il demanda à quelqu'un de ses Apôtres combien ils avaient de pains ? *sept*, lui répondirent-ils. Alors il commande à la multitude de s'asseoir sur la terre, il prend les pains, les bénit, ainsi que quelques petits poissons. On les distribua à quatre mille hommes, sans compter les femmes & les enfants qui tous furent rassasiés, & des restes du repas on emplit encore sept corbeilles. Ce prodige paraît être un double emploi de celui que nous avons rapporté ci-devant ; cependant St Chrysostome prétend que la différence du nombre des corbeilles prouve invinciblement que l'on ne doit pas les confondre [96].

Cela posé, il paraîtrait que Jésus, n'ayant plus de retraite sûre dans son pays, sacrifia encore cette fois l'argent & les provisions que ses prodiges lui avaient fait amasser ; il fallut gagner le peuple, dont il sentit alors qu'il avait très grand besoin ; il était généreux quand il en avait le moyen. Il n'avait point oublié qu'on lui avait promis de le suivre pourvu qu'il donnât à manger.

---

95 V. St Math. chap. XV, St Marc chap. VIII.

96 Homélie XXIV sur St Mathieu.

Cependant les Evangélistes, échauffés de l'idée de leur miracle, en oublient un autre qui ne méritait pas moins d'être noté. En effet quel prodige que de voir quatre mille hommes, sans compter les femmes & les petits enfants, suivre Jésus pendant trois jours sans boire ni manger ? Ou bien il faudrait croire que préparés à voyager, ces gens s'étaient munis de provisions, qui tout d'un coup vinrent à manquer. Enfin dans un Désert d'où sont venues les corbeilles dont on se servit pour recueillir les restes du repas ? Il est à présumer qu'elles tombèrent du ciel. Mais, d'un autre côté pourquoi n'en faire pas tomber les pains & les poissons ? Par un nouveau miracle il fallut sans doute encore nourrir ce peuple pendant les trois jours de marche nécessaires pour son retour. Cependant dans toute cette affaire il eût été plus court de faire en sorte que le peuple n'eût ni faim ni besoins. Il eût été bien plus court encore par un effet de la grâce efficace de convertir tout d'un coup tous les habitants de Judée & de s'épargner les embarras de tant de repas, de fuites, de marches & de contremarches qui devaient à la fin se terminer d'une façon si tragique pour le Héros du Roman.

Les Pharisiens & les Saducéens ne perdaient point Jésus de vue. Dès qu'ils surent qu'il était rentré dans l'intérieur du Royaume, ils vinrent le trouver. On pourrait soupçonner que les Evangélistes les font beaucoup plus méchants qu'ils n'étaient réellement, en les représentant si acharnés à la perte du Christ. Etait-il donc si difficile d'arrêter treize hommes ? Quoi qu'il en soit, ces Pharisiens abordèrent Jésus très poliment pour cette fois, & lui demandèrent un prodige. « Vous en faites, lui dirent-ils selon les apparence, par douzaines aux yeux de mille gens, qui, de votre aveu, ne croient pas en vous, donnez-nous donc un échantillon de votre savoir-faire, & nous serons moins opiniâtres que ce peuple dont vous vous plaignez. Ayez cette complaisance pour nous ». Jésus fut inexorable, & les renvoya constamment à Jonas. Ce refus les choqua ; l'Homme Dieu invectiva contre eux, & la présence de ces observateurs incommodes rendant sa puissance inutile, il les quitta pour se tendre à Bethsaïde. Chemin faisant les Apôtres lui demandèrent la raison de son refus d'opérer un

prodige aux yeux des gens qui l'en priaient de si bonne grâce. Alors Jésus par une figure leur fit entendre qu'il ne pouvait point opérer devant des gens si clairvoyants ; *gardez vous*, leur dit-il, *du levain des Pharisiens & et du levain d'Hérode*. Nos imbéciles qui n'avaient point eu le temps de faire des provisions de pain, crûrent que leur Maître voulait les reprendre de leur négligence. Tout autre que Jésus aurait ri du *quiproquo* mais l'état de ses affaires lui donnait de l'humeur, & il les guérit fort durement [97].

En entrant à Bethsaïde on lui présente un aveugle. Il le guérit en lui appliquant de la salive sur les yeux ; mais ce remède produisit un plaisant effet ; cet homme *vit marcher des hommes comme des arbres* ; Jésus lui imposa donc les mains, & pour lors il vit tout autrement [98].

Ce miracle ne valut pas de conquêtes au Messie ; il s'en alla donc tenter fortune dans les villages des environs de Césarée de Philippe. C'est dans ce voyage que, demandant à ses Apôtres ce qu'ils pensaient de lui, les uns lui dirent qu'il passait pour *Elie*, d'autres pour *Jérémie*, etc. Mais Pierre confessa hautement que pour lui il le reconnaissait pour le Christ [99] : confession qui, dit-on, lui valut depuis l'honneur d'être mis à la tête du Sacré Collège, & d'être déclaré le chef de l'Église.

Le Christ, quoique Souverain dans le Ciel, ne possédait rien sur la terre & ne pouvait y rien donner ; il dédommagea donc ses Apôtres en leur assurant le privilège spirituel de damner & de sauver à leur gré le reste des humains Il promit à Pierre la place de *portier du Paradis*, devenue depuis si lucrative pour ses successeurs & ayant cause. Cependant Jésus recommanda le silence à sa troupe sur la promotion

---

97 St Math, chap. XVI. St Marc chap. VIII. St Luc chap. XII.
98 St Marc chap. VIII, 22-26.
99 St Mathieu XVI, St Marc VIII. St Luc IX.

qu'il venait de faire. Mais peut-être que le traître Judas, peu content de sa charge de trésorier, ne garda point le secret.

Malgré le suffrage de Pierre, ce qui pouvait résulter de la colère des Prêtres était toujours présent à l'esprit de Jésus. Il se voyait décrié & rejeté de tous côtés, & présumait avec assez de bon sens que toutes les Provinces lui étant une fois fermées, & les Gentils n'étant guère disposés à recevoir pour législateur un Juif expulsé de son pays, il serait contraint tôt ou tard de retourner à Jérusalem, où il devait s'attendre à subir de périlleuses aventures. D'un autre côté les Romains, maîtres des troupes dont les Juifs ne pouvaient aucunement disposer, auraient très promptement fait cesser la mission d'un homme qu'ils auraient regardé ou comme un fou ou comme un perturbateur du repos public, s'il eût voulu tourner contre eux ses batteries. En effet il y a lieu de croire que la mission de Jésus ne dura si longtemps en Judée que parce que les Romains n'étaient pas trop fâchés qu'un peuple inquiet & turbulent s'amusât à la suite d'un homme de la qualité de Jésus ou d'un prétendu Messie, à l'apparition duquel les préjugés de la nation donnaient lieu. Toujours sûrs de pouvoir écraser ceux qui feraient des entreprises trop fortes, ils s'embarrassaient très peu de ce que faisaient dans les campagnes des vagabonds peu redoutables pour leur autorité appuyée de légions aguerries.

Quelque stupides qu'on les suppose, la position du fils de Dieu dut alarmer ses compagnons de sa fortune ; il fallut donc imaginer des moyens d'encourager au moins ceux qui étaient dupes de bonne foi de ses vaines promesses ; il ne leur dissimula pas le mauvais état de ses affaires, le sort qu'il avait à craindre, la mort même dont il était menacé, Il les prévint là-dessus, & leur annonça que, même s'il souffrait le dernier supplice, ils ne devaient pas se décourager pour cela, parce qu'au bout de trois jours il sortirait triomphant du tombeau. Nous verrons dans la suite l'usage que firent les Apôtres de cette prédiction de leur Maître, qui dut sans doute pour lors leur paraître aussi insensée qu'incroyable. Pour continuer à les soutenir dans son parti & ranimer leur ferveur, il les entretenait sans cesse de la

beauté du royaume de son Père ; mais il les avertissait que pour y arriver il fallait tenir bon, l'aimer sincèrement & consentir à souffrir pour lui. Ces tristes sermons se sentaient de la situation de l'Orateur, & pouvaient plutôt accabler que relever le courage de ses auditeurs. Jésus crut donc qu'il était à propos de présenter à ses Disciples un échantillon de la gloire dont il leur avait si souvent parlé. Pour cet effet il leur donna le brillant spectacle de la *Transfiguration*. Tous les Apôtres n'en furent pas témoins, il n'en voulut que trois, *Pierre, Jacques & Jean* ses confidents les plus intimes, à qui il recommanda de n'en point parler. Cette scène se passa, dit-on, sur le mont *Thabor*. Là, Jésus parut rayonnant de lumière, accompagné de deux autres camarades que les Apôtres prirent pour *Moyse* & *Elie*, que, suivant les apparences, ils n'avaient jamais vu [100]. Un nuage qui survint intercepta les trois corps lumineux, & quand on ne vit plus personne on entendit une voix prononçant ces mots : *Celui-ci est mon fils bien-aimé*. Les Disciples dormaient pendant que ce spectacle s'apprêtait, ce qui a fait soupçonner que le tout pourrait bien n'avoir été qu'un rêve.

Cependant, les Apôtres qui, privés de cette vision, étaient restés aux pieds de la montagne, voulurent faire l'essai de leurs pouvoirs spirituels sur un lunatique ou possédé ; mais le Diable ne tint nul compte de leurs exorcismes. Le père du malade, voyant leur Maître descendre de la montagne, lui présenta son fils, qu'il guérit aussitôt, Après quoi il fit une forte réprimande à ces *maladroits* : il prétendait que leur peu de succès venait de leur peu de foi, dont un grain, selon lui, suffisait pour déplacer des montagnes : en conséquence il leur recommanda le jeûne & la prière comme la recette la plus sûre pour chasser certains Démons plus rebelles que les autres [101].

---

[100] Théophylacte nous assure que dans la Transfiguration, les Apôtres reconnurent Moyse & Elie, non à leurs visages, qu'ils n'avaient jamais vus, mais à leurs propos.

[101] V. St Math, chap. XVII. St Marc, chap. IX, St Luc chap. IX & XVII

Le peuple résistait pourtant à tous ces prodiges ; les Diables dont il était possédé ne pouvaient être chassés par aucuns des moyens que le Christ eût encore imaginés. Croyant donc tirer quelque parti des étrangers, que les solennités amenaient toujours en grand nombre à la Capitale, il résolut de s'y rendre en secret, pour la fête des Tabernacles. Agité néanmoins des plus fâcheux pressentiments, il traversa la Galilée ; il s'expliquait sur ses craintes d'une façon énigmatique & cachée à ses Apôtres, qui n'y comprenaient rien ; mais qui, voyant leur Maître triste, se conformaient à son humeur [102].

En arrivant à Capharnaüm, lieu de sa résidence ordinaire, les Commis chargés de percevoir les droits le prirent pour un étranger & ne reconnurent pas même Mathieu leur ancien confrère ; en conséquence ils exigèrent le péage ou le tribut. Jésus, qui était Juif, trouva fort impertinent qu'on voulût le faire payer ; mais, soit qu'on n'écoutât point ses raisons soit qu'il eût envie de n'être point connu, il envoya Pierre chercher une pièce de trente sols dans la bouche d'un poisson ou si l'on veut, lui dit d'aller prendre à la ligne un poisson que l'on vendit pour cette somme, & qui servit à payer.

Les Apôtres ayant compris par les discours du Sauveur que son royaume pouvait encore être fort éloigné, s'amusèrent à disputer entre eux sur la primauté & sur les rangs qu'ils occuperaient dans cet Empire futur, qui leur avait été obscurément annoncé. Ils ont été depuis fidèlement imités par leurs successeurs. Cependant Jésus prit occasion de cette dispute pour leur faire un beau sermon sur l'humilité. Il appelle un enfant, le place au milieu d'eux, & leur déclare que cet enfant est le plus grand d'entre eux. Ce sermon, dont notre Clergé a si bien profité, contient de belles paraboles, & enseigne d'excellents moyens pour parvenir au ciel & pour ne point réussir sur la terre. Mais comme toutes ces choses ne sont que des répétitions de ce qui est enseigné dans le Sermon sur la montagne, nous y renvoyons

[102] St Math. chap. XVII, 21. St Marc chap. IX, 29, 30, St Luc chap. IX, 44 & 45.

le lecteur [103]. Jésus ne fit point de miracles pendant ce séjour à Capharnaüm, où il avait intérêt à ne point trop faire parler de lui. Ses frères ou ses parents, qui selon les apparences, étaient d'accord avec les Prêtres, l'y vinrent trouver pour lui persuader de sortir de son asile & d'aller en Judée montrer son savoir-faire. Ils lui firent entendre que la fête devait l'appeler à Jérusalem où il ne pouvait manquer de trouver l'occasion de se signaler [104].

Ce ton ironique fit pressentir à Jésus que l'on tramait quelque chose contre lui. Alors la vérité éternelle se débarrassa de leurs importunités par un mensonge. Le fils de Dieu dit à ses frères d'aller à cette fête & les assura que pour lui *il n'irait pas* [105]. Cela ne l'empêcha pas de se mettre en route pour Jérusalem, mais dans le plus grand secret. Chemin faisant il guérit pourtant dix lépreux, parmi lesquels un seul, qui était Samaritain, montra de la reconnaissance à son médecin. En faveur de sa foi ses péchés lui firent remis [106]. Malgré ce beau miracle & cette absolution les incrédules ne trouvent pas que le Christ soit absous d'avoir fait un mensonge : il leur semble très étrange que le fils de Dieu, à qui sa toute-puissance fournissait tant de moyens honnêtes pour agir ouvertement, recoure à la ruse & à la tromperie pour éluder les embûches de ses ennemis. La conduite de Jésus dans cette occasion ne peut s'expliquer qu'en disant que ce qui paraît mensonge à des yeux charnels est vérité dans l'Évangile.

---

103 St Mathieu chap. XVIII, St Marc chap. IX, St Luc chap. IX. 17. Nous trouvons dans St Mathieu chap. XI verset 11, un passage embarrassant pour ceux qui croient la Divinité de Jésus-Christ ; en effet il y dit lui-même que l*e plus petit du Royaume des Cieux, est plus grand que lui* : humilité déplacée dans un Dieu qui venait se faire connaître.

104 V. St Math. chap. XIX St Marc chap. X St Jean chap. VII.

105 St Jean chap. VII. 8.

106 St Luc chap. XVII. 11. & suivants.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre XIV

Jésus se montre à Jérusalem. Il est forcé d'en sortir. Résurrection de Lazare. Entrée triomphante du Christ. Sa retraite au Jardin des Olives. La Cène. Il est arrêté.

Retour à la table des matières

NOTRE héros, qui avait résolu de ne point se montrer en public à Jérusalem, changea bientôt d'avis, en apprenant la diversité d'opinions qui partageait la Capitale sur son compte [107]. Il s'imagina donc que sa présence & ses discours fixeraient l'inconstance du peuple & les incertitudes de raisonneurs. Il se trompait ; lui, qui recommanda souvent la *prudence des serpents* en manqua dans cette occasion. Mais aussi comment faire révoquer des décrets immuables ? Le monde n'avait été créé que pour que l'homme péchât, & l'homme n'avait péché que pour que le Christ par sa mort eût la gloire de réparer le péché. Si l'on disait beaucoup de mal de Jésus dans Jérusalem, on en disait aussi beaucoup de bien. La louange est un piège où le fils de Dieu lui-même fut pris ! Se flattant de réunir les suffrages, il monte au Temple & y prêche. Mais quelle dut être sa

[107] St Jean chap. VII. 11. & suivants.

surprise lorsqu'à sa voix il entendit se mêler des cris de rage, & la multitude l'accuser d'être possédé ! Malgré le bruit confus qui régnait dans l'auditoire, Jésus continuait à parler ; peut-être même serait-il parvenu à vaincre les mauvaises dispositions de l'assemblée, si une troupe d'Archers ne fût venue l'interrompre, précisément dans l'endroit le plus chaud de son sermon. Il parlait de son père céleste, & cet événement nous a fait perdre sans doute un traité fort sublime sur la Divinité. Cependant ces Archers n'avaient point dessein de le saisir, ils ne voulaient que lui imposer silence, il lui fut donc aisé de s'esquiver.

Cependant Jésus, dont l'humeur paraît avoir été vindicative & remuante, piqué de cette avanie, continuait ses invectives contre les Prêtres, les Docteurs & les principaux d'entre les Juifs. On tint Conseil à son sujet ; les avis se réunissaient à lancer un décret contre lui & à le juger par contumace. Mais ce Nicodème, dont nous avons parlé ci-devant, prit sa défense & proposa à ses confrères de l'aller entendre avant que de le condamner. On lui objecta qu'*il n'était jamais venu rien de bon de Galilée*, c'est-à-dire, que son protégé ne pouvait être qu'un vagabond.

Jésus apprit dans sa retraite sur le mont des Olives qu'on avait sursis à son jugement. En conséquence il repartit le lendemain dans le Temple dès la pointe du jour. Les Docteurs & Sénateurs s'y rendirent un peu plus tard, & lui amenèrent une femme accusée d'adultère ; crime d'après lequel suivant la Loi elle devait souffrir la mort. Nos Docteurs sachant peut-être sa conduite, & qu'il traînait à sa suite des femmes de mauvaise vie, voulurent lui tendre un piège. Notre homme eût pu s'en tirer en disant tout simplement que ce n'était point à lui de juger ; mais il voulut raisonner ; il écrivit sur la poussière, & conclut fort prudemment que pour juger il faut être exempt soi-même de tout péché. Alors se tournant vers les Docteurs, *que celui d'entre vous*, leur dit-il, *qui est sans péché lui jette la première pierre*. A ces mots nos Docteurs s'en allèrent en haussant les épaules. Jésus resta tout seul avec la femme adultère, quelles Juifs n'auraient pas traitée si

doucement si elle eût été vraiment coupable. Alors il lui dit : *puisque personne ne vous a jugée, je ne vous condamnerai pas non plus. Allez donc & ne retombez plus dans le péché*.

Heureusement sorti de cette épreuve, Jésus se crut en sûreté. En conséquence par un effet de sa pétulence naturelle, il hasarda encore un sermon dans le Temple ; il n'y parla que de lui-même. Voici à peu près son plus bel argument : « Vous appelez, disait-il, une preuve complète celle que fournissent deux témoins. Or je rends témoignage à mon Père, & mon Père me rend témoignage ; donc vous devez me croire ». Ce qui se réduisait à dire : *mon Père me prouve & je prouve mon Père*. Les Docteurs peu satisfaits de ce cercle vicieux, dans la vue d'aller directement au fait, qui êtes-vous, lui demandèrent-ils ? *Je suis* répondit Jésus, *dès le commencement & j'ai beaucoup de choses à vous dire ; mais je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de mon Père*. Les auditeurs étaient sans doute impatientés de ces réponses ambiguës ; Jésus, qui voulait augmenter leur embarras, ajouta donc qu'ils le connaîtraient bien mieux quand ils l'auraient fait pendre.

Notre Héros ne laissa pas de montrer de grandes vues dans cette conférence ; il fit entendre à mots couverts qu'il ne serait peut-être pas impossible de secouer le joug des Romains. Mais soit par la crainte des châtiments, soit qu'on ne crût pas un tel homme en état d'opérer une si grande révolution, on feignit de ne le point comprendre. Piqué de trouver les Docteurs & les Pharisiens si obtus ou si opiniâtres, il les appela *enfants du diable* ; il leur soutint qu'il était *plus vieux qu'Abraham* ; en un mot il éclata d'une façon si déraisonnable que le peuple se déclarant contre lui, voulut le lapider. Jésus voyant trop tard sa sottise, se cacha d'abord, & saisit ensuite le moment de s'enfuir.

Depuis quelque temps ses miracles étaient devenus plus rares & la ferveur du peuple s'affaiblissait. Il fallut donc la réchauffer : ainsi Jésus fit un prodige & guérit un aveugle né avec un peu de poussière délayée dans du crachat. C'était, à ce qu'il paraît, un mendiant fort connu, qu'on ne soupçonnait aucunement d'artifice. On ne voulut plus

le reconnaître après qu'il eut obtenu la vue, ce qui sans doute diminua les charités qu'il était dans l'usage de recevoir ; mais peut-être en fit-on un Disciple, & même quelques légendes assurent qu'il vint après la mort de Jésus dans les Gaules où il devint Evêque, c'est-à-dire, Inspecteur, ce qui suppose de bons yeux.

Quoi qu'il en soit le prodige fit du bruit, & parvint à la connaissance des Pharisiens, Le mendiant subit un interrogatoire ; il confessa hautement qu'un nommé Jésus l'avait guéri, avec une boue de sa composition & quelques bains à Siloë. Mais il faut avouer que la mauvaise humeur des Pharisiens alla un peu loin dans cette occasion : ils firent un crime au médecin d'avoir composé son onguent le jour du Sabbat, & conséquemment ils formèrent le projet d'excommunier quiconque tiendrait pour notre guérisseur.

Cette résolution fit trembler Jésus. Il savait le pouvoir d'une excommunication chez les Juifs. Il se voyait traversé dans tous ses desseins ; il n'osait prêcher dans Jérusalem, ni se produire en aucun autre lieu ; tout, jusqu'à ses miracles, se tournait contre lui. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'il avait pu se tirer de la Capitale. Cependant à peu de distance il avait un asile, & même une société, dans Béthanie où son ami *Lazare* possédait une maison. Il prit donc le parti de s'y retirer ; mais quoique ce fût un château, la troupe qui l'accompagnait pouvait y devenir incommode pour son hôte, ce qui le détermina à envoyer soixante-douze de ses Disciples en mission dans la Judée Pour cette fois il leur donna de très amples pouvoirs, car à leur retour nous les voyons s'applaudir & se réjouir entre eux de la facilité avec laquelle ils chassaient les Démons.

A peine le Christ fut-il arrivé à Béthanie que, pour le recevoir d'une façon digne de lui, on lui prépara un festin. Mais la voluptueuse Magdeleine, contente de dévorer des yeux son cher Sauveur, laissait travailler Marthe sa sœur aux arrangements de la cuisine, & se tenait à

ses pieds [108]. L'humeur s'empara de Marthe & peut être la jalousie ; elle vint tancer Magdeleine, mais le tendre Messie prit la défense de sa pénitente, assura qu'elle avait choisi le parti le plus avantageux ; & le frère Lazare qui survint, ordonnant qu'on servît, termina le différend [109]. Cette petite altercation fut néanmoins cause que Jésus ne fit pas un long séjour à Béthanie. Il en sortit, lorsqu'un Pharisien l'invita à venir dîner chez lui par pure curiosité. Le Messie accepta son invitation. Mais notre Pharisien impoli n'eut pas même l'attention de donner à laver à son convive, ce qui lui attira un beau sermon sur l'aumône, rempli de comparaisons merveilleuses que nous passerons pourtant sous silence, vu que notre Orateur se répétait fort souvent lui-même, & que ce dîner paraît un double emploi de celui dont il a été fait mention ci-devant.

Depuis cette époque jusqu'à la fête de la dédicace du Temple, notre héros erra dans les environs de Jérusalem, avec ses Disciples, qu'il entretenait sans cesse de la grandeur de son royaume aérien, & de ce qu'il fallait faire pour y entrer. Ce fut, selon St Luc, dans cette occasion, & suivant St Mathieu dans le Sermon sur la montagne, qu'il apprit à ses Apôtres qui ne savaient pas lire, une courte prière, appelée depuis ce temps l'Oraison Dominicale, que les Chrétiens répètent sans cesse avec dévotion, toute injurieuse qu'elle est pour la Divinité qu'elle semble accuser de nous *induire en tentation*. Cependant le temps s'écoulait en pure perte. La cessation des prodiges & des prédications causait celle des aumônes. Ainsi Jésus hasarda encore un sermon dans un village ; mais quoiqu'il attirât l'admiration du peuple, qui ne demande pas mieux que d'admirer, il ne produisit aucun effet.

---

108 Un Ecrivain moderne nous apprend que *Jésus était fort beau*. Nous avons un petit Traité latin sur *la beauté du Christ*, composé par un Minime nommé *Pijart*, & imprimé sous le titre de *De singulari Christi Jesu D. N. Salvatoris pulchritudine. in 12. Parisiis 1651*. Dans la Lettre supposée de *Lentulus* au Sénat Romain on trouve une description exacte de la personne de Jésus. V. Codex apocryph. N. T. Tom. I. page 301. Cependant d'autres ont prétendu que Jésus s'était donné un visage fort laid, par humilité.

109 St Luc chap. X. 1-17, 38, 42. XI verset 1 & suivants.

Vers la fin de la mission du Christ on ne voit plus la foule courir après lui. S'il veut faire un miracle il faut qu'il appelle à lui ceux qu'il veut guérir. Depuis dix-huit ans une vieille femme de ce village était toute courbée ; c'était, suivant le langage du pays, le Diable qui la tenait dans cette posture incommode. Jésus l'appelle & lui crie : *femme vous êtes délivrée de votre infirmité* [110]. La vieille fait des efforts pour se redresser ; elle vient à pas de tortue aux pieds du Messie, il lui impose les mains, aussitôt elle marche droit comme une fille de quinze ans. Pour cette fois le Diable ne dit mot en s'en allant. Sur quoi l'on a remarqué que le Diable suivait toujours l'opinion des spectateurs des miracles du Sauveur, il s'accordait merveilleusement avec eux pour reconnaître ou rejeter le Messie. Cette conduite analogue des spectateurs & des possédés était peut-être le résultat de l'excommunication lancée contre tous ceux qui regarderaient Jésus comme le Messie.

La réputation de Jean Baptiste subsistait encore sur les bords du Jourdain. Pour rappeler la ferveur primitive, ou peut-être pour tâcher de se faire suivre par les Disciples de Jean son précurseur qui lui avait rendu des témoignages si flatteurs, Jésus tourna vers ce côté ; mais la tentative fut infructueuse.

Il ne réussit pas davantage en guérissant un hydropique, qui se trouva par hasard chez un Pharisien qui donnait à dîner au Sauveur. On admirait ses guérisons, mais il gâtait tout par ses raisonnements bizarres & scandaleux pour la plupart des auditeurs.

Pour dernière ressource il essaya de s'attacher des Publicains, des Commis, des gens décriés ; mais ce n'était là que de faibles appuis, & leur commerce lui fit perdre le peu d'estime que d'autres avaient encore pour lui [111].

---

[110] St Mathieu chap. XXIII. 24. St Luc chap. XII.

[111] St Math. XIX. St Marc X. St Luc XIII. XIV. XV. XVI. XVII.

La vue du supplice a souvent fait perdre la tête aux héros les plus courageux. Le nôtre, agité par une foule d'objets sinistres, imagina que rien n'étant plus cher aux hommes que la vie, rien n'étant plus difficile que d'y revenir après en être sorti, le peuple de Jérusalem, nonobstant les criailleries de ses Prêtres, ne manquerait pas de se déclarer pour lui s'il parvenait à lui faire croire qu'il avait le pouvoir de ressusciter les morts, Lazare, l'ami intime de Jésus, parut à celui-ci l'homme du monde le plus propre à donner au public le spectacle d'un mort rappelé à la vie. Quand tout fut bien concerté & disposé, le Christ s'achemina vers Béthanie. Alors Marthe & Magdeleine envoient au devant de lui pour l'instruire en public que leur frère est bien malade. Jésus ne leur fait faire aucune réponse ; mais parlant haut & de manière à être entendu, *cette maladie*, dit-il, *ne va point à la mort, elle est pour la gloire de Dieu*. C'était déjà en trop dire.

Au lieu d'aller à Béthanie ou, de passer ailleurs, le Christ ; demeure deux jours dans un village à ne rien faire : ensuite il dit à ses Apôtres qu'il faut retourner dans la Judée. Il y était dès lors même, mais il voulait sans doute parler de la capitale. Ils lui représentèrent que ce serait une démarche imprudente, vu que peu de temps auparavant on voulait l'y lapider. On sent que Jésus ne parlait ainsi que pour donner lieu aux gens de l'inviter à ne pas négliger l'ami Lazare dans sa maladie.

D'ailleurs les paroles suivantes font voir qu'il n'avait nulle envie d'aller à Jérusalem. *Notre ami Lazare dort ; je m'en vais l'éveiller*. A ce discours les apôtres le jugèrent guéri. Jésus leur déclare qu'*il est mort*, mais qu'il est charmé de ne s'être point trouvé à son trépas, afin de les confirmer dans la foi.

Les deux jours que Jésus passe dans un village, joints au long temps qu'il emploie à faire environ une demi-lieue, se convertirent aussitôt en *quatre jours*, depuis lesquels Jésus prétend que Lazare est mort. Enfin il arrive chez le défunt, qu'on avait mis dans un caveau voisin de sa maison, & non dans un sépulcre hors de la ville, suivant

la coutume d'alors. Après quelques questions faites à Marthe sur sa croyance, il l'assure que son frère ressuscitera. *Oui*, dit-elle, *mais ce sera au dernier jour*. Enfin notre Thaumaturge affecte d'être très vivement touché, il frémit, il pleure, invoque le secours du ciel, se fait mener au caveau, le fait déboucher, appelle Lazare à haute voix & lui commande de sortir. Le mort, quoique lié & enveloppé de son linceul, se lève, marche & vient se faire délier, devant témoins, à l'entrée du caveau [112].

On est forcé de convenir que ce prodige fut conduit avec bien de la maladresse. En vain St Jean, (le seul Evangéliste qui rapporte un miracle si frappant) étaye son récit de la présence des Juifs ; il détruit son propre ouvrage en ne les faisant venir qu'après la mort de Lazare pour consoler ses sœurs. Il eût fallu que ces Juifs l'eussent vu mourir, mort, embaumé, & qu'ils sentissent par eux-mêmes l'odeur de sa corruption, enfin qu'ils conversassent avec lui depuis sa sortie du tombeau [113]. Les incrédules qui ont traité des miracles ont épuisé tous les traits de la critique sur celui-ci ; vouloir le discuter ce serait ne faire que répéter ce qu'ils ont dit. Les Juifs y trouvèrent des caractères de fourberie si marqués, que, loin de se convertir, ils prirent enfin à son occasion des mesures plus sérieuses contre Jésus, qui en ayant eu l'avis, se retira près du désert, en une ville nommée *Ephrem*, où il se tint avec ses Disciples. On enjoignit cependant aux villes & aux villages de lui refuser l'asile, & aux habitants de le livrer aux Magistrats. En un mot son miracle lui valut une proscription générale. S'étant présenté aux portes d'un bourg de la Samarie, on lui refusa d'abord le passage ; il ne lui fut pas permis de s'arrêter à *Jéricho* quoiqu'il y rendît la vue à un aveugle [114]. Il revint donc à Béthanie, où il fut reçu, non par Lazare, qui avait peut-être été forcé de se sauver,

---

[112] St Jean chap. XI 54. On conserve à Vendôme, dans le monastère de la Sainte Trinité, la *Sainte Larme* que Jésus versa en pleurant son ami Lazare ! M. de Thiers, ayant eu la force d'esprit d'écrire contre l'authenticité de cette Relique, se fit de grandes affaires avec les Bénédictins.

[113] St Marc X. 46.

[114] St Mathieu chap. XXVI. 6. dit que Jésus rendit la vue à deux aveugles.

pour s'être prêté à une telle imposture, mais par *Simon le Lépreux* comme l'assure St Mathieu. Lazare depuis sa résurrection ne reparaît plus sur la scène [115].

Cette réjection & cet abandon du Christ jeta les Apôtres dans la consternation. Pour ranimer leur confiance Jésus fit mourir un figuier en vingt-quatre heures, pour le punir de n'avoir point eu des figues, dans une saison où il ne pouvait point en porter, c'est-à-dire, vers le mois de Mars [116]. Comme toutes les actions du Messie, lors même qu'elles paraissent insensées aux yeux des hommes ordinaires, ont un grand sens aux yeux des dévots illuminés par la foi, nous pourrions voir dans le miracle de ce figuier représenter paraboliquement un des dogmes fondamentaux de la Religion Chrétienne. Sous ce point de vue le figuier maudit c'est le plus grand nombre des hommes que, selon nos Théologiens, le Dieu des miséricordes maudit & condamne à des flammes éternelles pour n'avoir pas eu ni la foi ni les grâces qu'ils n'ont pu tenir d'eux-mêmes & que ce Dieu n'a pas voulu leur donner. On trouvera de cette manière que le trait ridicule du figuier de l'Évangile est destiné à figurer un des dogmes les plus profonds de la Théologie Chrétienne. Tandis que Jésus instruisait ainsi ses Apôtres par des figures & des paraboles ingénieuses, on travaillait fortement contre lui à Jérusalem. Il paraît par l'Évangile que le Sanhédrin était partagé sur son compte. On voulait peut-être bien le punir, mais non de mort. Tous furent assez d'avis qu'on l'arrêtât sans éclat, pour aviser ensuite aux châtiments qu'on lui infligerait. Les plus fougueux d'entre les Prêtres voulaient qu'on l'attirât dans la Capitale & qu'on le fît assassiner pendant le tumulte de la fête. Tout cela prouve que l'on ne se tenait pas assûré que le peuple ne s'intéressât pour lui. Peut-être

[115] Voyez sur le miracle du Lazare *les discours sur les miracles par Woolston*. Une Légende (suivant Baronius) assure que l'ami Lazare alla depuis prêcher la foi aux Provençaux ; il fut le premier Evêque de Marseille. Quant à la Magdeleine, elle alla, dit-on, pleurer se péchés & la mort de son amant dans un désert de la Provence, appelé la *Sainte Baume*. Marthe, comme chacun sait, est enterrée à Tarascon.

[116] St Marc chap. XI. 19 & 20.

même avait-on grande raison : ce qu'une portion de ce peuple fit en sa faveur lorsqu'il s'approcha de Jérusalem, prouve qu'il eût été fort dangereux d'agir ouvertement. Sur ce plan on promit en secret une récompense à celui qui livrerait Jésus, & nous verrons bientôt un des Apôtres trahir son Maître pour un prix très modique.

Il y a tout lieu de croire qu'avant d'entrer à Jérusalem, Jésus se fit annoncer par les amis qu'il pouvait y avoir. Ses adhérents firent donc des efforts pour rendre un peu brillante son entrée dans la Capitale. Pour lui, voulant peut-être montrer de la modestie au milieu de son triomphe, ou ne pouvant faire mieux, il choisit pour sa monture un ânon qui n'avait encore jamais été monté. On s'empara par son ordre d'une ânesse & de son petit. Faute de selle, quelques Disciples mirent leurs habits sur le dos du baudet. La troupe s'avança en bel ordre, le peuple, toujours avide du moindre spectacle, courut pour voir celui-ci, & l'on peut croire que si quelques-uns rendirent alors des hommages sincères à ce triomphateur, le plus grand nombre se moqua de lui & ne donna que des huées à cette farce ridicule [117].

Le Magistrat, craignant une rumeur, voulut faire taire la populace à laquelle les Disciples avaient donné le ton. Il s'adressa donc à Jésus même qui répondit que les *pierres parleraient* plutôt que ses amis ne se tairaient. Ce qui semblait annoncer un soulèvement en cas que l'on voulût employer l'autorité. Le Magistrat comprit très bien que ce n'était pas là le moment d'attaquer Jésus.

Dès que notre héros fut entré dans Jérusalem il se mit à pleurer & à prédire sa ruine. L'annonce des calamités fut & sera toujours un moyen sûr d'exciter l'attention du vulgaire. Les personnes distinguées, qui ignoraient la cause des attroupements du peuple autour de Jésus, s'en informaient, & on leur répondait : *c'est Jésus de Nazareth ; c'est un Prophète de Galilée*. St Marc nous assure que dans cette circonstance, décisive pour le fils de Dieu, il donna encore

[117] St Math. chap. XXI. St Marc chap. XI. St Luc. chap. XIX. St Jean XII.

une fois au peuple le pillage des marchandises étalées dans le parvis du temple [118]. La chose est très croyable, elle était même alors plus sage ou plus nécessaire que la première fois.

Profitant de ce tumulte Jésus guérit force aveugles & boiteux. Tandis que ces merveilles s'opéraient d'un côté on criait *Hosannah* de l'autre [119]. On pria l'auteur de ces exclamations & de ce tumulte de les faire cesser, mais notre homme n'avait plus de mesures à garder ; il sentait qu'il fallait tirer parti de l'enthousiasme populaire, & qu'il y aurait de la duperie à vouloir l'apaiser. D'ailleurs l'incertitude du succès l'avait mis dans un trouble qui l'empêchait sans doute de rien voir ou d'entendre. Quelque enfant peureux on trop preste dans la foule s'avise de crier, au moment que Jésus avait dit : *mon Père délivrez-moi de cette heure*. On prit cette voix de l'enfant pour une voix du ciel qui répondait au Prophète. D'ailleurs St Jean nous apprend que les Disciples avaient fait valoir auprès du peuple le fameux miracle de la résurrection de Lazare, qui attesté par des témoins oculaires dut faire une grande impression sur la canaille étonnée. En conséquence on ne douta pas que la voix du ciel qu'on avait entendue ne fût celle d'un Ange qui rendait témoignage à Jésus ; Celui-ci profitant habilement de l'occasion leur dit : *ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous*. Il prit ensuite occasion de là de haranguer le peuple, de s'annoncer pour le Christ ; mais il gâta son sermon par des propos qui montrent le trouble où le jetaient ses appréhensions. En un mot il paraît que notre homme ne sut pas tirer de la circonstance tout l'avantage qu'elle semblait lui promettre. En effet il sortit de la ville, se retira vers Béthanie, où il passa la nuit avec ses Disciples.

En général notre héros était sujet à perdre la tête ; nous trouvons constamment en lui un mélange d'audace & de pusillanimité. Accoutumé à faire ses coups à la campagne & parmi des gens

[118] Voy. St Marc chap. XI 15.
[119] St Math. chap. XXI. 14. St Jean XII. 27.

grossiers, il ne sut plus se conduire à la ville, ni réussir contre des ennemis vigilants & éclairés. Ainsi il perdit le fruit de cette journée mémorable, & préparée de longue main. Nous ne voyons pas en effet que depuis ce jour il soit rentré à Jérusalem, sinon pour y subir son jugement. La tristesse & la crainte lui avaient ôté toute sa présence d'esprit : il fallut que ses Disciples lui rappelassent qu'il était temps de célébrer la Pâque. Ils lui demandèrent où il voulait qu'ils allassent préparer le repas. Il leur répondit d'aller chez le premier venu, ce qu'ils exécutèrent. On leur fournit une chambre, où ils se rassemblèrent avec leur Maître, qui toujours occupé de ses tristes pensées, leur fit entendre que cette Pâque serait vraisemblablement la dernière qu'il célèbrerait avec eux. Les propos qu'il leur tint étaient lugubres ; il leur voulut laver les pieds pour leur apprendre que l'humilité était essentiellement nécessaire quand on était le plus faible. S'étant ensuite remis à table il leur fit entendre assez clairement qu'il craignait d'être trahi par l'un d'entre eux. Il y a tout lieu de croire que ses soupçons tombèrent principalement sur Judas ; ses fréquentes allées & venues chez les Prêtres purent être connues de son Maître ; comme ce Judas était le trésorier de la troupe, & par conséquent chargé de payer les frais du repas, Jésus voulut selon les apparences faire entendre que c'était aux dépens de sa vie & de son sang qu'ils étaient régalés dans ce moment. *Prenez*, leur dit-il d'une façon emblématique, *car ceci est mon corps*. Il leur donna ensuite la coupe en leur disant que *c'était son sang qui allait être versé pour eux*. Judas saisit très promptement le sens de l'énigme ; il se leva de table & sortit sur le champ. Les autres Apôtres n'y comprirent rien du tout. C'est néanmoins sur cet emblème que quelques Docteurs ont depuis élevé le dogme fameux de la *Transsubstantiation* ; ils enjoignent de croire à des Etres raisonnables qu'à la voix d'un Prêtre, du pain se change dans le vrai corps & le vrai sang de Jésus Christ. On a pris à la lettre les paroles figurées de notre Missionnaire, & l'on s'en est servi pour former un *mystère* ou plutôt le *tour de gobelet* le plus curieux que les Prêtres aient jamais imaginé pour tromper les mortels [120].

---

[120] Il paraît que les Protestants ont tort de reprocher aux Catholiques le Dogme de la

Au sortir de ce triste souper, nos convives se retirèrent avec leur Maître sur le mont des *Olives*, où l'on se crut en sûreté. Notre héros n'en jugea pas de même. A peine l'Homme Dieu est-il entré dans le jardin des Olives qu'une frayeur mortelle le saisit ; il pleure comme un enfant, il éprouve déjà les angoisses de la mort. Ses Apôtre plus tranquilles se livrent au sommeil ; Jésus, qui craignait d'être surpris leur en fait des reproches avec douceur : *ne pouvez-vous*, dit-il, *veiller une heure avec moi* ? Judas qu'on avait vu partir très brusquement, & qui n'était pas venu rejoindre la troupe, donnait des inquiétudes terribles au Christ, chaque instant redoublait sa terreur. On assure qu'un Ange vint le fortifier dans cet état ; cependant on nous apprend qu'ensuite il lui prit une sueur de sang ce qui ne peut dénoter qu'une très grande faiblesse.

Cet état violent du Sauveur paraît très surprenant à ceux dans l'esprit desquels la foi n'a point aplani toutes les difficultés que présente l'Évangile. Ils sont très étonnés de voir tant de faiblesse dans un Dieu, qui savait de toute éternité qu'il était destiné à mourir pour le rachat du genre humain. Ils disent que Dieu son Père, sans exposer son cher fils innocent à des tourments si cruels, pouvait d'un seul mot pardonner aux hommes coupables, les rendre conformes à ses vues, leur remettre leurs fautes. Ils croient que la conduite de Dieu eût été plus simple & plus généreuse en s'apaisant à moins de frais pour une pomme mangée depuis quatre mille ans. Mais les voies de Dieu ne sont point celles des hommes. La Divinité ne doit jamais agir d'une façon naturelle trop facile à concevoir. Il est de l'essence de la Religion que les hommes ne puissent jamais rien comprendre à la conduite divine, cela fournit à leurs guides spirituels le plaisir de la

---

Transsubstantiation ; des gens qui croient que Dieu a pu s'incarner, ne doivent pas trouver trop ridicules des gens qui disent que Dieu peut se changer en pain. Si le dogme de la Transsubstantiation est une folie, c'est une folie bien ancienne dans l'Église, & qui ne prouve que la crédulité prodigieuse des premiers fidèles. St Paul, St Ignace Martyr, St Irénée, etc. parlent de ce mystère absurde comme les Catholiques Romains.

divine, cela fournit à leurs guides spirituels le plaisir de la leur expliquer pour leur argent.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Homme Dieu aux approches de sa mort fit voir une faiblesse qu'un grand nombre d'hommes ordinaires rougirait de montrer en pareille circonstance. Cependant le perfide Judas, à la tête d'une troupe d'Archers ou de Soldats, s'avançait vers Jésus dont il connaissait les retraites. Un baiser fut le signal auquel les Satellites devaient reconnaître celui qu'ils avaient ordre de saisir. Déjà le Christ voyait s'avancer les lanternes qui éclairaient la marche de ces Sbires ; alors sentant l'impossibilité d'échapper, il fait de nécessité vertu ; en poltron révolté, il se présente hardiment à la troupe. *Qui cherchez vous*, leur dit-il d'un ton ferme ? *Jésus*, répondirent-t-ils. *C'est moi*. Ici Judas confirme par un baiser cet aveu héroïque. Les Apôtres éveillés par le bruit, viennent au secours de leur Maître ; Pierre le plus zélé d'entre eux, abat d'un coup de sabre l'oreille de *Malchus* valet du Grand-Prêtre, Jésus, voyant l'inutilité de la résistance, lui commande de *remettre l'épée dans son fourreau*, rajuste l'oreille de Malchus, qui en fut quitte pour la peur, & se rend ensuite à ceux qui venaient le saisir.

On dit que d'abord les troupes qui vinrent pour prendre Jésus furent forcées de plier. Le fait est très possible : il faisait obscur ; ainsi les Archers, voyant confusément les Apôtres, purent croire que leurs ennemis étaient en plus grand nombre, & craindre de se voir envelopper : rassurés ensuite ils remplirent sans crainte leur commission.

Tandis qu'on garrottait le fils de Dieu, il pria le chef du détachement de ne point molester ses Apôtres. Il obtint aisément sa demande ; on n'en voulait qu'à lui seul, St Jean croit que Jésus fit cette prière pour accomplir une prophétie, mais il paraît que notre héros sentait qu'il n'était ni utile ni juste d'envelopper dans sa perte des hommes dont les secours pouvaient encore lui être nécessaires, ou qui, demeurant libres, seraient plus à portée d'agir en sa faveur

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre XV

Jugement & condamnation de Jésus. Son supplice & sa mort.

Retour à la table des matières

QUAND les ennemis de Jésus le virent entre leurs mains ils ne furent pas moins embarrassés qu'auparavant, La nation Juive, depuis que les Romains l'avaient subjuguée, n'avait plus le droit du glaive. Dans tout autre temps il suffisait que le Grand-Prêtre prononçât la sentence d'un coupable pour envoyer au supplice tout homme qui avait péché contre la Religion. Les Romains, plus tolérants sur cet article, punissaient rarement de mort en pareil cas, & d'ailleurs pour ôter la vie ils exigeaient de fortes preuves contre l'accusé.

Anne, beau-père du Grand-Prêtre *Caïphe*, était connu parmi les Juifs pour un homme très délié. Aussi fut-ce chez Anne que l'on conduisit Jésus en premier lieu. Nous ignorons ce qui se passa dans cette première scène de la sanglante tragédie du Christ ; il est seulement à présumer qu'il y subit un interrogatoire, dont on ne sait comment il sortit.

De la maison d'Anne on transféra Jésus dans celle de Caïphe. C'était l'homme le plus intéressé par sa place à la perte de tout novateur en matière de religion. Cependant nous ne voyons pas ce Pontife parler avec humeur ; il agit juridiquement & en homme qui entend son métier. « Quels sont, dit il à Jésus, vos Disciples, leur nombre, leurs noms ? Jésus ne répond rien. Mais au moins expliquez-moi votre doctrine. Quel but se propose-t-elle ? Vous devez avoir un système. Faites-nous-le donc connaître ». *J'ai prêché en public ; ce n'est pas moi*, *ce sont ceux qui m'ont entendu qu'il faut interroger*.

Ici un des Officiers du Grand Prêtre donne un soufflet à Jésus. *Est-ce ainsi* lui dit-il, *qu'on répond* au Grand Prêtre ? La réprimande était dure, mais il faut convenir que la réponse du Christ était peu respectueuse à un homme constitué en dignité, & en droit de faire des questions pour découvrir la vérité de la propre bouche d'un accusé ; Jésus devait être plus au fait de sa doctrine propre que des Paysans de Galilée ou de Judée devant lesquels il avait par préférence affecté de prêcher d'une manière inintelligible. Il était donc très juste & très naturel de supposer que Jésus rendrait un meilleur compte de ses vrais sentiments & de ses paraboles éternelles qu'une foule ignorante qui les avait écoutées sans jamais y rien comprendre. Jésus seul devait posséder le secret de lier en un système les principes épars & décousus de sa doctrine céleste [121].

Caïphe, ne pouvant rien tirer de l'accusé, attendit que le jour fût venu & le Conseil assemblé, pour continuer son Enquête. Le Christ comparut alors devant le *Sanhédrin ;* c'est-à-dire, devant le Tribunal le plus respectable de la nation. L'Évangile nous représente les Prêtres & les chefs des Juifs occupés pendant toute la nuit, où Jésus fut arrêté, à chercher & suborner des *faux témoins* contre lui. Ils produisent deux

---

121 On remarque avec surprise que le Christ dans cette occasion oublia lui-même de mettre en pratique le beau Conseil qu'il avait donné dans le Sermon sur la montagne de *tendre l'autre joue*, quand on avait reçu un soufflet. Tant il est vrai que les prédicateurs ne font pas toujours ce qu'ils prêchent aux autres !

personnes à qui l'on donne ce nom très injustement. En effet ces témoins déposent un fait constaté par l'Évangile même. *Nous lui avons ouï dire*, affirment-ils, q*u'il détruirait le temple & le rebâtirait en trois jours*. Au moins est-il certain que Jésus avait dit en propres termes *détruisez ce temple & je le rebâtirai en trois jours* [122]. Mais les pauvres témoins ignoraient qu'il parlait alors dans son style figuré. Leur méprise était assez pardonnable, car suivant l'Évangile les Apôtres eux-mêmes ne pénétrèrent le vrai sens de ces paroles qu'après la résurrection de leur Maître.

Au reste, cette déposition ne pouvait faire condamner Jésus à la mort. Les Juifs, quelque méchants qu'on les suppose, n'y condamnaient pas les fous ; & ces paroles du Christ ne devaient leur paraître que l'effet du délire. Aussi le Grand-Prêtre se contenta-t-il de lui demander ce qu'il avait à répondre ; & comme l'accusé refusa de parler, il n'insista point là-dessus.

Il passe donc à des questions plus graves. *Etes-vous le Christ*, lui dit-il ? Que répond notre homme à cette question ? *Si je vous le dis, vous ne me croirez point, & vous ne me laisserez point aller. Mais désormais le fils de l'homme sera assis à la droite de Dieu. Vous êtes donc le fils de Dieu,* reprend le Prêtre ? c'est vous qui le dites, réplique l'accusé. « Mais il ne suffit pas que nous le disions ; c'est à vous de répondre ; encore une fois, êtes-vous le Christ ? Je vous conjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes son fils »…*Vous l'avez dit,* répond Jésus, *le fils de l'homme*, (c'est-à-dire, le fils de Dieu) *viendra un jour sur les nuées du ciel.* Malgré ces réponses entortillées, les Juges crurent entendre le sens de ces paroles ; ils virent bien qu'il voulait se donner pour le *fils de Dieu. Il a blasphémé,* dirent-ils, & ils en conclurent qu'il avait mérité la mort [123] ; jugement

[122] Voy. St Math. XXVI. 61. St Marc XIV. 58. St Jean II, 19, 20, 21.

[123] Un dévot Magistrat a fait, dit on, un mémoire pour prouver que dans le procès de Jésus-Christ il y avait 32 *nullités* suivant l'ordonnance criminelle de Louis XIV. Au moins il n'y eût pas trouvé de *nullités* suivant la Jurisprudence de l'inquisition, qui

qui était valable suivant la loi des Juifs, & qui doit paraître tel aux Chrétiens, dont les lois sanguinaires punissent de mort ceux que le Clergé accuse de blasphémer.

Les Chrétiens ne sont donc pas en droit de blâmer la conduite des Juifs, si souvent imitée par des Tribunaux Ecclésiastiques & Séculiers. D'un autre côté, s'il fallait que le Christ mourût ; s'il le voulait ; si la réprobation des Juifs était résolue, Jésus s'y prenait très bien pour les maintenir dans l'erreur. Mais si c'était là le dessein de la Providence, pourquoi les prêcher ? Pourquoi faire des miracles devant un peuple entier, tandis qu'un petit nombre d'hommes seulement devait en profiter ? Jésus voulait-il les sauver. Dans ce cas que ne convainquait-il le *Sanhédrin* entier de sa puissance ? Que ne brisait-il ses liens ? Que ne changeait-il d'un mot ces cœurs opiniâtres ? Voulait-il les perdre ? Que ne les frappait il de mort ? Que ne les précipitait-il sur le champ dans les Enfers ?

Les Juges ne comprirent sans doute pas qu'un accusé qui ne pouvait se tirer de leurs mains, pût être le fils de Dieu. Ils le condamnèrent donc, c'est-à-dire, le déclarèrent digne de mort ; mais non définitivement, vu qu'il fallait que la sentence fût approuvée & exécutée par les Romains, Souverains de la nation. En attendant Jésus fut traité de la façon la plus cruelle par les Juifs à qui le zèle, comme aux Chrétiens, permettait ou ordonnait d'être inhumains.

C'est durant cette nuit & ensuite au matin du jour si funeste au Sauveur du monde, que l'on doit placer le reniement par trois fois de St Pierre, ce chef des Apôtres, pour qui son Maître avait pourtant prié. Ses camarades, saisis d'effroi, s'étaient dispersés dans Jérusalem & aux environs. Plusieurs d'entre eux en eussent peut-être fait autant que St Pierre, s'ils se fussent trouvés en pareil cas. Celui-ci eut au moins le mérite de ne vouloir pas s'éloigner de son Maître ; il le renia, il est

---

veut qu'on brûle vif & à petit feu les Blasphémateurs. St Louis se contentait de leur faire percer la langue d'un fer rouge.

vrai mais lui eût-il été beaucoup plus utile si, en l'avouant hautement, il se fût embarrassé lui-même dans une très méchante affaire sans être en état de débarrasser le Sauveur ?

Le Sanhédrin se transporta au palais de Pilate, Gouverneur pour les Romains, afin de faire confirmer la sentence. Jésus y fut conduit. Pilate s'aperçut aussitôt que c'était une affaira dans laquelle le fanatisme & la folie avaient la plus grande part. Pénétré de mépris pour un motif si ridicule, il témoigna d'abord ne vouloir point s'en mêler. *Jugez-le vous-mêmes*, dit-il aux Magistrats. Alors ceux-ci devinrent des faux témoins eux mêmes ; le zèle leur fit croire sans doute que tout était permis contre un ennemi de la religion ; ils intéressèrent la Puissance Souveraine dans leur querelle ; ils accusèrent Jésus d'avoir voulu se faire Roi des Juifs, & *d'avoir prétendu que l'on ne devait point payer le tribut à César*. On reconnaît ici le génie du Clergé, qui, pour perdre ses ennemis, ne se rend jamais trop difficile sur le choix des moyens, & surtout s'efforce de les rendre suspects à la puissance temporelle, afin le l'engager par son propre intérêt à venger ses propres injures ou à contenter ses passions.

Pilate ne put se dispenser de faire attention à des accusations qui lui parurent sérieuses. Cependant, ne pouvant se persuader que l'homme qu'il voyait eût pu concevoir des projets si ridicules, il l'interroge & lui demande : *êtes-vous le Roi des Juifs ?* Sur quoi Jésus l'interroge à son tour & lui demande : *dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous l'ont dit ?* Que m'importe, lui dit Pilate, que vous prétendiez être le Roi des Juifs, vous ne paraissez pas un homme bien à craindre pour l'Empereur mon maître, je ne suis pas de votre nation, je m'embarrasse très peu de vos sottes querelles. Ce sont vos Prêtres qui vous accusent ; je sais à quoi m'en tenir sur leur compte ; mais enfin ils vous accusent ; ils vous livrent entre mes mains ; dites-moi donc, qu'avez-vous fait » ? Jésus pouvait très aisément se tirer d'affaire, mais dans le trouble où il est, il se met à battre la campagne, & loin de pénétrer les dispositions favorables de Pilate qui voulait le sauver, il lui dit *que son royaume n'est pas de ce monde, Qu'il est la*

vérité, etc. Le Gouverneur lui demande alors ce que *c'est que la vérité* ? Mais le Sauveur ne répond rien, quoique la question méritât bien une réponse catégorique.

Pilate, peu effrayé sur le compte de Jésus, déclara qu'*il ne trouvait rien en lui qui le rendît digne de mort* ; ce qui fit redoubler les cris de ses ennemis. Ayant appris que l'accusé était Galiléen, pour se débarrasser de cette ridicule corvée, il saisit cette occasion pour le renvoyer à Hérode, de la Tétrarchie duquel Jésus était. Nous avons dit ailleurs que ce Prince avait désiré de voir notre héros ; ce désir fut donc satisfait. Mais il conçut un souverain mépris pour lui en voyant son opiniâtreté & son refus constant de répondre aux questions qu'il lui faisait. Il le renvoya donc à Pilate, vêtu d'une robe blanche en signe de dérision.

Cependant ce Gouverneur ne voyait en Jésus aucun crime capital ; il voulut le sauver. Sa femme superstitieuse avait eu d'ailleurs un rêve qui l'intéressa pour notre Missionnaire [124]. Pilate dit donc aux Juifs qu'*il ne pouvait rien trouver dans cet homme qui le rendît digne de mort*. Mais le peuple séduit criait, tollé, tollé, & voulait qu'il fût crucifié. Alors le Gouverneur imagina un nouveau moyen de le sauver. *Je fais grâce*, leur dit-il, *tous les ans à un criminel, en supposant que Jésus soit coupable, je vais le délivrer*. Là-dessus les cris redoublèrent, & les Juifs demandèrent qu'un voleur nommé *Barabbas* profitât de cette grâce préférablement à Jésus, dont ils persistèrent à presser le supplice.

Le Romain, voulant essayer de calmer la fureur d'un peuple fanatique, fit fouetter Jésus ; ensuite on l'habilla d'une façon ridicule, on le couronna d'épines, on lui fit tenir un roseau au lieu de sceptre ; après quoi Pilate le montra au peuple dans cet état en lui disant : *voilà votre homme*. « N'êtes vous pas encore satisfaits ? Voyez, comme pour

[124] Jean Malela & d'autres fabricateurs de Légendes, nous apprennent que la femme de Pilate se nommait *Procla* ou *Procula*. On en a fait une Sainte. Quelques Auteurs ont fait de Pilate lui-même un Chrétien, & même un Martyr. D'autres assurent que Néron le fit mourir pour avoir donné les mains à la mort du Christ. D'autres prétendent que Pilate fut exilé à Vienne en Dauphiné & se tua lui-même.

vous complaire, je l'ai fait ajuster. Soyez donc moins féroces ; ne poussez pas plus loin la fureur contre un pauvre innocent, qui dans l'état où il se trouve, ne doit plus vous faire ombrage ».

Les Prêtres dont l'usage est de ne pardonner jamais, ne furent point touchés de ce spectacle ; il n'y eut que la mort de leur ennemi qui pût les satisfaire. Ils changèrent donc de batteries, cherchèrent à intimider le Gouverneur, & lui firent entendre qu'en laissant vivre l'accusé il trahissait les intérêts de son maître. Ce fut alors que Pilate craignant les effets de la rage du Clergé, remit Jésus aux Juifs, leur permit d'assouvir leur fureur sur lui, & d'exécuter leurs projets ; déclarant néanmoins qu'*il s'en lavait les mains*, & que c'était contre son avis qu'on le ferait mourir. On ne conçoit pas trop qu'un Gouverneur Romain, qui exerçait en Judée la puissance souveraine, pût se rendre si facilement aux volontés des Juifs ; mais on ne conçoit pas mieux comment Dieu a permis que cet honnête Gouverneur se rendît par sa faiblesse le complice de la mort de son cher fils [125].

Jésus, abandonné à la rage des dévots, en reçut de nouveau les traitements les plus cruels. Pilate, pour humilier ces barbares, voulut que l'Ecriteau, que l'on mit au haut de la croix à laquelle il fut attaché, portât qu'il était leur Roi, rien ne put l'engager à se départir de cette résolution ; *ce qui est écrit est écrit*, dit-il à ceux qui lui demandaient instamment de changer cette inscription déshonorante pour la nation. Au reste, il est bon d'observer que cette inscription est énoncée différemment dans les quatre Evangélistes.

---

[125] St]ustin, Tatien, Athénagore, Lactance, etc. ont reproché aux Païens leurs Dieux dont plusieurs avaient, suivant leurs Poètes, éprouvé des persécutions & des mauvais traitements : ces reproches n'étaient-ils pas déplacés dans la bouche des adorateurs d'un Dieu crucifié ? Les partisans d'une religion aperçoivent très bien les ridicules de leurs adversaires, & ne voient jamais ceux de leur propre religion. Lactance demande aux Païens, *s'il est possible de prendre pour un Dieu un homme chassé, obligé de fuir, forcé de se cacher ? personne*, dit-il, *n'est assez fou ; car celui qui fuit ou qui se cache, montre qu'il craint la violence ou la mort.* V. Lactant. Institut Divin Lib. I chap. 13.

Les Juifs traitèrent le Christ en Roi détrôné ; ils lui firent éprouver les outrages les plus sanglants ; & quoiqu'il leur eût dit qu'il pourrait faire venir, s'il le voulait, des *légions d'Anges* pour le défendre, nonobstant leur crédulité naturelle, ils n'en voulurent rien croire ; rien n'arrêta leur cruauté religieuse que les Prêtres avaient excitée. Ils lui firent donc prendre le chemin du Calvaire. Le Christ pliait sous le fardeau de sa croix, on en chargea un certain *Simon* plus vigoureux que lui ; le malheureux devait être en effet très affaibli par tout ce qu'il avait souffert & pendant la nuit & durant la matinée. Enfin Jésus fut mis en croix, supplice ordinaire des esclaves. Il ne résista pas longtemps aux douleurs du crucifiement. Après avoir invoqué son Père & s'être plaint d'en être si lâchement abandonné, on assure qu'il expira entre deux voleurs. Sur quoi il est bon de remarquer que le Saint-Esprit, qui inspirait St Marc, fait mourir Jésus *à la troisième heure*, c'est-à-dire, à neuf heures du matin ; tandis que le Saint-Esprit, qui inspirait pareillement St Jean, fait mourir Jésus *à la sixième heure*, c'est-à-dire, à midi [126]. Le Saint-Esprit n'est pas plus d'accord sur le compte des deux voleurs dans la compagnie desquels Jésus fut crucifié. St Mathieu & St Marc nous disent que ces deux voleurs qui furent mis en croix avec Jésus l'insultèrent & lui dirent des injures, tandis que St Luc nous assure qu'il n'y eut qu'un seul des deux qui injuria le Sauveur, que l'autre reprit son camarade de son insolence, & pria Jésus de *se souvenir de lui quand il serait dans son royaume* [127]. Mais nos interprètes ont mille secrets pour prouver que le Saint-Esprit ne se contredit jamais, même quand il parle de la façon la plus contradictoire ; ceux qui ont de la foi se paient de leurs raisons, elles ne frappent pas si fortement les esprits forts qui ont le malheur de raisonner.

---

126 V. St Marc chap. XV. 25. & St Jean XIX. 14.

127 St Math. chap. XXVII. 44. St Marc XV. 32. St Luc XXIII 39. Il est dit que Jésus en mourant s'écria *Eli ! Eli ! lamma sabbactani !* ou se plaignit à Dieu son Père d'en être abandonné ; cette plainte était très déplacée dans la bouche du Christ, qui devait savoir à quoi s'en tenir, vu que le rôle qu'il jouait était convenu avec son Père de toute éternité. A moins qu'on ne suppose que cette exclamation ne fût une feinte destinée à tromper les assistants ; ce qui serait peu digne d'un Dieu.

Les remords de Judas vengèrent bientôt Jésus de ce traître. Il rendit aux Prêtres les trente deniers qu'il avait reçus d'eux, & s'alla pendre aussitôt [128]. Selon St Mathieu la vente de Jésus pour trente deniers avait été prédite par Jérémie ; on doit pourtant observer que cette prédiction ne se trouve point dans les écrits de ce Prophète : ce qui pourrait faire soupçonner que les Evangélistes, peu contents d'appliquer à Jésus-Christ tellement quellement des prophéties existantes dans l'Ancien Testament, se sont encore donné la liberté d'en tirer de leur propre cerveau, ou d'en forger au besoin ; Mais nos interprètes habiles ne sont point embarrassés de tout cela ; un saint aveuglement empêchera toujours d'apercevoir ces bagatelles.

L'Évangile nous apprend qu'à la mort du Christ la nature entière sembla prendre part à ce grand événement. Au moment où il expira il se fit une Eclipse totale ; on sentit un affreux tremblement de terre ; Plusieurs saints personnages sortirent de leurs tombeaux pour aller se promener dans les rues de Jérusalem. Les Juifs seuls eurent le malheur de ne rien voir de tout cela ; il paraît que ces prodiges ne se sont opérés que dans l'esprit des Disciples de Jésus. Quant à l'Eclipse dont l'Évangile nous parle, ce fut sans doute un prodige inconcevable, & qui ne put avoir lieu sans un dérangement total dans la machine du monde. Une Eclipse totale du soleil durant la pleine lune, temps auquel était fixée chez les Juifs la célébration de la Pâque, est de tous le miracles le plus impossible. Aussi les Auteurs contemporains n'en ont ils point parlé, quoique ce phénomène fût assez digne d'être

[128] Selon l'Évangile de l'Enfance de Jésus ch. XXX. Judas était possédé dès son enfance & voulait mordre tout le monde quand le Diable le saisissait ; il mordit un jour au côté le petit Messie, qui se mit à pleurer ; Satan sortit de lui sous la forme d'un chien enragé, V. Codex Apocryph, N. T. Tom. I pag. 197. De Chrétiens hérétiques ont fait beaucoup de cas de Judas Iscariote, prétendant que sans lui le Mystère de la Rédemption ne se serait pas accompli ; idée qui n'est point destituée de raison ; en effet comment blâmer un homme qui, en vendant son maître, n'était que l'instrument du salut de l'univers, & l'exécuteur des décrets de Dieu même ? Ces hérétiques en conséquence avaient un Évangile dont ils faisaient Judas l'auteur, V. 8. Irenaeus, Lib. I. contr. Haeres. cap. 35.

transmis à la postérité [129]. Les incrédules prétendent que dans cette occasion il n'y eut d'éclipse que le bon sens de ceux qui virent toutes ces merveilles, ou la bonne foi des écrivains qui les ont attestés. A l'égard du tremblement de terre ils soupçonnent encore que les Apôtres de Jésus transis de peur à la vue du sort de leur divin Maître, furent les seuls qui le sentirent, & la chose devient alors très vraisemblable.

Lorsque Jésus fut mort, ou cru tel, d'après une incision faite à son côté, de laquelle il sortit du sang & une humeur blanchâtre que l'on prit pour de l'eau, son corps fut embaumé, enseveli & mis dans un tombeau : ce qui s'exécuta le Vendredi au soir [130]. Il avait, dit-on, plusieurs fois fait entendre qu'il ressusciterait le troisième jour, c'est-à-dire, au bout de trois jours & de trois nuits. Cependant dès le Dimanche suivant de grand matin le tombeau où il avait été mis se trouva vide, Les Juifs, toujours opiniâtres, ne crurent point qu'il fût ressuscité pour cela, ils trouvèrent plus naturel de croire qu'il avait manqué de parole, ou de supposer que ses Disciples avaient trouvé moyen de l'enlever. Ce qui eût pu s'exécuter facilement, soit de vive force, soit en corrompant les gardes que les Prêtres & les Pharisiens avaient fait placer autour de son sépulcre, soit par supercherie. Comme Pilate ne prenait que peu d'intérêt à la chose, on ne voit pas qu'il ait puni ces gardes pour avoir négligé le soin qu'il ne leur avait confié que par complaisance pour les craintes des Juifs, qui sans doute

---

129 Quelques Ecrivains prétendent que l'Eclipse, dont il est ici question, a été attestée par *Thallus*, Auteur parfaitement inconnu, & par *Phlégon*, dont l'ouvrage ne subsiste plus, mais a été cité par Jule Africain, Auteur Chrétien du IIIe siècle. Au reste, ce *Phlégon* dit simplement que dans la 4e année de la 202e Olympiade il y eut une Eclipse considérable ce qui n'a rien de merveilleux.

130 Si le supplice de Jésus est constaté par l'Évangile, quelques circonstances peuvent faire douter qu'il soit mort sur le champ. On nous apprend en effet qu'on ne lui cassa pas les jambes, suivant l'usage ; ses amis eurent la liberté d'enlever son corps ; ils purent panser ses plaies en trouvant qu'il n'était point mort, & de cette manière le rappeler à la vie, au moins pour quelque temps ; il est bon d'observer qu'on le mit dans un tombeau *tout neuf*, d'où ses Disciples eurent peut-être soin de le tirer à temps. Cependant on a cru devoir suivre l'opinion vulgaire & supposer que Jésus est mort véritablement.

lui parurent très ridicules. Ce Gouverneur idolâtre, peu au fait des ressources ou des desseins des Apôtres, ne devinait pas qu'ils pussent persuader à personne qu'un homme dont la mort était bien avérée, pût revenir à la vie. Ce fut cependant, comme nous allons le voir, sur cette notion merveilleuse que se fonda depuis une secte assez puissante pour subjuguer peu à peu l'Empire Romain & une grande portion de l'univers [131].

D'un autre côté il faut que le supplice de notre Héros fît bien peu de sensation dans le monde, & que ses aventures fussent étrangement ignorées, puisque nous ne voyons aucun historien, à l'exception des Evangélistes, en faire mention [132].

---

131 Il n'est pas surprenant qu'un Païen doutât de la résurrection du Christ. Dès les premiers temps de l'Église, des Chrétiens n'y ont point cru, sentant très bien l'incongruité de supposer que le fils de Dieu fût mort ; ils ont nié même la mort de leur divin Maître. En conséquence les sectateurs de Basilide assuraient que Jésus, au temps de sa passion, prit la figure de *Simon le Cyrénéen*, & lui donna la sienne, sous laquelle le dit Simon fut crucifié pour lui, tandis que le Christ, qui les voyait faire sans être vu, se moquait de leur méchanceté. *V. St Irenaeus Lib. I. cap. 23. St Epiph. hœres. XXIV, num. 3*. Les Cérinthiens, ou disciples de Cérinthe, qui étaient contemporains des Apôtres, & les Carpocratiens, niaient pareillement que Jésus eût été réellement crucifié. Quelques-uns ont prétendu que le traître Judas fut supplicié en la place de son maître. Cependant ces sectaires regardaient le Christ comme un pur homme, & non pas comme un Dieu. Voilà donc des Chrétiens contemporains des Apôtres, tout hérétiques qu'ils étaient, croyant en Jésus-Christ, & qui pourtant ont douté de sa mort. *V. M. de Tillemont Tome II. Page 221. St Epiphane Hom. 24, 28, 30. Theodoret. Hoeretic. fab. Lib. I.*

132 Le célèbre Blondel, Le Fêvre de Saumur & d'autres bons critiques ont fait voir que le partage de l'historien Josèphe, où il parle avec éloge de Jésus, a été visiblement interpolé par une fraude pieuse des Chrétiens. Cette fraude est encore mise dans tout son jour dans une excellente dissertation manuscrite de feu Mr. l'Abbé de Longuerue, que l'Auteur m'avait communiquée. Si ce passage favorable à Jésus eût été véritablement de Josèphe, cet historien n'eût pu, sans folie, se dispenser de se faire Chrétien. Les dévots faussaires, qui forgeaient anciennement des titres à la Religion Chrétienne, ont eu soin de supposer avec autant de bonne foi deux Lettres de Pilate adressées à l'Empereur Tibère, dans lesquelles ce Gouverneur idolâtre parle de Jésus, de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection, sur le même ton qu'aurait pu faire le Disciple le plus zélé. Nous avons encore un témoignage tout aussi authentique dans une Lettre d'un nommé

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre XVI

Résurrection de Jésus. Sa conduite jusqu'à son Ascension. Examen des preuves de la résurrection.

Retour à la table des matières

L'**HISTOIRE** de la vie d'un homme ordinaire finit communément à sa mort ; il n'en est pas de même de celle d'un *Homme-Dieu*, qui a le pouvoir de se ressusciter, ou que ses adhérents ont la faculté de faire revivre à volonté. C'est ce qui est arrivé à Jésus. Grâces à ses Apôtres ou à ses Evangélistes nous lui voyons encore jouer un rôle considérable même après son trépas

Au moment où le Christ fut arrêté, ses Disciples, comme on a vu, se dispersèrent dans Jérusalem & les environs, à l'exception de Simon-Pierre, qui ne le perdit point de vue durant son interrogatoire

---

Lentulus au Sénat Romain. Quoique ces pièces supposées soient aujourd'hui rejetées par l'Église, elles étaient adoptées par les Chrétiens du temps de Tertullien, qui y renvoie dans son Apologétique chap. V 21. Ces Lettres se trouvent entières dans le *Codex apocryphus Novi Testamenti Tom. I. pag. 298 & suiv*.

chez le Grand-Prêtre ; suivant toute apparence cet Apôtre, pour son propre intérêt, fut bien aise d'en savoir le résultat. Rassurés par eux-mêmes, en voyant que Jésus ne les avait point chargés dans ses interrogatoires, les Disciples se rassemblèrent, concertèrent leurs mesures, & voyant leur maître mort, ou réputé pour tel, voulurent au moins tirer parti des notions qu'il avait répandues durant sa mission. Accoutumés à mener depuis longtemps sous ses ordres une vie errante, à subsister aux dépens du public, à vivre de leurs prédications, de leurs exorcismes, de leurs miracles, ils résolurent de continuer une profession plus facile à exercer & incomparablement plus lucrative que leur premier métier. Ils avaient eu lieu de s'apercevoir qu'il valait mieux pêcher des hommes que des poissons. Mais comment les Disciples d'un homme qui venait d'être puni comme un imposteur, pouvaient-ils se faire écouter ? Il fallut donc dire que leur Maître, par un effet de sa toute puissance, en ayant durant sa vie ressuscité d'autres, s'était après sa mort ressuscité lui-même. D'ailleurs l'Évangile assure que Jésus l'avait prédit ; il fallut donc accomplir la prédiction, & par là l'honneur du Maître & des Disciples acquérait un nouveau lustre, & la secte, loin de se voir anéantie ou décriée, pouvait se faire dans une nation crédule de nouveaux partisans.

En conséquence de ce raisonnement les bons Apôtres n'eurent rien de plus preste que de faire disparaître mort ou vif le corps de leur Maître, qui s'il fût resté au tombeau aurait déposé contre eux. Ils n'attendirent même pas que les trois jours & les trois nuits de la prédiction prétendue fussent expirés. Le cadavre disparut dès le second jour, & le surlendemain de sa mort notre héros, vainqueur du trépas, se trouva ressuscité [133].

---

[133] Les anciens fabricateurs d'Évangiles en ont fait un qu'ils ont attribué à *Nicodème* ; dans lequel on nous apprend à quoi le Christ passa son temps depuis sa mort jusqu'à sa résurrection, son voyage aux Enfers, la délivrance des Patriarches, la déconfiture de Satan, etc. Tous ces détails sont attestés par deux morts ressuscités, qui viennent tout exprès de l'autre monde pour en instruire Anne, Caïphe & les Docteurs de Judée. *V. Codex Apocryph. N. T. Tom. I. pag. 238 & suiv.*

Si le Christ n'était pas encore mort de son supplice, sa résurrection n'a rien de surprenant S'il était mort réellement, le caveau où son corps fut déposé pouvait avoir des issues secrètes par où l'on pouvait y entrer & en sortir, sans être vu ni arrêté par la pierre énorme dont on avait affecté de sceller son ouverture, près de laquelle les gardes avaient été placés. Ainsi le cadavre put être enlevé, soit par force soit par ruse. Enfin il a pu se faire que le cadavre n'ait point été déposé réellement dans le tombeau en question. De quelque façon que la chose se soit pratiquée, on répandit le bruit que Jésus était ressuscité & son corps n'eut garde de se trouver.

Rien de plus important pour un Chrétien que de savoir à quoi s'en tenir sur la résurrection du Christ. St Paul nous dit que *si Jésus n'est point ressuscité, notre espérance est vaine*. En effet sans ce miracle de la Toute-puissance, destiné à nous manifester la supériorité du Christ sur les autres hommes, & l'intérêt que la Divinité prenait à ses succès, ce Christ ne paraîtrait à nos yeux que comme un Aventurier, un fanatique impuissant puni pour avoir fait ombrage aux Prêtres de son pays.

Il est donc nécessaire d'examiner sérieusement un fait sur lequel la croyance de tout Chrétien est uniquement appuyée. Pour y parvenir il faut nous assurer de la qualité des témoins qui attestent ce fait. Il faut voir si ces témoins étaient bien clairvoyants & bien désintéressés ; il faut examiner s'ils s'accordent bien entre eux dans les récits qu'ils nous font, ou dans les circonstances qu'ils nous racontent. Ce sont là les précautions que l'on prend d'ordinaire pour découvrir le degré de probabilité ou d'évidence des faits qu'on nous propose. Ces précautions sont encore infiniment plus nécessaires quand il s'agit d'examiner des faits *surnaturels* qui pour être crus demandent des preuves bien plus fortes que les faits ordinaires. Sur le témoignage unanime de quelques historiens je crois facilement que César s'est emparé des Gaules ; les circonstances de sa conquête me sont moins démontrées quand je ne les trouve racontées que par lui-même ou par ses adhérents. Ces circonstances me paraîtraient incroyables si j'y trouvais des prodiges ou des faits contraires à l'ordre de la nature, &

pour lors j'aurais lieu de craindre qu'on n'eût voulu m'en imposer ; ou si je jugeais plus favorablement des Auteurs qui transmettent ces faits, je les regarderais comme des enthousiastes & des fous.

D'après ces principes adoptés par la saine critique, voyons donc quels ont été les témoins, qui nous ont attesté le fait le plus merveilleux, & par conséquent le moins probable, que l'histoire puisse nous fournir. Ce sont des Apôtres. Mais qu'est-ce que des Apôtre ? Ce sont des adhérents de Jésus. Ces Apôtres étaient-ils des hommes éclairés ? Tout nous prouve qu'ils étaient ignorants & grossiers & qu'une crédulité infatigable formait leur caractère. Ont-ils vu de leurs yeux Jésus ressusciter ? Non ; personne n'a vu de ses yeux ce grand miracle ; les Apôtres eux-mêmes n'ont point vu leur Maître sortir du tombeau, ils ont trouvé seulement que son tombeau était vide, ce qui ne prouve aucunement qu'il fût ressuscité. Mais, dira-t-on, les Apôtres l'ont vu depuis & ont conversé avec lui ; il s'est montré à des femmes qui le connaissaient très bien. Mais ces Apôtres & ces femmes ont-ils bien vu ? Leur imagination préoccupée ne leur a-t-elle pas fait voir ce qui n'existait pas ? Enfin est-il bien sûr que leur Maître fût mort avant d'être mis au tombeau ?

En second lieu ces témoins étaient-ils dégagés d'intérêt ? Les Apôtres & les disciples de Jésus étaient sans doute intéressés à la gloire du Maître qu'ils avaient suivi pendant le cours de sa mission. Leurs intérêts se confondaient avec ceux d'un homme qui les faisait subsister sans travail ; plusieurs d'entre eux s'attendaient à être récompensés de leur attachement pour lui par les grâces qu'il leur accorderait dans le Royaume qu'il devait établir. Voyant ces espérances détruites par la mort réelle ou supposée de leur Chef, beaucoup de ces Apôtres perdirent courage, persuadés que tout était fini ; mais d'autres moins abattus, sentirent qu'il ne fallait pas jeter *le manche après la cognée* : que l'on pouvait profiter encore des impressions que la prédication du Christ & ses prodiges avaient faites sur le peuple. Ils crurent ou que leur Maître pouvait encore en revenir, ou, si on le suppose mort, ils purent feindre qu'il avait prédit qu'il

ressusciterait ; en conséquence on convint qu'il était à propos de répandre le bruit de sa résurrection, de dire qu'on l'avait vu, d'assurer que Jésus était sorti triomphant du tombeau, ce qui devait paraître très croyable d'un personnage qui s'était montré capable de ressusciter les autres. Connaissant l'imbécillité des gens à qui ils avaient affaire, ils présumèrent que le peuple était déjà de longue main préparé à croire la merveille que l'on voulut lui annoncer. Enfin ils comprirent qu'il fallait pour subsister continuer à prêcher la doctrine d'un homme qui n'eût point eu d'auditeurs si l'on ne l'eût supposé ressuscité. En conséquence nos gens sentirent qu'il fallait prêcher la résurrection du Christ ou consentir à mourir de faim ; ils prévirent de plus qu'il fallait braver les châtiments & même le trépas plutôt que de renoncer à une opinion ou à une doctrine dont leur subsistance journalière & leur bien-être dépendait absolument. D'où les incrédules concluent que nos témoins de la résurrection du Christ n'étaient rien moins que désintéressés à soutenir ce fait, & furent poussés par le principe que *qui ne risque rien n'a rien*.

En troisième lieu. Les témoins de la résurrection du Christ sont-ils d'accord entre eux dans leurs dépositions ou leurs récits ? Bien plus, sont-ils d'accord avec eux-mêmes dans les relations qu'ils en donnent ? Nous ne voyons ni l'un ni l'autre. Quoique Jésus, suivant quelques Évangélistes, eût annoncé de la façon la plus positive qu'il devait ressusciter [134], St Jean ne fait aucune mention de cette prédiction ; ou du moins il déclare formellement que les Disciples de Jésus *ne savaient pas qu'il devait ressusciter* d'entre les morts [135]) : Ce qui dénote en eux une ignorance totale de ce grand événement, qu'on dit pourtant annoncé par leur Maître, & ce qui pourrait faire soupçonner que ces prédictions du Christ ont été pieusement inventées après coup & insérées par la suite des temps dans le texte de St Mathieu, de St Marc & de St Luc. Cependant rien de plus positif que la façon dont St Mathieu parle de cette prédiction ; il la suppose si

[134] St Mathieu chap. XXVI. 32. St Marc chap. XIV. 28.
[135] St Jean chap. **XX.** 9

connue du public qu'il assure que les Prêtres & les Pharisiens allèrent trouver Pilate & lui dirent ; *nous nous souvenons que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie, qu'après trois jours il ressusciterait* [136] : Cependant on ne trouve dans aucun des Evangélistes un passage où cette résurrection soit prédite d'une façon si publique & si décidée. St Mathieu lui-même ne rapporte que la réponse de Jésus à ceux qui lui demandaient un signe ; elle consiste, comme on l'a dit ailleurs, à les renvoyer à *Jonas, qui fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi, leur dit-il, le fils de l'homme sera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre* [137]. Or Jésus étant mort le vendredi à neuf heures ou à midi, & ressuscité le surlendemain de grand matin, ne fut pas, comme on l'a déjà remarqué, *trois jours & trois nuits dans le sein de la terre*, D'ailleurs la manière donc Jésus s'énonce dans cette prétendue prédiction rapportée par St Mathieu, n'est point assez claire, pour que les Prêtres & les Pharisiens puissent conclure de ce propos obscur que Jésus dût mourir & ressusciter, & pour en être si alarmés : à moins que l'on ne prétende que dans cette occasion ces ennemis du Christ reçurent par une révélation particulière le sens de cette prédiction mystérieuse.

St Jean nous dit que lorsque Jésus fut détaché de la croix par Joseph d'Arimathie, Nicodème, pour l'embaumer, apporta *un mélange d'aloès & de myrrhe du poids de cent livres,* & qu'ensuite il prit le corps de Jésus, & l'enveloppa d'un linceul, en le garnissant d'aromates, selon la coutume pratiquée par les Juifs dans leurs cérémonies funéraires, & le mit au tombeau [138]. Le voilà donc embaumé, enseveli, inhumé. D'un autre côté St Mathieu, St Marc & St Luc nous disent que cette sépulture & cet embaumement s'étaient faits en présence de Marie Magdeleine & de Marie mère de Jésus [139], qui devaient par conséquent savoir ce que Nicodème avait fait ;

[136] St Mathieu chap. XXVII. 63.
[137] St Mathieu chap. XII. 38, 39, 40.
[138] St Jean chap. XIX. 39, 40.
[139] St Math. chap. XXVII. 61. St Marc XV. 47 St Luc XXIII. 55.

cependant St Marc, oubliant bientôt tout cela, nous dit que ces mêmes femmes *achetèrent des aromates afin d'embaumer son corps, & vinrent pour cet effet de grand matin le jour d'après le Sabbat* [140]. St Luc n'a pas plus de mémoire & nous apprend que ces femmes vinrent encore pour embaumer un cadavre, qui, suivant St Jean, avait déjà reçu *cent livres d'aromates*, & était enfermé dans un sépulcre dont l'entrée était fermée par une grosse pierre ; il paraît qu'elles en furent embarrassées, autant que les incrédules le sont de ces contradictions & inconséquences de nos Evangélistes [141]. Mais ces femmes qui craignaient l'obstacle de la pierre ne craignirent pas l'obstacle de la garde, que St Mathieu fait placer à l'entrée du tombeau. D'un autre côté, si ces femmes savaient que le Christ devait ressusciter au bout de trois jours, qu'était-il besoin de tant embaumer son corps ? à moins qu'on ne suppose que Jésus fit un secret à sa mère & à la tendre Magdeleine d'un événement, que l'on assure qu'il avait prédit publiquement, & qui était parfaitement connu, non seulement de ses Disciples, mais encore des Prêtres & des Pharisiens, dont St Mathieu nous apprend les précautions singulières.

Selon cet Evangéliste, ces précautions étaient fondées sur la crainte où étaient les Prêtres que les *Disciples de Jésus ne vinssent enlever son corps, & publier ensuite qu'il était ressuscité ; erreur qui, selon eux, serait plus dangereuse que la première*. Cependant nous voyons des femmes & des Disciples perpétuellement roder autour de ce tombeau, aller & venir librement ; se présenter pour embaumer par deux fois le même cadavre. Il faut convenir que tout cela passe l'intelligence humaine [142].

Il n'est pas plus aisé de concevoir la conduite & des Gardes placés près du tombeau à la sollicitation des Prêtres, & celle de ces Prêtres eux-mêmes. Selon St Mathieu, ces Gardes, effrayés de la résurrection

---

[140] St Marc chap. XVI. 1.
[141] St Luc chap. XXIV. 1.
[142] St Mathieu chap. XXVII. 62-66.

du Christ, coururent à Jérusalem pour dire aux Prêtres « que l'Ange du Seigneur était descendu du ciel, avait détaché la pierre qui fermait le tombeau ; qu'à son aspect ils avaient pensé mourir de peur ». Là-dessus les Prêtres, ne doutant aucunement : de la vérité du rapport des Gardes, leur enjoignent de publier que les Disciples de Jésus avaient enlevé son corps pendant la nuit & durant leur sommeil ; ils leur donnent ensuite de l'argent pour parler sur ce ton, & promettent d'apaiser le Gouverneur, s'il voulait les punir de leur négligence » [143].

Sur ce récit il est bon d'observer que les Gardes ne disent point avoir vu Jésus ressusciter ; ils prétendent simplement avoir vu l'*Ange du Seigneur, descendant du Ciel & roulant la pierre qui était à l'entrée du tombeau*. Ainsi cette histoire n'annonce qu'une *apparition*, & non une *résurrection*. On pourrait l'expliquer d'une façon assez naturelle en disant que pendant la nuit, tandis que les Gardes étaient plongés dans le sommeil, les adhérents de Jésus ont pu à la lueur des flambeaux venir à force armée ouvrir le tombeau, effrayer les Soldats pris au dépourvu, qui dans le trouble où ils furent, s'imaginèrent avoir vu leur proie enlevée de leurs mains par une force surnaturelle, ce qu'ils affirmèrent pour se justifier.

La chose la plus étrange c'est la conduite des Prêtres qui croient tout bonnement le récit des Gardes, & qui par conséquent ajoutent foi à un miracle assez frappant pour les convaincre eux-mêmes de la puissance de Jésus. Mais loin d'être touchés de ce prodige qu'ils croient, ils donnent de l'argent aux Soldats pour les engager à dire, non la chose comme elle est, mais que les Disciples de Jésus sont venus nuitamment pour enlever le corps de leur Maître. D'un autre côté, les Gardes, qui devaient être plus morts que vifs par la terreur du spectacle dont ils venaient d'être témoins, acceptent néanmoins de l'argent pour débiter un mensonge, dont l'*Ange du Seigneur* pouvait très bien les punir. Bien loin de là, pour une somme d'argent nos Soldats consentent à trahir leur conscience. De plus, les Prêtres Juifs,

[143] St Mathieu chap. XXVII.

quelque méchants qu'on les suppose, pouvaient-ils être assez sots pour imaginer que des hommes, après avoir été témoins d'un si terrible miracle, dussent être bien fidèles à le garder sous silence ? Enfin à quoi pouvait être bon un miracle qui ne devait faire impression ni sur les Soldats qui l'avaient vu, ni sur les Prêtres qui le crurent sur le rapport de ces Soldats ? Si ces Prêtres étaient convaincus de la réalité du miracle, n'était-il pas naturel qu'ils reconnussent Jésus pour le Messie, & qu'ils le cherchassent pour se mettre à sa suite, & travailler avec lui à délivrer leur pays du joug des idolâtres ?

Enfin dans cette occasion l'Ange du Seigneur paraît avoir gâté les affaires du Christ en effrayant tellement les Soldats qu'ils s'enfuirent sans avoir eu le temps de voir ressusciter Jésus, dont la résurrection était néanmoins l'objet de tout ce pompeux appareil. Bien loin de là, cet Ange maladroit chasse les Gardes qui devaient être les témoins de cette grande merveille.

Il paraît en général que l'acte de la résurrection de Jésus n'a été vu par personne. Ses Disciples ne l'ont point vu ; les Soldats qui gardaient son tombeau, ne l'ont point vu ; enfin les Prêtres & les Juifs n'ont tenu ce fait si mémorable que de gens qui n'en avaient rien vu. Ce ne fut qu'après sa résurrection que Jésus se fit voir. Mais à qui s'est-il montré ? A des Disciples, intéressés à dire qu'il était ressuscité ; à des femmes, qui au même intérêt joignaient encore un esprit faible, une imagination ardente, une tête disposée à se former des fantômes & des chimères.

Ces réflexions suffisent déjà pour nous faire juger de toutes les prétendues apparitions de Jésus à la suite de sa résurrection. Encore nos Evangélistes ne sont-ils pas d'accord sur ces apparitions. St Mathieu nous dit que Jésus se fit voir à *Marie Magdeleine & à l'autre Marie* ; tandis que St Jean ne fait mention que de Marie Magdeleine toute seule. St Mathieu nous dit que Jésus se fit voir *aux deux Maries* dans le chemin lorsqu'elles retournaient du sépulcre pour

rapporter aux Disciples ce qu'elles y avaient vu. St Jean nous dit que Marie Magdeleine, après avoir été au sépulcre, alla porter la nouvelle aux Disciples, & revint ensuite à ce même sépulcre où elle vit Jésus avec des Anges. St Mathieu dit que les deux Maries embrassèrent les pieds de Jésus. St Jean dit que Jésus défendit à Magdeleine de le toucher. St Mathieu nous apprend que Jésus dit aux Maries de dire à ses Disciples *qu'il allait en Galilée.* St Jean dit que Jésus ordonna à Marie de dire à ses Disciples *qu'il allait chez son père,* c'est-à-dire, dans le ciel. Cela suffit pour nous montrer à quel point les Evangélistes sont d'accord sur les apparitions de Jésus aux saintes femmes. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que selon St Marc, les Disciples eux-mêmes ne voulurent point ajouter foi à cette apparition de Jésus-Christ à la Magdeleine ; selon St Luc ils traitèrent de rêveries tout ce qu'elle leur dit des Anges. Enfin selon St Jean la Magdeleine ne crut point d'abord elle-même avoir vu son adorable Amant, qu'elle prit pour un Jardinier [144].

Nous ne trouvons pas plus de certitude dans l'apparition de Jésus à St Pierre & à St Jean. Ces deux Apôtres se rendirent au sépulcre ; mais ils ne virent point leur cher Maître. Selon St Jean lui-même, il ne vit ni Jésus ni les Anges. D'après St Luc il paraît que ces Apôtres arrivèrent après que les Anges furent partis, & d'après St Jean avant que les Anges fussent arrivés ; Nos témoins sont en effet très peu d'accord sur ces Anges, qui semblent n'avoir été vus que par les bonnes femmes, qu'ils chargèrent d'annoncer aux Disciples la résurrection de Jésus. St Mathieu ne fait mention que d'un seul Ange, que St Marc appelle *un jeune homme*. St Jean assure qu'ils étaient deux.

Il est dit que Jésus se montra encore aux deux Disciples d'*Emmaüs*, appelés *Simon* & *Cléophas* : mais ceux-ci ne le reconnurent pas, quoiqu'ils eussent vécu familièrement avec lui. Ils marchent très longtemps en sa compagnie sans se douter qu'il fût leur

---

[144] V. St Mathieu XXVII. St Jean chap. XX. St Luc chap. XXIV. 11. St Marc chap. XVI.

homme, ce qui est sans doute un manque de mémoire bien étrange. Il est vrai que St Luc nous dit que *leurs yeux étaient comme fermés*. N'est-il pas bien singulier que Jésus vînt se montrer afin de n'être point reconnu ? Cependant ils le reconnurent ensuite, mais aussitôt craignant apparemment d'être vu de trop près, le fantôme disparut : cependant nos deux Disciples n'eurent rien de plus pressé que d'aller annoncer cette nouvelle à leurs confrères assemblés à Jérusalem, où Jésus arriva tout aussi promptement qu'eux.

St Mathieu, St Marc & St Luc s'accordent à nous dire que lorsque les Disciples furent instruits de la résurrection de Jésus, ils le virent pour la première & la dernière fois ; mais l'Auteur des Actes des Apôtres, Saint Jean & St Paul contredisent cette assertion, car ils nous parlent de plusieurs autres apparitions faites par la suite. St Mathieu & St Marc nous apprennent que les Disciples reçurent ordre d'aller joindre Jésus *en Galilée* ; mais St Luc & l'Auteur des Actes (c'est-à-dire le même St Luc) dit que les Disciples eurent ordre de ne point sortir de Jérusalem.

A l'égard de la dernière apparition dont nous venons de parler, St Mathieu la place sur *une montagne de Galilée*, où Jésus avait fixé le rendez-vous pour le soir du jour de sa résurrection, tandis que St Luc nous apprend que cette apparition se fit à Jérusalem, & nous dit qu'immédiatement après il monta au ciel & disparut pour toujours. Cependant l'Auteur des Actes des Apôtres n'est point de cet avis, il prétend (contre lui-même St Luc) que Jésus demeura encore quarante jours avec ses Disciples pour les endoctriner.

Il est encore question de deux apparitions de Jésus à ses Apôtres, l'une à laquelle *Thomas* ne se trouva pas & refusa de croire ceux qui l'assurèrent avoir vu leur Maître ; & l'autre dans laquelle *Thomas* reconnut ce Maître qui lui montra ses plaies. Pour rendre l'une de ces apparitions plus merveilleuse, on nous assure que Jésus se trouva au milieu de ses Disciples *tandis que les portes étaient fermées*. Mais cela ne paraîtra pas surprenant à ceux qui sauront que le Christ après sa résurrection avait un corps *immatériel ou incorporel*, & qui par

conséquent pouvait se faire un passage par les moindres ouvertures. Aussi ses Disciples le prirent-ils pour un *Esprit*. Cependant cet *Esprit* avait des plaies, était palpable, & prenait de la nourriture. Mais peut-être que tout cela n'était que fantastique, & ces apparitions de pures illusions des sens. En effet comment les Apôtres pouvaient-ils être assurés de la réalité des choses qu'ils voyaient ? Un Etre qui a le pouvoir de changer le cours de la nature, peut détruire toutes les règles par lesquelles nous jugeons de la certitude. Cela posé, les Apôtres n'ont jamais pu être sûrs d'avoir vu le Christ après sa résurrection.

St Jean parle de plusieurs apparitions de Jésus à les Disciples dont il n'est pas fait mention par les autres Evangélistes : d'où l'on voit que son témoignage détruit les leurs, ou que ceux-ci détruisent le sien.

Quant aux apparitions de Jésus dont St Paul fait mention, il n'en avait pas été témoin, il ne les savait que par ouï-dire ; aussi trouvons-nous qu'il en parle d'une façon très peu exacte. Il dit, par exemple, que Jésus se montra *aux douze*, tandis qu'il est évident que par la mort de Judas le Collège Apostolique se trouvait réduit à onze seulement. On est surpris de voir ces inexactitudes dans un Auteur inspiré ; elles peuvent nous rendre suspect ce qu'il dit encore de l'apparition de Jésus *à cinq cents d'entre les frères* [145]. Pour lui, on sait qu'il n'a jamais vu son Maître que dans une vision. Peut-être en peut-on dire autant des autres Apôtres & Disciples sur les témoignages desquels on fonde la résurrection de Jésus ; ils étaient Juifs, enthousiastes, Prophètes & par conséquent sujets à rêver, même étant éveillés. Les incrédules trouvent que c'est le jugement le plus favorable que l'on puisse porter des témoins qui nous attestent la résurrection du Sauveur, sur laquelle la Religion Chrétienne est uniquement établie.

Il paraît en effet très certain, par la nature des témoignages que nous venons d'examiner, que la providence a singulièrement négligé de donner à un événement aussi mémorable & d'une si grande

[145] I Epître aux Galates chap. XX.

importance l'authenticité qu'il semblait exiger. En mettant à l'écart la foi, qui ne rend jamais difficile sur les preuves, nul homme ne pourrait croire les faits, même les plus naturels, sur des pièces aussi fautives, sur des preuves aussi faibles, sur des récits aussi contradictoires, sur des témoignages aussi suspects que ceux que nous fournissent les Evangélistes sur le fait le plus incroyable & le plus merveilleux que l'on ait jamais rapporté.

Indépendamment de l'intérêt visible que ces historiens avaient à faire croire la résurrection de leur Maître, & qui devrait nous mettre en garde contre eux, ils semblent n'avoir écrit que pour se contredire les uns les autres & pour infirmer réciproquement leurs témoignages. Il faut sans doute des grâces d'en-haut pour adopter des relations dans lesquelles on ne voit qu'un tissu d'inconséquences, de contradictions, de faits improbables, d'absurdités capables d'ôter toute confiance à l'histoire. Cependant les Chrétiens ne doutent pas un instant de la résurrection, & leur croyance à cet égard est fondée sur le roc, c'est-à-dire, suivant les mécréants, sur des préjugés qu'ils n'ont jamais examinés & auxquels dès l'enfance la plus tendre les guides spirituels ont prudemment attaché la plus grande importance. On leur apprend à immoler la raison, le jugement, le bon sens sur l'autel de la foi ; après ce sacrifice, il n'est plus difficile de leur faire admettre sans examen les absurdités les plus palpables pour des vérités dont il n'est point permis de douter.

C'est en vain que des personnes sensées s'inscrivent en faux contre ces prétendues vérités ; c'est en vain qu'une critique sage s'élève contre des témoignages intéressés & visiblement suggérés par l'enthousiasme & l'imposture ; c'est en vain que l'humanité se récrie contre les guerres, les massacres, les horreurs sans nombre que des disputes absurdes sur des dogmes absurdes ont causés sur la terre. On leur ferme la bouche en disant qu'il est écrit : *je détruirai la sagesse des Sages & je rejetterai la science des Savants. Que sont devenus les Sages ? Que sont devenus les Docteurs de la Loi ? Dieu n'a-t-il pas changé en folie la sagesse de ce monde en leur faisant prêcher la folie*

de l'Évangile[146] ? C'est par de pareilles déclamations contre la sagesse & la raison que des fanatiques & des fourbes sont parvenus à bannir le bon sens de la terre, & à se façonner des esclaves, qui se font un mérite de *soumettre la raison à la foi*, c'est-à-dire d'éteindre un flambeau sacré, qui nous guiderait sûrement, pour nous égarer dans les ténèbres que nos guides intéressés ont su répandre sur les esprits. Dégrader la raison, c'est outrager le Dieu qu'on en suppose l'Auteur, c'est outrager l'homme que l'on réduit à l'état des bêtes.

Ces réflexions suffisent pour nous faire sentir le degré de croyance que mérite le dogme de la résurrection de Jésus-Christ ; il ne nous est attesté que par des hommes dont la subsistance dépendait de cet absurde Roman : & comme *l'iniquité se dément sans cesse elle-même*, ces témoins menteurs n'ont pu s'accorder entre eux dans leurs dépositions. On nous dit que Jésus avait prédit en public sa propre résurrection. Il fallait donc ressusciter en public ; il fallait se montrer, non en secret à ses Disciples dont le témoignage, ne pouvait être que suspect, mais, ouvertement à des Prêtres, des Pharisiens, à des Docteurs, à des personnes éclairées, surtout après leur avoir fait entendre, que c'était là *le seul signe qui leur serait donné*. N'était-ce pas reconnaître la fausseté de sa mission que de refuser le signe par lequel le Christ avait solennellement promis de prouver la vérité de cette mission ? Etait-il raisonnable d'exiger des Juifs qu'ils crussent, sur la parole de ses Disciples, un fait dont il eût pu les convaincre par leurs propres yeux ? Enfin comment est-il possible pour les personnes raisonnables de ce siècle de croire au bout de dix-huit cents ans sur les témoignages discordants de quatre Evangélistes intéressés, fanatiques ou menteurs, un fait qu'ils n'ont pu faire croire de leur temps qu'à un petit nombre d'imbéciles, incapables de raisonner, avides du merveilleux, trop bornés pour éviter les pièges qu'on tendait à leur simplicité. Un Gouverneur Romain, un Tétrarque, un Grand Prêtre Juif convertis par l'apparition de Jésus-Christ eussent fait plus d'impression sur un homme de bon sens que cent apparitions faites en

[146] I. Epître aux Corinth. chap. 1. vs 10 & suiv.

secret à ses Disciples choisis. Le Sanhédrin de Jérusalem converti à la foi eût été d'un plus grand poids pour nous que toute cette canaille obscure à qui les Apôtres, parvinrent à faire croire leurs merveilles improbables, & à persuader qu'ils avaient vu le Christ vivant après sa mort.

Si les apparitions de Jésus à ses Apôtres n'étaient pas visiblement des fables, inventées par la fourberie ou adoptées par l'enthousiasme & l'ignorance, on ne pourrait deviner le motif de ces visites clandestines. En effet devenu impassible, rétabli dans sa toute-puissance divine, qu'avait-il encore à craindre des Juifs ? Pouvait-il appréhender d'être mis à mort de nouveau ? En se montrant n'avait-il pas le droit de se flatter de les convertir plus sûrement qu'il n'avait fait par toutes ses prédications & ses autres miracles ?

Mais, nous dira-t-on, les Juifs par leur résistance avaient mérité d'être rejetés. Les vues de la Providence étaient changées. Dieu ne voulait plus que les Juifs fussent convertis. Ces réponses sont autant d'outrages pour la Divinité. 1°. Comment est-il possible que les hommes résistent à Dieu ? N'est-ce pas nier la toute-puissance divine que de prétendre que l'homme peut s'opposer à ses volontés ? L'homme est libre, direz-vous : mais un Dieu, qui savait tout, ne devait-il pas prévoir que les Juifs abuseraient de leur liberté pour résister à ses volontés ? Dans ce cas pourquoi leur envoyer son fils ? Pourquoi lui faire souffrir en pure perte un supplice infamant & cruel ? Pourquoi ne le point envoyer tout d'un coup à des sujets disposés à l'entendre & à lui rendre leurs hommages ? Enfin prétendre que les vues de la Providence étaient changées, n'est-ce pas attaquer l'immutabilité divine ? à moins que l'on ne voulût dire que la Divinité avait de toute éternité résolu de changer, ce qui néanmoins ne mettrait pas à couvert cette immutabilité.

Ainsi sous quelque point de vue que l'on envisage les choses, il demeurera constant que la résurrection du Christ, loin d'être fondée sur des preuves solides, sur des témoignages irrécusables, sur des

autorités respectables, n'est visiblement établie que sur le mensonge & la fourberie, que l'on voit percer à chaque page des récits discordants de ceux qui ont prétendu l'attester.

Après avoir fait revivre leur héros & l'avoir montré, on ne sait combien de fois, à ses Disciples affidés, il fallut pourtant à la fin le faire disparaître tout à fait, c'est-à-dire, le renvoyer dans le Ciel pour conclure le Roman. Mais nos Romanciers ne sont pas plus d'accord sur cette disparition que sur les autres choses. Ils ne s'accordent ni sur le temps ni sur le lieu où Jésus monta au Ciel. St Marc & St Luc nous apprennent que le Christ, après s'être montré aux onze Apôtres, tandis qu'ils étaient à table, & leur avoir parlé, monta au Ciel. St Luc ajoute néanmoins qu'il les conduisit hors de Jérusalem *jusqu'à Béthanie, que là il éleva ses mains, les bénit, & fut ensuite transporté dans le Ciel*. St Marc contredit ici St Luc, & fait monter Jésus au ciel en Galilée ; & comme s'il eût vu ce qui se passait là-haut, il le place à la droite de Dieu, qui dans cette occasion lui céda la place d'honneur [147]. St Mathieu & St Jean ne parlent point de cette ascension. Si l'on s'en rapportait à eux l'on pourrait même présumer que Jésus est encore sur la terre, car suivant le premier de ces Evangélistes ses dernières paroles à ses Disciples leur font entendre qu'*il restera avec eux jusqu'à la fin des siècles*. Pour fixer nos idées là-dessus, St Luc nous dit, comme on a vu, que Jésus monta au ciel le soir même du jour de sa résurrection. Mais le même St Luc, que l'on suppose être l'Auteur des *Actes des Apôtres*, nous dit que Jésus demeura *quarante jours après sa résurrection* avec ses chers Disciples. La foi seule peut nous tirer de tous ces embarras. St Jean ne prononce rien là-dessus, il nous laisse dans l'incertitude sur le temps que Jésus passa sur terre à la suite de sa résurrection. Quelques incrédules, à la vue du style romanesque qu'on voit régner dans l'Évangile de cet Apôtre, ont cru, par la manière dont il finit son histoire, qu'il avait voulu donner un

---

[147] La fable de l'ascension du Christ est visiblement empruntée de celle de l'ascension de Romulus & de Jules César, que Lactance néanmoins trouve très ridicule. V. Lactant, Institut divin. Lib. I chap. 15.

libre cours aux fables que par la suite on voudrait débiter sur Jésus-Christ. En effet il termine sa narration par ces mots : *Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; & si on les rapportait toutes, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres que l'on en écrirait*. C'est par cette hyperbole que l'Apôtre bien-aimé finit le Roman Platonique qu'il a fait de son Maître [148].

[148] Nous avons donné assez d'exemples des fables contenues dans les différents Évangiles, publiés & adoptés par les diverses sectes du Christianisme : ces fables nous prouvent & la fourberie impudente des faussaires qui composaient ces Romans, & l'étonnante stupidité des différents Sectaires à qui on les faisait croire. Il est encore bon d'observer que les *Actes des Apôtres*, composés par St Luc, ne nous parlent avec quelque détail que de St Paul son maître, & ne nous apprennent presque rien des succès ni du sort de ses confrères. Cependant d'autres Romanciers y ont dignement suppléé. Un certain *Àbdias*, entre autres, nous a transmis en neuf Livres *l'histoire Apostolique*, mais remplie de tant de fables, de prodiges & d'absurdités, que l'Église elle-même s'est cru obligée de les rejeter, dans un temps où ses enfants n'avaient plus la simplicité des premiers siècles. Cependant des siècles d'ignorance ayant fait renaître cette antique crédulité, il s'est trouvé des imbéciles ou des fourbes, qui ont pieusement fait revivre les fables & les traditions des anciens romanciers ; ce sont les seuls mémoires que l'on ait sur les Apôtres. On en trouvera des échantillons à la fin du Tome I. du *Codex Apocryph. N. T.*

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre XVII

Réflexions générales sur la vie du Christ.

Prédication des Apôtres. Conversion de St Paul. Etablissement du Christianisme. Persécutions qu'il essuie. Des causes de ses progrès.

Retour à la table des matières

LA LECTURE seule de la vie de Jésus, telle que nous venons de la présenter d'après les monuments que les Chrétiens respectent comme inspirés, devrait suffire pour détromper toutes les personnes qui pensent. Mais c'est le propre de la superstition d'empêcher de penser : elle engourdit l'âme, elle la rend inquiète, elle trouble la raison, elle anéantit le jugement, elle parvient à faire douter des vérités les plus sensibles, elle fait un mérite à ses esclaves de ne rien examiner, & de s'en rapporter aveuglément à la parole de ceux qui les dominent. Il est donc à propos de remettre encore sous les yeux quelques réflexions à ceux des lecteurs qui n'auraient pas le courage de tirer de l'examen que nous venons de faire les conséquences que l'on voit se présenter naturellement, & de les aider ainsi à se former des idées raisonnables du Christ qu'ils adorent, de ses Disciples qu'ils révèrent, des livres qu'ils sont accoutumés à regarder comme sacrés.

L'examen que nous avons fait de la naissance de Jésus a dû nous la rendre très suspecte. Nous avons trouvé le Saint-Esprit en défaut sur cet article important de la vie de notre héros ; il inspire deux généalogies très différentes à deux Evangélistes. Malgré une bévue si frappante, malgré la parenté de la Vierge Marie avec Elizabeth femme du Prêtre Zacharie, nous ne chicanerons point là-dessus. Nous accorderons qu'il a pu se faire que Marie fût vraiment de la race de David, bien des exemples nous prouvent que les rejetons de races plus illustres encore sont tombés dans la misère. En partant donc de cette supposition, soit que Marie, femme intacte de Joseph, se fût livrée de plein gré à l'Ange, soit que simple ou dévote elle eût été trompée par cet Ange, ou plutôt par un Amant, Soldat ou Prêtre, qui joua le rôle d'un Ange, il y a tout lieu de croire qu'elle apprit à son fils par la suite sa dépendance de David, & peut-être les circonstances merveilleuses qui pouvaient en justifiant la mère allumer l'enthousiasme de l'enfant. Ainsi Jésus put de très bonne heure être vraiment persuadé & de la noblesse de sa race, & du merveilleux dont sa naissance avait été accompagnée. Ces idées ont pu enflammer son ambition par la suite, & peu à peu lui faire croire qu'il était vraiment destiné à jouer un grand rôle dans son pays. Préoccupé de ces notions sublimes il acheva de s'y confirmer & de s'enivrer de plus en plus par la lecture des prophéties obscures, & par l'étude des traditions répandues dans son pays. Il est donc très possible que notre aventurier soit parvenu à se croire réellement appelé par la Divinité, & désigné par les Prophètes pour être le Réformateur, le Chef, le. Messie d'Israël. En un mot il fut un visionnaire, & trouva des gens assez simples pour donner dans ses rêveries

Une autre cause put encore contribuer à échauffer le cerveau de notre Missionnaire. En effet quelques savants, avec beaucoup de vraisemblance, ont soupçonné Jésus d'avoir puisé sa morale & sa science, chez une espèce de Moines ou Cénobites Juifs appelés *Thérapeutes* ou *Esséniens.* Il est certain que l'on trouve une conformité frappante entre ce que Philon nous dit de ces pieux Enthousiastes, & les préceptes sublimes de notre Héros. Les *Thérapeutes* quittaient père, mère, femmes, enfants & biens pour

vaquer à la contemplation. Ils expliquaient l'Évangeliste d'une façon toute allégorique. Ils s'abstenaient de tout ferment, Ils vivaient en commun. Ils souffraient avec constance les maux de la vie & mouraient avec joie [149]. De tout cela l'on pourrait conclure ou que le Christ avait été Thérapeute avant de prêcher, ou du moins qu'il avait emprunté leur Doctrine.

Quoi qu'il en soit, au milieu d'une nation ignorante & superstitieuse, perpétuellement repue d'oracles & de promesses pompeuses ; misérable pour lors & mécontente du joug des Romains ; continuellement flattée de l'attente d'un libérateur qui la remettrait en honneur ; notre Enthousiaste trouva sans peine des auditeurs & peu à peu des adhérents. Les hommes sont naturellement disposés à écouter & à croire ceux qui leur font espérer la fin de leurs misères. Les malheurs rendent l'homme craintif, crédule, & le ramènent à la superstition. Un fanatique a toujours des conquêtes à faire chez un peuple misérable. Il n'est donc point merveilleux que Jésus se soit très promptement fait des partisans, surtout dans une populace qu'il est en tout pays très facile de séduire.

Notre héros connaissait le faible de ses concitoyens ; il leur fallait des prodiges, il en fit à leurs yeux. Des stupides, totalement étrangers aux sciences naturelles, à la Médecine, aux ressources de l'artifice, prirent aisément pour des miracles des opérations très simples, &

---

149 Voyez *Philon de la vie contemplative*. Les premiers Pères de l'Église, frappés de la conformité qui se trouve entre les mœurs que Philon attribue aux *Thérapeutes* & celles des premiers Chrétiens, n'ont pas douté que ce ne fussent ceux-ci que ce savant Juif avait voulu désigner sous le nom de *Théropeutes* ou d'*Esséniens* contemplatifs. Il est certain que du temps de l'historien Josèphe on comptait trois sectes en Judée, les *Pharisiens*, les *Saducéens* & les *Esséniens* ou *Esséens*. Depuis cet Ecrivain il n'est plus fait mention nulle part de ces derniers ; d'où quelques Savants ont conclu que ces *Esséniens* ou *Thérapeutes* furent depuis confondus & incorporés avec les premiers Chrétiens, qui, comme tout le prouve, menaient un genre de vie parfaitement semblable au leur. *V. Le Clerc Biblioth. universelle. Tome IV. p. 525. & suiv. & Bernard Nouvelles de la Républ. des Lettres* Tome XXXV, page 503.

attribuèrent au doigt de Dieu des effets qui pouvaient être dus aux connaissances que Jésus avait acquises durant le long intervalle dont sa Mission fut précédée. Rien de plus commun dans le monde que la combinaison de l'enthousiasme & de la fourberie ; les dévots les plus sincères se permettent souvent des fraudes qu'il appellent *pieuses*, quand il s'agit de faire réussir ce qu'ils croient l'*oeuvre de Dieu*, ou de faire prospérer la Religion. Des exemples très récents suffisent pour nous convaincre que l'alliage de la piété & de la fourberie n'est nullement incompatible. L'on a vu tout Paris courir pour voir des miracles, des guérisons, des *convulsions*, & pour entendre des prédictions qui étaient visiblement des fraudes imaginées par de bonnes âmes, dans la vue d'étayer leur parti, qu'elles qualifiaient de la cause de Dieu. Il n'est guères de zélés dévots qui ne croient le crime même permis quand il s'agit des intérêts de la Religion. Dans la Religion, comme au jeu, *l'on commence par être dupe, & l'on finit par être fripon*.

Ainsi en considérant attentivement les choses, en pesant les circonstances de la vie de Jésus-Christ, nous demeurerons persuadés que cet homme a pu être un fanatique, qui se crut réellement inspiré, favorisé du ciel, envoyé à. sa nation, en un mot un *Messie* ; & que pour appuyer sa mission divine il ne fit point de difficulté d'employer les fraudes les plus propre à réussir auprès d'un peuple, à qui il fallait absolument des miracles, & que sans des miracles les plus forts raisonnements, les harangues les plus éloquentes, les préceptes les plus sages, les Conseils les plus sensés, les principes les plus vrais n'auraient jamais pu convaincre. En un mot un mélange assez constant d'enthousiasme & de fourberie paraît constituer le caractère de Jésus ; c'est celui de presque tous les Aventuriers spirituels qui s'érigent en *Réformateurs*, ou qui se font Chefs de Secte.

En effet nous le voyons toujours durant toute sa mission prêcher le royaume de son Père & appuyer sa prédication par des prodiges. Il ne parle dans les commencements que d'une façon très réservée de sa qualité de Messie, de fils de Dieu, de fils de David. Il a la prudence de

ne se point donner lui-même pour tel ; mais il permet que ce secret se décèle par la bouche du Diable, à qui il a communément grand soin d'imposer silence lorsqu'il a parlé d'une façon assez intelligible pour avoir fait impression sur les spectateurs. Ainsi à l'aide de ses possédés, de ses énergumènes ou de ses *convulsionnaires*, il se fait rendre des témoignages, qui dans sa propre bouche eussent été trop suspects & l'auraient pu rendre odieux.

Notre Opérateur habile eut encore soin de toujours choisir son terrain pour faire ses miracles ; il refusa constamment d'opérer ses prodiges devant des personnes qu'il supposait disposées à les critiquer. S'il en fit quelquefois dans les Synagogues & en présence de quelques Docteurs, ce fut, selon les apparences, dans la certitude que la populace moins difficile & qui croyait à ses merveilles, prendrait son parti & le défendrait contre les mauvais desseins des spectateurs plus clairvoyants [150].

Les Apôtres de Jésus paraissent avoir été des hommes de la trempe de leur Maître, c'est-à-dire, ou des enthousiastes crédules & séduits, ou des fourbes adroits, ou souvent l'un & l'autre à la fois. Il y a tout lieu de croire que le Christ, qui se connaissait en hommes, n'admit dans sa confidence la plus intime que ceux dans lesquels il remarqua la crédulité la plus soumise ou la plus grande adresse. Dans les occasions importantes, comme dans le miracle de la multiplication des pains, dans la *Transfiguration, etc.* nous voyons qu'il se sert toujours du ministère de *Pierre*, *de Jacques & de Jean.*

---

[150] C'est ainsi que l'on a vu il y a quelques années dans Paris, sur le tombeau du Diacre *Pâris*, s'opérer des miracles en présence de personnes très sensées, qui n'osaient ni les critiquer ni les contredire, dans la crainte d'être maltraitées par une populace obstinée à voir des prodiges, & que des imposteurs n'auraient pas manqué d'exciter contre ceux qui auraient prétendu ne voir que des fourberies. L'Auteur de cet Ouvrage pensa se faire des affaires très sérieuses avec le peuple dans le cimetière de St Médard pour avoir eu la témérité de rire en voyant les cabrioles de l'Abbé Becherand.

Il est aisé de comprendre que ses Disciples & ses adhérents lui furent très attachés, soit par les liens de l'intérêt, soit par ceux de la crédulité. Les plus rusés sentirent que leur fortune ne pouvait que s'améliorer sous la conduite d'un homme qui savait en imposer au vulgaire & les faire vivre aux dépens des dévots charitables. Des pêcheurs, obligés ci-devant de subsister par un travail pénible & souvent inutile, comprirent qu'il était plus avantageux de s'attacher à un Missionnaire qui sans peine les faisait vivre assez commodément. Les plus crédules s'attendirent toujours à faire une fortune brillante & à remplir des postes éminents dans le nouveau Royaume que leur chef avait dessein de fonder.

Les espérances & le bien-être des uns & des autres se dissipèrent à la mort de Jésus. Les plus pusillanimes perdirent entièrement courage, mais les plus habiles & les plus fins ne se crurent point obligés de quitter la partie. Ils imaginèrent donc, comme on a vu, la fable de la résurrection, à l'aide de laquelle & l'honneur de leur Maître & leur propre fortune furent mis en sûreté. Au reste, il paraît évident que ces Apôtres n'ont jamais cru sincèrement que leur Maître fût un Dieu. Les Actes nous prouvent invinciblement le contraire. Le même Simon-Pierre qui avait reconnu Jésus pour le fils du Dieu vivant, déclare dans sa première prédication qu'il est un homme. *Vous savez,* dit-il, *que Jésus de Nazareth* a été UN HOMME *que Dieu a rendu célèbre parmi vous… Cependant vous l'avez crucifié… mais Dieu l'a ressuscité, etc.*

Ce passage prouve très clairement que ce chef des Apôtres n'osait pas encore hasarder, ou ignorait totalement la Doctrine de la Divinité de Jésus, qui fut depuis inventée par l'intérêt du Clergé, & adoptée par la sottise des Chrétiens, dont la crédulité ne fut jamais effrayée des plus grandes absurdités ; l'intérêt & la sottise ont perpétué cette doctrine jusqu'à nous. A force de répéter les mêmes choses pendant longtemps aux hommes, on parvient à leur faire croire les fables les

plus ridicules ; la Religion des Enfants n'est jamais que l'effet de la sottise des Pères [151].

Cependant il paraît que les Apôtres de Jésus, privés des Conseils de leur Maître, ne seraient jamais parvenus à faire adopter leur doctrine s'ils n'eussent eu depuis sa mort de puissants renforts, & ne se fussent prudemment associé des hommes plus adroits qu'eux & plus propres aux affaires. Ils délibérèrent ensemble sur leurs intérêts communs ; ce fut alors que le *Saint Esprit* descendit sur eux, c'est-à-dire, qu'ils avisèrent aux moyens de subsister, de gagner des prosélytes, de grossir le nombre de leurs adhérents, afin de se garantir des entreprises des Prêtres & des Grands de la nation, à qui la nouvelle secte ne pouvait que déplaire. En effet Ceux-ci, peu contents d'avoir fait mourir Jésus, eurent encore l'imprudence de persécuter ses adhérents ; ils engagèrent Hérode à faire périr *Jacques,* frère du Christ ; enfin ils firent lapider *Etienne,* qui avait eu le malheur de tomber entre leurs mains. Ces Prêtres & ces Docteurs ne virent pas que la persécution est le moyen le plus sûr d'étendre le fanatisme de plus en plus ; & qu'on donne toujours de l'importance au parti que l'on persécute.

Cet esprit persécuteur, inhérent au Clergé, ne servit donc qu'à faire de nouveaux partisans à la secte persécutée. Les mauvais traitements, les emprisonnements, les supplices rendent toujours les sectaires plus opiniâtres, & en font des objets intéressants pour ceux qui les voient souffrir. Les tourments font que l'on prend pitié de celui qui les endure. Tout fanatique que l'on punit est assuré de trouver des amis crédules qui le secourent, parce qu'on se persuade que c'est pour la Religion qu'il est persécuté.

La persécution des Prêtres fit encore sentir aux nouveaux sectaires qu'il était très important pour eux de s'unir d'intérêts : ils comprirent

[151] Voyez les *Actes des Apôtres*, chap. II. vers. 22-25. & voyez la seconde des Notes suivantes.

qu'il fallait éviter les querelles & tout ce qui pouvait causer de la division ; en un mot ils vécurent dans la concorde & la paix.

Les Apôtres, devenus les Chefs de la secte, ne négligèrent pas leurs propres intérêts. Un des premiers moyens que le Saint-Esprit leur inspira fut de profiter de la ferveur des âmes dévotes pour les engager à mettre tous leurs biens en commun. Les Apôtres furent les dépositaires de ces biens ; ils eurent sous leurs ordres des ministres ou serviteurs connus sous le nom de *Diacres*, chargés de la distribution des aumônes, Il y a tout lieu de croire que ces grands Saints ne s'oubliaient point eux-mêmes dans ces distributions. Il paraît encore que la loi de mettre ses biens en commun s'observait à la rigueur. En effet nous voyons dans les Actes des Apôtres *Ananie* & *Saphire* frappés de mort, à la prière de St Pierre, pour avoir eu la témérité de retenir une portion de leur propre bien : conduite qui paraîtrait aussi injuste que barbare dans toute autre personne qu'un Apôtre de Jésus-Christ.

Cependant il faut convenir que la loi qui obligeait les riches à mettre leur bien en commun était très importante, non seulement pour les Apôtres, mais encore pour grossir la secte & lui attirer des partisans. Les pauvres durent sans doute être fort empressés à s'enrôler dans un parti, où les riches s'engageaient à *mettre la nappe* pour les indigents. D'où l'on voit que cette institution pouvait, sans miracle, fortifier la foi, & augmenter journellement le nombre des fidèles.

De toutes les recrues que fit la secte naissante, il n'y en eut point de plus importante pour elle que celle de *Saul,* depuis connu sous le nom de *St Paul.* Les actions & les écrits qu'on lui attribue nous le montrent comme un homme ambitieux, actif, intrépide, opiniâtre, susceptible d'enthousiasme & capable d'en inspirer aux autres. Occupé d'abord du métier de faiseur de tentes, il paraît qu'il s'attacha depuis au service de *Gamaliel*, Docteur de la Loi, & qu'il rendit des services aux Prêtres dans les persécutions qu'ils firent éprouver aux premiers Chrétiens. Cependant il y a lieu de croire que les Apôtres sentant l'utilité dont un homme du caractère de Saul pouvait être au

parti, profitèrent de quelque mécontentement qu'il avait eu, pour l'attirer dans leur secte ; il y consentit, comprenant très bien qu'à l'aide de ses talents, supérieurs à ceux de ses confrères, il pourrait aisément venir à bout de se mettre à la tête d'un parti, auquel il savait les moyens de se rendre nécessaire. Il prétendit donc que sa conversion était l'effet d'un miracle, & que Dieu lui-même l'avait appelé. En conséquence il se fit baptiser à Damas, vint se joindre aux Apôtres à Jérusalem, se fit agréger à leur Collège, & bientôt leur fit connaître ses talents [152]. Il se mit donc à prêcher le Christ & sa résurrection, & à travailler pour lui gagner des âmes. Son zèle véhément ne tarda pas à lui susciter des affaires avec les Prêtres, indignés de la conduite de ce transfuge ; mais ses persécutions le rendirent plus cher à son parti, dont il devint dès lors l'âme & le grand mobile.

Souvent maltraité & rebuté par les Juifs, il comprit qu'il serait peut-être utile de ne point s'en tenir à eux seuls, mais qu'il pouvait encore y avoir des conquêtes à faire parmi les idolâtres. Il savait sans doute très bien que le peuple se rassemble assez dans toutes les superstitions ; qu'il est partout également : curieux de merveilles, susceptible de fanatisme, amoureux de nouveautés, & facile à tromper. En conséquence, tantôt Paul prêchait les Juifs ; tantôt à leur refus il s'adressait aux Gentils, parmi lesquels il ne laissa pas de faire des recrues considérables.

Jésus, né dans le sein du Judaïsme, & qui connaissait très bien l'attachement de ses concitoyens pour la loi de Moyse, avait toujours hautement déclaré qu'il venait *l'accomplir, & non pas la détruire.* Ses premiers Apôtres étaient, comme lui, des Juifs & se montrèrent souvent très attachés aux rites de leur Religion. Ceux-ci trouvèrent

---

[152] Voyez les *Actes des Apôtres* chap. IX. L'Auteur a composé un ouvrage sous le titre d'*Essai de Critique sur la Vie & les Ecrits de St Paul*, qui peut être regardé comme un complément de celui-ci. On y trouve l'esprit & le caractère de *l'Apôtre des Gentils*.

mauvais que Paul leur confrère ne soumit pas les prosélytes qu'il faisait chez les Gentils aux pratiques Judaïques. Rempli de vues plus vastes que les autres Apôtres, il n'avait point voulu rebuter ces nouveaux Convertis par des usages incommodes, tels que celui de la *circoncision* & l'abstinence de certaines viandes. Pour mieux parvenir à ses fins il crut devoir négliger ces usages, qu'il traitait de bagatelles, tandis que ses confrères les regardaient comme très essentiels [153]. Paul

---

[153] Les premiers prosélytes que les Apôtres firent parmi les Juifs, comme on a dit ailleurs, s'appelèrent *Nazaréens* ou *Ebionites* ; Ceux-ci crurent en Jésus, sans pour cela renoncer à la Loi de Moyse ; en conférence ils regardaient St Paul comme un *hérétique* ou comme un *Apostat*. Ce fait, attesté par Origène, Eusèbe, & St Epiphane, est important pour se faire une idée précise du Christianisme primitif que l'on voit partagé en deux sectes presque aussitôt que St Paul y fut entré. En effet ce nouvel Apôtre ne tarda pas à se séparer de ses confrères, à prêcher une doctrine différente de la leur, à saper ouvertement le Judaïsme que St Pierre, St Jacques, & tous les autres chefs de l'Église persistaient à respecter. Mais comme St Paul eut du succès chez les Gentils, son parti l'emporta : le Judaïsme fut entièrement proscrit, le Christianisme devint une Religion toute nouvelle dont le Judaïsme n'avait été que la figure. Ainsi St Paul changea totalement le système religieux de Jésus-Christ, qui ne s'était proposé que de réformer le Judaïsme, qui avait fait profession de la Loi de Moyse, qui avait déclaré être venu *pour l'accomplir, & non pour l'abolir*. Les principaux Apôtres suivirent la conduite de leur Maître & se montrèrent fort attachés à la Loi & aux usages de leurs Pères : St Paul, nonobstant leurs protestations, prit une route différente ; il montra du mépris ou de l'indifférence pour les Ordonnances Légales, auxquelles nous trouvons pourtant que par politique il se soumit quelquefois lui-même. C'est ainsi que nous voyons qu'il circoncit Timothée, & qu'il fit des cérémonies Juives dans le temple de Jérusalem.

Peu content de décrier la Loi de Moyse. St Paul, de son propre aveu prêchait un Évangile *à lui* ; Il dit positivement dans son *Epître aux Galates ch. I. vers. 11. & suiv.* que l'Évangile qu'il prêche n'est point des hommes ; qu'il l'a reçu par une révélation particulière de J. C. Il parle encore de ses démêlés avec les autres chefs de la secte, sur lesquels son Disciple St Luc passe très légèrement dans les Actes, qui sont bien plus les *Actes* de Paul que les *Actes des Apôtres*. Il paraît évident qu'il se brouilla avec ses confrères, partisans de la Circoncision & fondateur des *Nazaréens* ou *Ebionites*, c'est-à-dire, des Juifs réformés & convertis à Jésus. Ceux-ci avaient un Évangile peu conforme à celui de Paul ; ils combinèrent la loi du Christ avec celle de Moyse. Bien plus, St Irénée, St Justin, St Epiphane, Eusèbe, Théodoret, St Augustin s'accordent à nous dire que ces *Ebionites*, ou Juifs convertis, regardaient Jésus comme un *pur homme, fils de Joseph & de Marie, à qui l'on ne donnait le nom de fils de Dieu, qu'à cause de ses vertus*. Cela posé, il paraîtrait que c'est St Paul qui a déifié Jésus & aboli le Judaïsme ; les Paulites devenus les plus forts l'emportèrent sur les Ebionites, ou Disciples des Apôtres, & les traitèrent d'hérétiques ; d'où l'on voit que c'est la Religion de St Paul, & non celte de J. C. qui subsiste aujourd'hui parmi nous.

se rendit auprès d'eux pour leur faire entendre raison ; ce fut dans cette occasion qu'il résista à St Pierre, qui ne voulait pas qu'on mollît sur des articles importants à ses yeux.

Cette altercation produisit un vrai schisme. Paul laissa ses confrères prêcher l'Évangile Judaïque ou de la *Circoncision*, tandis qu'il prêchait le sien dans l'Asie-mineure & dans la Grèce, tantôt aux Juifs Hellénistes qu'il y trouvait établis, tantôt aux idolâtres Grecs dont il savait la langue, ignorée des autres Apôtres. Sa mission eut des succès qui surpassèrent de beaucoup tous ceux de ses confrères ; ils allèrent si loin que l'on peut à juste titre regarder Paul comme le vrai fondateur de la Religion Chrétienne, telle qu'elle est aujourd'hui.

En effet, si l'on s'en rapporte aux Actes des Apôtres nous voyons dans ce nouveau Prédicateur une activité, une chaleur, une véhémence, enfin un enthousiasme très propre à se communiquer. Les Missionnaires qu'il forma répandirent sa Doctrine au loin. L'Évangile de l'Apôtre des Gentils prévalut sur L'Évangile des Apôtres Judaïsants ; en peu de temps il y eut un grand nombre de Chrétiens dans toutes les Province de l'Empire Romain.

Les principes de la nouvelle secte avaient sans doute des attraits pour de peuples misérables, écrasés par des Tyrans & des Oppresseurs de toute espèce. Ses maximes, qui tendaient à introduire l'égalité & la communauté de biens eurent de quoi séduire des malheureux méprisés ; ses promesses flattèrent de misérables fanatiques, à qui l'on annonçait d'ailleurs la fin d'un monde pervers, la venue prochaine de Jésus, un royaume où régnerait l'abondance & le bonheur. Pour y être admis on exigeait simplement de ces prosélytes *de croire en Jésus-Christ & de se faire baptiser*. Quant aux maximes austères de la Secte Chrétienne, elles n'étaient point de nature à révolter des misérables, accoutumés par état à souffrir & à manquer des commodités de la vie. Ses dogmes, en petit nombre dans l'origine, furent aisément adoptés par des hommes ignorants, avides de merveilles, & que leur mythologie propre disposait assez à recevoir les fables des

Chrétiens [154]. D'ailleurs les prédicateurs opéraient des miracles, qui ne leur permettaient pas de douter de ceux qu'on leur disait avoir été faits par le Christ

Pour cet effet il y a lieu de présumer que différents Missionnaires eurent soin de composer à l'envi les uns des autres des romans ou histoires de Jésus, dans lesquels ils ne manquèrent pas de rapporter un grand nombre de prodiges, propres à faire respecter le héros pour lequel on avait intérêt d'exciter la vénération des fidèles. C'est ainsi que se sont formés, suivant les apparences, les différents recueils

[154] Toutes les superstitions ont des ressemblances & des affinités entre elles. Les Païens trouvaient dans leur Religion des rapports assez marqués avec le Christianisme. Ils avaient des Sibylles, des oracles, des prédictions. Leur mythologie leur montrait des Dieux détrônés et remplacés les uns par le autres. Ils y voyaient des Dieux persécutés, exilés, mis à mort ; un *Osiris* tué par *Typhon*, & ressuscité ; un *Apollon* chassé du ciel ; un *Adonis*, etc. Nous trouvons surtout beaucoup de points de conformité entre *Esculape* & Jésus-Christ. Le Dieu païen était fils d'Apollon & de la pucelle Boebias ; il fit, comme Jésus, un grand nombre de cures miraculeuses. Il fut puni, & foudroyé par Jupiter pour avoir ressuscité des morts & les avoir ramenés à une meilleure vie. Après sa mort il alla rejoindre le Dieu son Père.

Les Pères de l'Église eux-mêmes ont trouvé des conformités frappantes entre Jésus & *Prométhée*. Celui-ci est nommé la *sagesse du Père*. Il fut puni par Jupiter pour avoir sauvé le genre humain, qui allait être précipité dans le Tartare. Suidas dit que l'on donnait à *Prométhée* un surnom qui signifie *celui qui est mort pour le peuple*. Il fut crucifié sur le Caucase, & Tertullien parle des croix qui s'y trouvaient. Son sang produisit une plante, qui rendait invulnérable. Voyez le Traité de M. du Rondel, qui a pour titre : *De la superstition. Amsterdam 1686 in 18° pag. 115-118.*

Le même Auteur observe que les Païens avaient des idées de la *Trinité*. Le même Dieu s'appelait *Jupiter* dans le ciel, *Mercure* sur terre, & *Pluton* aux Enfer, Voyez page 106. Mercure se nomme *Hermès* en Grec, ce qui signifie *interprète*. Ce Dieu fils de Jupiter est souvent appelé le *verbe interprète*. Le mystère de la *Trinité* est dû à Platon, qui de la *bonté*, de la *sagesse* de la puissance de Dieu, a fait trois *hypostases*, c'est-à-dire, qui a personnifié ces attributs divins. V. *Platonisme dévoilé* page 65.

Enfin on sait que les Païens admettaient un Enfer ou *Tartare*, un jugement dernier ; des Gémes, des Anges, des Démons ; des *métamorphoses* ou *incarnations* : en un mot mille fables analogues à celles des Chrétiens, Plusieurs de leurs Philosophes avaient cru la fin du monde ; & cette doctrine, suivant Lactance, favorisa merveilleusement les prédicateurs de l'Évangile.

connus sous le nom d'*Évangiles*, dans lesquels, à côté de faits très simples & qui peuvent être réellement arrivés, nous trouvons un grand nombre de récits qui ne peuvent paraître croyables qu'à des enthousiastes ou à des sots. Ces histoires composées par différentes mains, sur des traditions peu uniformes, par des Auteurs de caractères fort différents, n'ont point eu beaucoup d'harmonie : de là les défauts de conformité dans les récits de nos Evangélistes que l'on a fait souvent remarquer dans le courant de cet ouvrage. Il y eut, comme on l'a dit ailleurs, un très grand nombre d'Évangiles dans les premiers siècles de l'Église, parmi lesquels le Concile de Nicée en choisit quatre auxquels il dona la sanction divine.

Nous ne déciderons pas si ces Évangiles sont réellement des Auteurs à qui on les attribue : l'opinion qui leur en fait honneur, a pu être fondée ; dans l'origine sur quelque tradition vraie ou fausse subsistante encore du temps ; du Concile de Nicée, ou que les Pères de ce Concile eurent intérêt d'accréditer. Nous remarquerons seulement, qu'il est difficile de se persuader, sans la foi, que l'Évangile de St Jean surtout, étant rempli de notions *Platoniciennes* ait pu être composé par le fils de Zébédée, par un pauvre pêcheur qui peut-être ne sachant ni lire ni écrire, n'a pu connaître la philosophie de Platon [155].

Quoi qu'il en soit nous voyons la philosophie mystique & merveilleuse de Platon s'introduire de très bonne heure dans le Christianisme. Cette Religion dut convenir à Plusieurs égards aux

---

[155] Dès le berceau du Christianisme il s'est trouvé des gens qui ont nié l'authenticité des Évangiles. Marcien les accusait d'être emplis de faussetés Les *Aloge*s & les *Théodosiens* rejetaient, surtout l'Évangile selon St Jean, qu'ils regardaient comme un tissu de mensonges. Voyez *Tillemont Mémoires. Tome II. Pag. 257. St Epiphane hoeresis 51. Tillemont II. Pag. 438*. St Augustin, dans ses *Confessions* liv. VII ch. 9, dit qu'il a trouvé dans les Platoniciens tout le commencement de l'Évangile de St Jean. Origène contre Celse nous apprend que ce Païen reprochait à J. C. d'avoir pris dans Platon les plus belle, maximes dont l'Évangile lui fait honneur, & entre autres, celle qui dit qu'il *est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche de se sauver*. I. 6.

sectateurs de ce Philosophe exalté ; & d'un autre côté, sa philosophie embrouillée dut aussi se trouver propre à s'amalgamer avec les principes de la Secte Chrétienne. Cette analogie fit passer dans la Religion des Chrétiens les notions de la *Spiritualité*, de la *Trinité*, du *Logos* ou du *Verbe*, ainsi qu'une foule de cérémonies magiques, Théurgiques, qui dans lés mains des Prêtres du Christianisme sont devenues des *mystères* ou des SACREMENTS. En lisant *Porphyre*, *Jamblique* & surtout *Plotin*, l'on est tout surpris de les entendre parler à bien des égards sur le même ton que nos Théologiens. Ces points de ressemblance attirèrent à la foi plusieurs Platoniciens, qui figurèrent parmi les Docteurs de l'Église ; de ce nombre sont, entre autres, St Clément d'Alexandrie, St Irénée, St Justin Martyr, Origène, etc. En un mot le Platonisme peut être regardé comme la source de plusieurs des dogmes principaux, & de plusieurs des mystères de la Religion Chrétienne [156].

Il y a tout lieu de croire que la morale austère. & fanatique des Chrétiens dut encore bien disposer en faveur de leur secte un grand nombre de Stoïciens, accoutumés à se faire un mérite de mépriser les objets désirés par les autres hommes, de se priver des agréments de la vie, de braver la douleur & la mort. Nous trouvons en effet un grand nombre d'enthousiastes imbus de ces maximes dans la Religion Chrétienne. Cette façon de penser ou ce fanatisme était très nécessaire

---

156 Ceux qui douteraient de la vérité de cette assertion pour s'en convaincre n'ont qu'à lire les ouvrages des Disciples de Platon, qui tous furent des superstitieux & des *Théurgistes*, dont les idées sont assez analogues à celles des Chrétiens ; nous trouvons en effet ces écrits remplis de recettes pour faire descendre les Dieux, les bon Génies, & pour écarter les mauvais, etc. *Voyez* surtout *le Platonisme dévoilé*, composé par un nommé *Souverain*, de la Secte des Sociniens & imprimé à Cologne en 1700, in octavo. Tertullien reproche aux hérétiques de son temps de s'être égarés pour avoir introduit le Platonisme, le Stoïcisme & la Dialectique dans le Christianisme. *Viderint qui Stoïcum, & Platonicum, & Dialecticum Christianismum protulerunt*. V. TERTULL. DE PRAESCRIPTION. ADV. HAERES CHAP. 3. Ce fut évidemment le mélange de la doctrine inintelligible de Platon avec la Dialectique d'Aristote, qui rendit la Théologie si insensée, si querelleuse, si remplie de faux-fuyants. Le Cardinal Pallavicin convenait que *sans Aristote les Chrétiens eussent manqué d'un grand nombre d'articles de foi*.

aux premiers Chrétiens au milieu des traverses & des persécutions qu'ils essuyèrent, d'abord de la part des Juifs, & ensuite de la part des Empereurs & des Grands animés par les Prêtres Païens. Ceux-ci, selon l'usage du Sacerdoce en tout pays, firent une guerre très cruelle à une secte qui attaquait leurs Dieux & menaçait leurs temples d'une désertion générale. L'univers était fatigué des impostures & des exactions de ces Prêtres, de leurs sacrifices coûteux, de leurs oracles menteurs. Leurs friponneries avaient été plus d'une fois dévoilées, & la secte nouvelle offrait aux hommes un culte moins dispendieux & qui, sans parler autant aux yeux que le culte des Idoles, était plus propre que lui à faire travailler l'imagination, à exciter l'enthousiasme.

D'un autre côté, le Christianisme était flatteur & consolant pour tous les malheureux ; il mettait tous les hommes sur la même ligne, il déprimait les riches, il s'annonçait comme destiné par préférence aux pauvres. Chez les Romains les esclaves se trouvaient en quelque sorte exclus de la Religion ; on aurait dit que les Dieux ne s'embarrassaient aucunement des hommages de ces Etres dédaignés. Les pauvres d'ailleurs n'avaient point de quoi satisfaire l'avidité des Prêtres païens qui, de même que les nôtres, ne faisaient rien sans argent. Ainsi les esclaves & les misérables devaient s'attacher fortement à un système suivant lequel tous les hommes sont égaux aux yeux de la Divinité, & d'après lequel les malheureux ont plus de droits aux faveurs d'un Dieu souffrant & méprisé que les heureux du siècle.

Les Prêtres du Paganisme prirent donc de l'inquiétude sur les progrès rapides de la secte. L'autorité fut alarmée des assemblées clandestines que tenaient les Chrétiens. On les crut ennemis des Empereurs, parce qu'ils refusaient constamment d'offrir aux Dieux du pays des sacrifices pour leur prospérité. Enfin le peuple toujours zélé les crut les ennemis de ses Dieux parce qu'ils ne voulaient point prendre part à son culte ; il les prit pour des Athées & des impies parce qu'il ne concevait pas quels pouvaient être les objets invisibles de leur adoration, & parce qu'il prenait ombrage des mystères qu'il

leur voyait célébrer dans le plus grand secret [157]. Les Chrétiens ainsi chargés de la haine publique, en devinrent bientôt les victimes ; ils furent persécutés : la persécution, comme il arrive toujours, les rendit plus opiniâtres. L'enthousiasme s'alluma de plus en plus dans les âmes : on se fit une gloire de résister aux efforts des Tyrans ; on alla même jusqu'à braver leurs supplices, & l'on finit par croire que le plus grand des bonheurs était de périr sous leurs coups. On fut flatté par-là de ressembler au fils, de Dieu, & l'on se persuada qu'en mourant pour sa cause l'on était sûr de régner avec lui dans les Cieux.

En conséquence de ces idées fanatiques & flatteuses pour la vanité, le *martyre* devint l'objet de l'ambition d'un grand nombre de Chrétiens. Indépendamment des récompenses célestes qu'ils croyaient assurées à ceux qui souffraient avec confiance & périssaient pour la Religion, on les voyait estimés, révérés & soignés pendant leur vie, & on leur décernait des honneurs presque divins après leur mort. Au contraire dans la Société Chrétienne ceux qui avaient la faiblesse de succomber aux tourments & de renoncer à leur Religion étaient honnis, méprisés, regardés comme des infâmes. Tant de motifs réunis contribuaient sans doute à échauffer l'imagination des fidèles, déjà suffisamment remuée par les idées de la fin prochaine du monde, de la venue de Jésus-Christ, de son règne fortuné, en un mot par les notions fanatiques dont les l'Évangelistes des Chrétiens sont remplies. On courait donc gaiement aux supplices ; on se glorifiait de ses chaînes ; on ambitionnait le martyre comme une faveur, & souvent, par un zèle aveugle, on provoquait la fureur des persécuteurs. Les Magistrats par leurs proscriptions & leurs tourments ne faisaient qu'allumer de plus

---

[157] On peut voir par les Apologies de St Justin, de Tatien, d'Athénagore, de Tertullien, d'Arnobe, que l'on imputait aux Chrétiens les crimes les plus abominables, comme de manger de petits enfants, d'être irréligieux & sacrilèges, de commettre des impudicités & des incestes dans leurs assemblées nocturnes. On prétendait qu'ils attachaient un chien à un chandelier & que quand parce moyen la lumière était éteinte, les Sexes se mêlaient. Ces opinions répandues dans le peuple l'irritaient contre les Chrétiens, qu'il regardait comme la cause de la colère des Dieux & des calamités publiques ; en conséquence nous voyons que, même sous les Empereurs les plus doux, la fureur du Peuple allumait des persécutions.

en plus l'enthousiasme des Chrétiens ; leur courage était d'ailleurs soutenu par les Chefs de leur secte ; ceux-ci montraient perpétuellement les cieux ouverts aux héros qui consentaient à souffrir & à périr pour leur propre cause, qu'ils avaient soin de faire regarder à ces pauvres fanatiques comme la cause de Dieu même. Un martyr n'est jamais que la victime du Prêtre enthousiaste ou fourbe qui est parvenu à le réduire [158].

Les hommes se révoltent toujours contre ceux qui usent de violence ; ils supposent qu'ils ont tort & que ceux à qui l'on fait violence ont la raison de leur côté. Les persécutions feront toujours des partisans à la cause persécutée. Celles dont nous parlons ne firent que confirmer de plus en plus les Chrétiens dans leur Religion. Les spectateurs de leurs souffrances s'intéressèrent pour eux. On fut curieux de connaître les principes d'une secte qui attirait des traitements si cruels & qui donnait à ses adhérents un courage que l'on crut surnaturel. L'on s'imagina qu'une telle Religion ne pouvait être que l'ouvrage d'un Dieu ; ses partisans parurent des hommes extraordinaires ; leur enthousiasme devint contagieux, la violence ne servit qu'à l'étendre de plus en plus, & suivant le langage d'un Docteur des Chrétiens *le sang des Martyrs devint une semence féconde de Chrétiens*.

On voudrait faire passer cette propagation du Christianisme pour un miracle évident de la Toute-puissance divine, tandis qu'elle n'était due qu'à des causes naturelles, inhérentes à l'esprit humain, dont le propre est de tenir fortement à sa façon de penser, de se raidir contre la violence, de s'applaudir de ses forces, d'admirer le courage dans les

[158] Martyr en Grec signifie témoin. Mais à l'exception des Apôtres (dont les actions ne nous ont été transmises que par des faiseurs de légendes) quel témoignage pouvait rendre à Jésus des hommes qui ne l'avaient jamais vu, & qui ne pouvaient le connaître que sur les contes que leur en faisaient des Prédicateurs, qui ne rendaient que ce qu'ils en savaient eux-mêmes que par une tradition très suspecte ? Un Martyr n'est donc pour l'ordinaire qu'un sot, qui a été la dupe d'un fripon, dont l'objet a été d'établir une secte, & qui souvent lui-même s'est fait punir de son projet.

autres, de s'intéresser à ceux qui en montrent, & de se laisser gagner à leur enthousiasme. Un peu de réflexion suffirait pour sentir que l'obstination des Martyrs, loin d'être un signe de la protection divine sur eux, ou de la bonté de leur cause, ne peut être regardée que comme l'effet d'un aveuglement causé par les leçons réitérées de leurs Prêtres fanatiques ou trompeurs [159]. Quelle conduite plus extravagante que celle d'un Souverain qui, pouvant à son gré & sans effusion de sang étendre son Empire, préférerait de le faire par le massacre des plus fidèles de ses sujets ?

N'est-ce point anéantir la sagesse & la bonté divine que d'assurer qu'un Dieu, à qui tout est possible, parmi tant de voies qu'il pouvait choisir pour établir sa Religion, n'a voulu prendre que celle de faire immoler ses amis les plus chers à la fureur de ses ennemis les plus cruels ? Telles sont les notions que le Christianisme nous présente. Cependant il est aisé de voir qu'elles sont des conséquences nécessaires d'une absurdité fondamentale sur laquelle cette Religion est établie. En effet elle prétend qu'un Dieu juste n'a pas voulu choisir d'autre voie pour racheter les hommes coupables que de faire égorger son cher fils innocent. D'après de tels principes il ne doit pas être étonnant qu'un Dieu si déraisonnable ait voulu convertir les Païens ses ennemis, par le meurtre des Chrétiens ses enfants. Quoique ces absurdités se tiennent, ceux qui ne jouissent pas du saint aveuglement de la foi ne peuvent pas comprendre que le fils de Dieu lui-même, ayant déjà versé son sang pour le rachat des hommes, ce sacrifice n'ait point été suffisant, & que pour opérer la conversion du monde il ait encore fallu le sang d'un très grand nombre de Martyrs, dont les

---

[159] Le savant H. Dodwell a fait deux dissertations curieuses sur les Martyrs : l'une pour prouver qu'ils n'ont pas été en aussi grand nombre qu'on se l'imagine communément ; l'autre pour faire voir que leur cofiance a pu n'être due qu'à des causes très naturelles. V. *Dodwell* DISSERTATIONES *Cyprianica. In 8vo. Oxania 1684*. Cependant on ne peut nier que la frénésie du Martyre ne fût une épidémie chez les premiers Chrétiens, à laquelle leurs médecins spirituels furent eux-mêmes obligés d'opposer des remèdes, vu que ces malheureux se rendaient coupables de Suicide.

mérites étaient sans doute bien moindres que ceux de Jésus-Christ Il est vrai que pour résoudre ces difficultés les Théologiens nous renvoient aux décrets éternels dont il n'est point permis de critiquer la sagesse ; c'est sans doute nous renvoyer bien loin ; néanmoins malgré la solidité de cette réponse le incrédules persisteront à dire que leur esprit borné ne peut trouver ni justice, ni sagesse, ni bonté dans des décrets éternels qui choisissent de pareilles voies pour opérer le salut du genre humain.

Les persécutions ne furent pas la seule voie qui servit à propager la Religion des Chrétiens. Ses prédicateurs, zélés pour le salut des âmes, ou plutôt curieux d'étendre leur propre pouvoir sur l'esprit des hommes & de fortifier leur parti, avaient hérité des Juifs la passion de faire des prosélytes [160].

Cette passion était propre à des fanatiques orgueilleux, qui s'étaient persuadé qu'eux seuls jouiraient exclusivement de la faveur divine ; elle était inconnue des Païens, accoutumés à laisser chacun adorer paisiblement ses Dieux, pourvu que leur culte ne troublât point la tranquillité publique.

Par un effet du zèle des Missionnaires Chrétiens, on les vit, nonobstant les persécutions & les dangers, se répandre avec une ardeur sans pareille partout où ils purent pénétrer pour convertir des idolâtres, & amener des brebis égarées au bercail de Jésus-Christ Cette activité dut être naturellement récompensée par de très grands succès. Des hommes, que leurs Prêtres idolâtres négligeaient, furent

---

160 Les Missions n'ont pour objet que d'étendre le pouvoir des chefs de l'Église. Le Pape envoie des enthousiastes ou des fourbes aux extrémités de la terre pour lui recruter des sujets. Les Missionnaires y font eux-mêmes très bien leurs affaires, & s'ouvrent de nouvelles branches de commerce, quand ils agissent prudemment. L'Insolence & l'imprudence des Jésuites ont fait proscrire la Religion Chrétienne du Japon, de la Chine, etc. Nos Missionnaires sont bien reçus partout dans les commencements : on n'en fait pour l'ordinaire des martyrs que lorsque leurs vrais desseins se déploient.

flattés de se voir recherchés, & d'être l'objet des soins désintéressés des personnages qui par pure tendresse pour eux venaient de loin les trouver & leur porter des consolations à travers les plus grands périls. Par une suite de ces dispositions on les écouta favorablement, on montra de la bonté à des hommes si bienfaisants, on fut émerveillé de leur doctrine & de leurs récits ; bien des gens adoptèrent leurs leçons, se laissèrent guider par eux & trouvèrent que leur Dieu & leurs dogmes valaient bien ceux qui les avaient précédés.

C'est ainsi que peu à peu, & sans miracle, le Christianisme se fit des colonies plus ou moins considérables dans toutes les parties de l'Empire Romain. Elles furent dirigées & gouvernées par des *Inspecteurs*, *Surveillants*, ou *Evêques*, qui, malgré les dangers dont ils étaient menacés, travaillèrent opiniâtrement & sans relâche à augmenter le nombre de leurs disciples, c'est-à-dire, des esclaves dévoués à leurs saintes volontés. L'empire sur les opinions fut toujours le plus illimité. Comme il n'est rien qui ait plus de force sur les cœurs du vulgaire que la Religion, les Chrétiens eurent partout une soumission illimitée pour leurs Souverains Spirituels, aux lois desquels ils se persuadèrent que leur bonheur éternel était lié. Ainsi nos Missionnaires, convertis en Evêques, exercèrent de l'aveu de leurs disciples une magistrature spirituelle, une juridiction sacrée, qui à la fin les mit au dessus non seulement des autres Prêtres, mais encore les rendit respectables & nécessaires à la Puissance temporelle. Les Princes se servirent toujours avec succès de la Religion & de ses ministres pour accabler les Peuples en les tenant sous le joug. Les imposteurs & les prestiges sont inutiles aux Souverains qui gouvernent, mais ils sont très utiles à ceux qui tyrannisent [161].

---

[161] *Voyez le Christianisme dévoilé, par M. Boulanger publié en 1766 in 8vo*. chapitre XV. & *la Contagion sacrée*, Ouvrage traduit de l'Anglais de *Trenchard* & publié en 1768, où l'on fait voir la fâcheuse influence de la superstition sur le gouvernement. *Note de l'Editeur*.

Histoire critique de Jésus-Christ ou
Analyse raisonnée des Évangiles

Chapitre XVIII

Tableau du Christianisme depuis Constantin jusqu'à nous.

Retour à la table des matières

AU BOUT de trois siècles nous voyons le Christianisme, accru par tous ces moyens, devenir un parti redoutable dans l'Empire Romain ; la puissance souveraine reconnut l'impossibilité de l'étouffer ; les Chrétiens, répandus en grand nombre dans toutes les Provinces, formaient une ligue imposante. Des Chefs ambitieux s'arrachaient sans cesse le droit de régner sur les débris d'une république asservie. Chacun cherchait à se fortifier & à prendre de l'avantage sur ses rivaux. Ce fut dans ces circonstances que *Constantin*, pour se fortifier contre *Maxence* d'abord, & ensuite contre *Licinius*, crut devoir par un coup de politique attirer tous les Chrétiens dans son parti. Pour cet effet il les favorisa hautement, ce qui renforça son armée de tous les soldats de cette secte nombreuse. En reconnaissance des avantages que ceux-ci lui procurèrent, il finit par embrasser lui-même cette Religion devenue si puissante, il honora, distingua, enrichit les Evêques des Chrétiens, très sûr de les attacher à lui par les libéralités,

qu'il faisait & la faveur qu'il montrait à leurs *Pasteurs*. Aidé de leurs secours, il se promit de disposer du troupeau [162].

Par cette révolution politique si favorable au Clergé, les timides Chefs des Chrétiens, qui jusque-là n'avaient régné que sourdement & sans éclat sur les esprits, sortirent de la poussière & devinrent des hommes importants. Secondés par un Empereur très despotique & dont les intérêts se trouvaient liés avec les leurs, ils firent bientôt usage de leur crédit pour venger leurs injures & pour rendre à leurs ennemis avec usure les maux qu'ils en avaient reçus. Le changement survenu dans la fortune des Chrétiens leur fit très promptement oublier les maximes douces & tolérantes de leur Législateur. Ils comprirent que ces maximes, faites pour des malheureux sans pouvoir, ne devaient plus convenir à des hommes appuyés par des Souverains. En conséquence on attaqua les temples & les Dieux du Paganisme ; leurs adorateurs furent exclus des places ; le Maître ne répandit ses grâces que sur ceux qui consentirent à penser comme lui & à justifier son changement en l'imitant. Ainsi, sans aucuns miracles, la Cour devint Chrétienne, ou du moins feignit de l'être, & les descendants des Courtisans hypocrites furent des Chrétiens de bonne foi [163].

Dès avant le temps de Constantin le Christianisme avait été déchiré par des disputes, des *hérésies,* des *schismes* & des animosités entre les Chefs des Chrétiens [164]. Les adhérents des différents Docteurs

---

[162] Il est évident que Constantin, nonobstant les éloges que les Chrétiens lui ont donnés, était un Prince abominable ; souillé des meurtres de sa femme, de son fils, de son collègue, il chercha, dit-on, vainement des expiations dans la Religion Païenne, il n'en trouva que dans celle des Chrétiens. S'il fut Chrétien de bonne foi, son exemple ne servira, comme tant d'autres, qu'à prouver qu'on peut être à la fois très dévot & très méchant.

[163] Il est très démontré que Constantin, ses Enfants, & surtout Théodose, usèrent de violences inouïes pour anéantir le Paganisme Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire le *Code Théodosien XVI Tit. X. de Paganis, Sacrificiis & Templis*.

[164] Saint Epiphane, qui écrivait dans le quatrième siècle de l'Ere Chrétienne, nous apprend que de son temps il y avait déjà *quatre-vingt hérésies* ou sectes qui

s'étaient injuriés, anathématisés & maltraités *incognito,* c'est-à-dire, sans que leurs querelles éclatassent dans le public. Les subtilités de la métaphysique des Grecs, introduites dans la Religion Chrétienne, avaient fait éclore une infinité de chicanes, qui n'avaient point eu jusque-là de conséquences bien marquées. Toutes ces querelles éclatèrent sous le règne de Constantin. Les Evêques & les champions des différents partis s'intriguèrent pour attirer l'Empereur de leur côté, afin de s'en servir pour écraser leurs adversaires. Dans ce temps même une partie très considérable des Chrétiens sous la bannière du Prêtre *Arius* niait la Divinité de Jésus-Christ. Trop peu versé dans les principes de la Religion qu'il venait d'embrasser, mais voulant décider la question, l'Empereur la remit au jugement des Evêques ; il les convoqua dans la ville de Nicée, & la pluralité des suffrages régla définitivement le symbole de la foi, Jésus devint un Dieu, *consubstantiel* à son Père ; le St Esprit fut encore un Dieu *procédant* des deux autres ; enfin ces trois Dieux combinés ne firent qu'un seul Dieu.

Des cris tumultueux firent passer cette décision inintelligible, & la changèrent en un dogme sacré, nonobstant les réclamations des opposants. On leur ferma la bouche en les traitant de blasphémateurs & d'hérétiques. Les Prélats dont les poumons se trouvèrent les plus forts se déclarèrent *orthodoxes* ; l'Empereur, peu instruit du fond de la querelle, se rangea pour lors de leur côté, & le quitta par la suite ; suivant qu'il crut devoir prêter l'oreille tantôt aux Evêques d'un parti, & tantôt à ceux d'un autre. En effet l'histoire de l'Église nous apprend que Constantin que nous voyons ici adhérer à la décision du Concile de Nicée, fit alternativement éprouver ses coups aux orthodoxes & aux hérétiques.

---

divisaient les Chrétiens : St Irénée, qui vivait dans le second siècle, en avait avant lui déjà réfuté un grand nombre. Depuis l'on a vu pulluler les hérésies dans l'Église ; cela n'est pas surprenant ; dans des ouvrages aussi contradictoires, aussi obscurs, aussi absurdes que ceux dont le Testament est composé, chacun peut trouver tout ce dont il a besoin pour appuyer les systèmes les plus opposés & les plus fous.

Cependant après bien des années & même des siècles de disputes pour quelques contrées, les Evêques de la Chrétienté sont convenus de regarder Jésus-Christ comme un vrai Dieu. Ils sentirent sans doute à la fin qu'il était important pour eux d'avoir un Dieu pour fondateur, ce qui ne pouvait manquer de rendre leur propre autorité plus respectable ; ils prétendirent en effet que cette autorité était dérivée des Apôtres, qui tenaient directement la leur de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de Dieu même C'est donc une opinion dont il serait criminel de douter aujourd'hui, quoique bien des Chrétiens de nos jours ne soient point encore convaincus de cet article, & osent en appeler à la décision de l'Église universelle [165].

Les Evêques assemblés à Nicée décidèrent, comme on l'a dit ailleurs, pareillement de l'authenticité des Évangiles & des livres faits pour servir de règle aux Chrétiens. C'est donc à ces Docteurs, comme on l'a déjà remarqué, que les Chrétiens doivent leur foi, qui néanmoins fut souvent ébranlée depuis par des disputes, des hérésies & des guerres ; & même par des assemblées d'Evêques qui souvent mirent au néant ce que d'autres assemblées d'Evêques avaient décidé de la façon la plus solennelle. En un mot, à compter depuis Constantin jusqu'à nous, l'intérêt des Chefs de l'Église fut la mesure de toutes les décisions, & la règle d'après laquelle ils établirent des dogmes

---

[165] A l'exception des Anglicans, tous les Chrétiens *Protestants* rejettent l'*Episcopat* & le regardent comme un pouvoir usurpé. Parmi les Catholiques les Jansénistes pensent de même, ce qui est la vraie cause de l'inimitié que leur montrent le Pape & les Evêques. Il paraît que St Jérôme était là-dessus de l'avis des Jansénistes. Cependant nous voyons dès les premiers temps St Paul très occupé à relever la dignité Episcopale. St Ignace d'Antioche, disciple des Apôtres, insinue dans ses Epîtres la haute idée que les Chrétiens doivent se faire d'un Evêque. Enfin l'Auteur très ancien des *Constitutions Apostoliques liv. I. chap. 2* déclare nettement qu'un Evêque *est un Dieu sur terre, fait pour commander à tous les hommes ; aux Prêtres, aux Rois, aux Magistrats*. Quoique ces *Constitutions* soient réputées apocryphes, les Evêques y ont bien plus conformé leur conduite qu'à l'Évangile canonique, dans lequel Jésus, loin d'assigner des droits aux Evêques, dit que dans son Royaume il n'y aura *ni premiers ni derniers*.

souvent parfaitement inconnus aux fondateurs de la Religion. L'univers devint l'arène des passions, des disputes, des intrigues, des cruautés de ces gladiateurs sacrés, qui se traitèrent les uns les autres avec la dernière barbarie. Les Souverains temporels, unis d'intérêts avec les Chefs spirituels, ou aveuglés par eux, se crurent toujours obligés de partager leurs fureurs. Les Princes ne semblèrent tenir le glaive que pour égorger les victimes que leur désignaient ceux des Prêtres qui s'emparèrent de leur esprit. Ces Princes aveuglés crurent servir Dieu, ou travailler au bien-être de leurs Etats en épousant toutes les passions de ces Prêtres, devenus les plus orgueilleux, les plus vindicatifs, les plus avares, les plus méchants des hommes.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les querelles que la Religion Chrétienne fit éclore sur la terre. Nous dirons simplement qu'elles furent continuelles & qu'elles ont eu souvent des suites si déplorables que les nations eurent lieu plus de cent fois dans chaque siècle de regretter le Paganisme paisible & l'idolâtrie tolérante de leurs ancêtres. L'Évangile ou la *bonne nouvelle* donna constamment le signal du crime. La croix fut la bannière sous laquelle des frénétiques se rassemblèrent pour arroser la terre de sang. Les volontés du Ciel ne furent entendues de personne. On disputa sans fin sur la façon d'expliquer les oracles que la Divinité était venue elle-même révéler aux mortels. Il fallut toujours prendre un parti dans les querelles les plus inintelligibles. La neutralité fut regardée comme une impiété ; le parti pour lequel le Prince se déclara fut toujours *orthodoxe*, & partant se crut en droit d'exterminer tous les autres, les orthodoxes dans l'Église furent toujours ceux qui eurent le pouvoir de faire exiler, emprisonner & détruire leurs adversaires.

Ces Evêques, que la puissance d'un Empereur avait tirés de la fange, devinrent bientôt des sujets rebelles ; sous prétexte de maintenir leur *puissance spirituelle* ils voulurent être indépendant du Souverain ou des lois de la société. Ils prétendirent que les Princes eux-mêmes, étant sujets de Jésus-Christ, devaient être soumis à la juridiction de ses Représentants sur la terre. Ainsi les prétendus

successeurs de quelques pêcheurs de Judée, à qui Constantin avait tendu la main, s'arrogèrent le droit de régner sur les Rois ; ainsi le Royaume du ciel servit à conquérir les Royaumes de la terre.

Jusque-là, comme on a vu, la Secte Chrétienne répandue par tout l'Empire, avait été gouvernée par des Evêques ou Chefs indépendants les uns des autres, & parfaitement égaux pour la juridiction, ce qui faisait de l'Église une République *Aristocratique* ; mais bientôt son gouvernement devint Monarchique & même Despotique. Le respect que l'on conserva toujours pour Rome, la capitale du monde, sembla donner une certaine supériorité à l'Evêque, ou au Chef spirituel des Chrétiens qui s'y trouvaient établis [166]. En conséquence ses confrères lui montrèrent souvent de la déférence & le consultèrent dans quelques occasions. Il n'en fallut pas davantage à l'ambition des Evêques de Rome pour s'arroger le droit de juger leurs confrères & pour se déclarer les Monarques de l'Église Chrétienne. Une tradition très apocryphe avait fait voyager St Pierre à Rome, & supposait que ce chef des Apôtres y avait établi son siége ; en conséquence l'Evêque Romain prétendit avoir succédé aux droits de Simon-Pierre, à qui Jésus dans l'Évangile avait confié plus particulièrement le soin de *paître ses brebis*. Il prit donc les titres fastueux de successeur de St Pierre, d'*Evêque universel* & enfin de *Vicaire de Jésus-Christ* [167].

---

166 D'ailleurs c'était à Rome que demeuraient les Chrétiens les plus opulents ; l'Église Romaine faisait de grandes charités aux fidèles des provinces ; son Evêque était le plus riche ; même du temps des Païens, le Siège de Rome était l'objet de l'ambition & des combat des Prêtres, qui se disputaient le troupeau de J. C.

167 Plusieurs Auteurs ont nié, avec beaucoup de raison, que St Pierre ait jamais mis le pied dans Rome ; dans les Actes des Apôtres il n'est pas fait mention de ce voyage ; à moins qu'on ne suppose que St Luc n'ait omis de parler de St Pierre, qui était *Nazaréen* ou *Ebionite*, pour faire honneur à St Paul son maître de la conversion de la capitale. Voyez ce qui a été dit ci-devant, sur les démêlés de St Paul avec les Apôtres Judaïsants. Si St Pierre eût été à Rome, son Évangile eût été forcé de céder à Celui de l'Apôtre des Gentils, plus commode pour des Païens qu'il dispensait de la circoncision. Ainsi l'on peut présumer que St Paul fut le premier Pape. *V. Hist. des Papes Tome I. Lettres & monuments des Pères Apostoliques* par Abraham Ruchat *in 8vo*. Leyde 1738. *Fr. Spanheim filii dissertat. IV. Lugd. Batav* 1679.

Il est vrai que ces titres lui furent souvent contestés par les Evêques Orientaux, trop fiers pour vouloir plier sous le joug de leur confrère ; mais peu à peu à force d'artifices, d'intrigues, & souvent de violences, ceux qui occupèrent le Siège de Rome, suivant toujours leur projet avec ardeur, parvinrent à se faire reconnaître en Occident comme les Chefs de l'Église Chrétienne.

Souples & soumis d'abord à l'égard des Souverains dont ils craignaient la puissance, ils leur montèrent bientôt sur les épaules, & les foulèrent sous leurs pieds quand ils se virent bien assurés de leur pouvoir sur l'esprit des peuples dévots & rendus frénétiques par la superstition. Alors ils levèrent le masque ; ils donnèrent aux nations le signal de la révolte, ils animèrent le Chrétiens à leur destruction mutuelle ; ils soulevèrent les peuples ; ils précipitèrent les Rois de leur Trône ; ils firent, pour les intérêts de leur orgueil, couler le sang à grands flots ; ils firent des Princes trop faibles les vils jouets de leurs passions ; ils en firent tantôt leurs victimes & tantôt leurs bourreaux. Les Souverains, devenus leurs vassaux, exécutèrent en tremblant les arrêts que le Ciel avait prononcés contre les ennemis du Saint-Siège, qui s'était rendu l'arbitre de la foi. En un mot ces Pontifes inhumains immolèrent à leur Dieu cent fois plus de victimes humaines que le Paganisme n'en avait sacrifié à tous les siens.

Après être parvenu à subjuguer les Evêques, dans la vue d'établir & de conserver son empire sur les peuples, le Chef de l'Église inonda les Etats des Princes de la secte d'une foule de Prêtres subalternes & de Moines qui furent ses espions, ses émissaires, les organes dont il se servait pour faire entendre au loin ses volontés & pour servir son ambition.

Ainsi les nations furent inondées d'hommes inutiles ou dangereux. Les uns, sous prétexte de tendre à la perfection Chrétienne, étonnèrent le vulgaire par un genre de vie frénétique, se refusèrent aux plaisirs de la vie, renoncèrent au monde, & languirent dans le fond d'un cloître en attendant la mort que leur vie déplaisante devait leur faire désirer.

Ils s'imaginèrent plaire à Dieu en s'occupant uniquement de prières, de méditations stériles & creuses, & en se rendant les victimes d'un fanatisme destructeur. Ces insensés, que le Christianisme admire, peuvent être regardés comme des victimes & des martyrs du haut Clergé, qui n'a garde de les imiter [168].

Mais peu de gens se sentirent appelés à cette perfection sublime ; le plus grand nombre des Moines, plus indulgent pour lui-même, se contenta de renoncer au monde, & de végéter dans la retraite, de languir dans une abondante oisiveté, de vivre sans rien faire aux dépens des nations qui travaillent. Si quelques-uns d'entre eux se livrèrent à l'étude, ils ne s'occupèrent que des vaines subtilités d'une Théologie inintelligible propre à faire naître des troubles dans la société & à fomenter la discorde.

D'autres, plus actifs, se répandirent dans le monde ; sous prétexte de prêcher l'Évangile ils se prêchèrent eux-mêmes, les intérêts du Clergé & surtout la soumission due au Pontife Romain, qui fut toujours leur véritable Souverain. En effet ces émissaires n'eurent jamais d'autre patrie que l'Église, d'autre Maître que son Chef, d'autre intérêt que celui de troubler l'Etat pour faire valoir les *droits divins* du Clergé. Fidèles à suivre l'exemple de Jésus, ils apportèrent *le glaive*, ils semèrent la discorde, ils allumèrent des guerres & des séditions, des persécutions, des croisades ; ils sonnèrent le tocsin de la révolte contre les Princes désagréables ou rebelles au superbe Tyran de l'Église ; ils employèrent souvent le couteau sacré du fanatisme pour le plonger dans le cœur des Rois ; en un mot, pour faire

[168] Le Christianisme condamne le suicide ; cependant on admire comme des modèles de perfection, & comme des personnages doués de grâces surnaturelles, des hommes & des femmes, qui, par des pénitences & des austérités insensées, abrègent évidemment leurs jours. On assure que les Religieux de la Trappe finissent en peu d'années par mourir de phtisie. Est-il donc plus criminel de se tuer tout d'un coup que de travailler dix ans à sa destruction ? Si les hommes étaient plus conséquents ils verraient qu'il est très ridicule de faire le procès à un suicide, de traîner son cadavre dans la rue, tandis que l'on regarde un Moine frénétique ou une fille enthousiaste comme des Saints agréables à Dieu.

prospérer la *cause de Dieu* ils justifièrent les crimes les plus affreux & mirent tout en combustion sur la terre.

Telles furent, surtout dans les derniers temps, les maximes & la conduite d'un Ordre de Moines, qui se piquant de marcher sur les traces de Jésus prit le nom de sa Société. Uniquement & aveuglément dévoués aux intérêts du Pontife Romain, ils ne semblèrent être venus dans le monde que pour mettre l'univers dans ses fers. Ils corrompirent la jeunesse, de l'éducation de laquelle ils voulurent s'emparer exclusivement ; ils s'efforcèrent de ramener la barbarie ; sachant bien que la *pauvreté d'esprit* est le plus grand soutien de la superstition, ils prêchèrent l'ignorance & la soumission aveugle ; ils dépravèrent les mœurs & leur substituèrent de vaines pratiques & des superstitions, compatibles avec tous les vices & capables d'apaiser les remords que peut causer le crime. Ils prêchèrent l'esclavage & la soumission illimitée aux Princes qui furent eux-mêmes leurs esclaves, & qui consentirent à devenir les instruments de leurs propres vengeances ; ils prêchèrent la rébellion & le Régicide contre les Princes qui refusèrent de plier sous le joug odieux du successeur de St Pierre, qu'ils eurent le front de déclarer *infaillible*, & dont ils mirent les décisions bien au-dessus des celles de l'Église universelle. En un mot par leurs secours le Pape devint, non seulement le Despote, mais encore le vrai Dieu des Chrétiens [169].

Il y eut cependant des hommes qui osèrent réclamer contre les violences, les extorsions & les usurpations de ce Tyran spirituel. Il y eut des Souverains qui, pour défendre leurs propres droits, osèrent lutter contre lui ; mais dans des temps d'ignorance le combat fut toujours inégal entre la puissance temporelle & la puissance sacrée de l'opinion. A la fin des prédicateurs mécontents du Pontife de Rome désilèrent les yeux de quelques peuples ; ils prêchèrent *la réforme*, ils

---

[169] Dans le temps où l'Auteur écrivait, il ne prévoyait pas que les Jésuites, dont il est ici question, seraient un jour chassés avec ignominie des Pays où leur pouvoir semblait le mieux établi. *Note de l'Editeur.*

firent main basse sur quelques abus & dogmes qui leur parurent les plus révoltants. Quelques Princes saisirent cette occasion pour briser des fers dont ils avaient été si longtemps accablés : sans renoncer au Christianisme, qu'ils regardèrent toujours comme une Religion toute divine, ils renoncèrent au Christianisme Romain, qu'ils regardèrent comme une superstition corrompue par la cupidité, l'intérêt & les passions du Clergé. Contents d'élaguer ainsi quelques branches d'un arbre empoisonné (que pourtant ses fruits amers auraient assez dû faire connaître) nos *réformateurs* ne sentirent point que les principes même d'une Religion fondée par le fanatisme & l'imposture, devaient nécessairement & toujours faire éclore des fanatiques & des fourbes, ils ne virent point qu'une Religion exclusive, qui prétend jouir toute seule de l'approbation du Très-Haut, devait être par son essence arrogante, orgueilleuse, & devenir à la fin tyrannique, intolérante, sanguinaire. Ils ne virent pas que la manie du Prosélytisme, que le prétendu zèle pour le salut des âmes, que la passion des Prêtres pour dominer & régner sur les consciences, devaient exciter tôt ou tard des ravages.

En effet le Christianisme *réformé* se piquant de ressembler au Christianisme pur des premiers temps de l'Église, produisit des Prédicateurs fougueux, des illuminés, des perturbateurs publics, qui, sous prétexte de *rétablir le Royaume du Christ,* firent naître des troubles, : des massacres, des révoltes, en un mot des désordres sans fin. Les Princes Chrétiens dans toutes les sectes se crurent obligés de soutenir les décisions de leurs Docteurs ; ils regardèrent comme infaillibles les opinions qu'ils avaient eux-mêmes adoptées ; ils les firent valoir & par le fer & par le feu ; en un mot ces Princes furent partout ligués avec quelques-uns de leurs Prêtres pour faire la guerre à tous ceux qui ne pensaient pas comme eux [170].

---

[170] Les Protestants ont persécuté comme le Clergé Romain. Calvin faisait brûler Servet à Genève, tandis qu'on brûlait des Calvinistes à Paris. Les Anabaptistes ont commis des excès inouïs en Allemagne. La Liturgie Anglicane fit perdre la tête à Charles I, qui voulut l'introduire en Ecosse. En Hollande les *Gomaristes* ont chaudement persécuté les *Arminiens*.

L'on vit surtout régner l'esprit intolérant & persécuteur dans les pays qui restèrent soumis au Pontife de Rome. Ce fut là que les Prêtres, nourris dans les maximes d'un despotisme spirituel osèrent le plus insolemment tyranniser les esprits. Ils eurent le front de soutenir que le Prince ne pouvait sans impiété se dispenser d'entrer dans leurs querelles, de partager leurs fureurs, de répandre le sang de leurs Ennemis. Contre les ordres formels de Jésus-Christ les émissaires du Vicaire de Jésus-Christ prêchèrent hautement en son nom la persécution, la vengeance, la haine & le massacre [171]. Leurs cris en imposèrent aux Souverains : les moins crédules tremblèrent à la vue de leur pouvoir qu'ils n'osèrent point réprimer, Une politique superstitieuse & lâche leur fit croire qu'il était de l'intérêt du Trône de s'unir pour toujours avec ces frénétiques inhumains & turbulents. Ainsi les Princes, soumis au Clergé & faisant cause commune avec lui, devinrent les ministres de ses vengeances & les exécuteurs de ses volontés. Ainsi ces Princes aveugles travaillèrent à soutenir une puissance rivale de la leur. Ainsi ces Princes bornés ne virent pas qu'ils nuisaient à leur propre autorité en livrant leurs sujets à la tyrannie & aux extorsions d'un essaim d'hommes, dont l'intérêt est de les plonger dans l'ignorance, d'exciter leur fanatisme, de se rendre maîtres de leurs esprits, de dominer leurs consciences, en un mot d'en faire des instruments propres à servir leur orgueil, leur avarice, leurs vengeances, leur opiniâtreté : par cette indigne politique, dans les Etats les plus soumis à la domination spirituelle du Pontife Romain la liberté de penser fut proscrite avec fureur, l'activité fut réprimée, la science fut punie, l'industrie fut écrasée par la rapacité du Clergé, les mœurs furent négligées & remplacées par des pratiques ; les nations végétèrent dans l'engourdissement ; les hommes n'eurent que des vertus monastiques, affligeantes pour eux-mêmes & inutiles à la

[171] L'Évangile se contredit sans cesse ; il souffle le froid & le chaud sur l'article de la *tolérance*, ce qui est très commode pour les Théologiens, quelque parti qu'ils soutiennent. En conséquence, tant que leur parti est le plus faible, ils s'appuient des passages qui recommandent la douceur : mais dès que ce parti prend le dessus, ils s'autorisent d'autres passages pour écraser leurs adversaires.

société [172]. Ils n'eurent d'autre ressort que celui que le fanatisme leur donna, d'autre science que le jargon obscur de la Théologie ; leur esprit n'eut d'autre pâture que des disputes interminables sur des subtilités mystérieuses, indignes d'occuper des Etres raisonnables, ces occupations futiles absorbèrent l'attention de beaucoup de génies profonds, dont les travaux eussent été utiles s'ils s'étaient portés sur des objets réellement intéressants.

Les nations furent appauvries pour nourrir dans l'abondance, le luxe & souvent dans la crapule, des légions de Moines, de Prêtres, de Pontifes dont elles ne retirèrent aucuns services réels. Sous prétexte de stipendier des intercesseurs auprès de Dieu, on dota richement une multitude de fainéants, dont les prières & les rêveries ne procurèrent que de la misère & des dissensions. L'éducation, confiée par toute la Chrétienté à des Prêtres ignorants ou pervers, ne forma que des superstitieux, dépourvus des qualités nécessaires à des citoyens. L'instruction que l'on donna aux Chrétiens se borna à leur inculquer des dogmes & des mystères qu'ils ne purent jamais comprendre. On ne cessa de prêcher la morale Evangélique ; mais cette morale sublime, que tout le monde admire & que si peu de gens pratiquent, parce qu'elle est incompatible avec la nature & les besoins du plus grand nombre des hommes, n'en imposa point aux passions, & n'arrêta jamais le dérèglement des mœurs. Quand cette morale Stoïque fut pratiquée, ce ne fut que par quelques fanatiques imbéciles, ou par des enthousiastes fougueux que l'ardeur de leur zèle rendit très dangereux pour la société. Les Saints du Christianisme furent, ou les plus inutiles, ou les plus méchants des hommes. Les Princes, les Grands, les Riches, les Chefs même de l'Église se crurent dispensés

---

[172] Le savant Abbé Fleury convient de ces vérités dans ses *Moeurs des Chrétien, partie V*. §. LIV. où il dit que les *Chrétiens doivent observer exactement ce qui se pratique dans les Monastères les plus réguliers, pour voir des exemples vivants de la morale Chrétienne*. Ainsi, de son aveu, un bon Chrétien est un vrai Moine ; or un Moine est un citoyen mort pur la société. Que deviendrait un pays où tout le monde se piquerait de la perfection chrétienne, vers laquelle chacun doit tendre ? Il n'y aurait ni Marchands, ni Soldats, ni gens mariés.

de la pratique rigoureuse & littérale des préceptes & des Conseils qu'un Dieu lui-même était venu donner ; ils laissèrent la perfection chrétienne à quelques misérables Moines, pour qui seuls elle semblait originairement destinée ; des guides faciles aplanirent pour les autres les chemins du Paradis, &, sans gêner les passions, persuadèrent qu'il suffisait de venir périodiquement leur *confesser* ses fautes, s'humilier à leurs pieds, subir les pénitences & les pratiques qu'ils voulurent imposer, & surtout faire des largesses à l'Église, pour obtenir de Dieu la rémission des outrages que l'on faisait à ses créatures. Par ce moyen dans les pays les plus chrétiens l'on vit les peuples & les Princes allier la dévotion avec la plus affreuse dépravation des mœurs, & souvent avec les crimes les plus noirs. L'on vit des Tyrans dévots ; des Adultères dévots ; des Oppresseurs, des Ministres iniques, des Courtisans sans mœurs, des voleurs publics, tous très dévots : on vit des fripons de tout état montrer beaucoup de zèle pour une Religion, dont les Ministres promirent des expiations faciles à ceux mêmes qui violeraient ses préceptes les plus formels [173].

Ainsi par les soins des guides spirituels des Chrétiens la concorde fut bannie des Etats, les Princes tombèrent dans l'esclavage, les peuples furent aveuglés, la science fut étouffée, les nations furent appauvries, la vraie morale fut méconnue, & les Chrétiens les plus dévots furent communément dépourvus des talents & des vertus nécessaires au soutien des sociétés.

---

[173] On dit & l'on répète tous les jours que la Religion est nécessaire, & qu'elle est un *frein*. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour se convaincre que cette Religion parmi les grands & les petits ne retient personne (pas même les Prêtres qui la prêchent & qui en vivent). Les peuples les plus dévots de l'Europe, tels que les Italiens, les Portugais, les Espagnols, se distinguent également par leur bigoterie & par la corruption des mœurs ; le Clergé lui-même leur donne l'exemple de la perfidie, de la cruauté, de la licence la plus effrénée. Pour contenir les hommes, il ne faut ni mensonges ni fables ; il faut de bonnes lois, une bonne éducation, une raison cultivée, des talents, des lumières, de bons exemples, des récompenses & des châtiments équitables. Comme l'on n'oppose que des chimères aux dérèglements des hommes, elles ne sont point capables de vaincre leurs penchants.

Tels sont les avantages immenses que la Religion du Christ a procurés à la terre tels sont les effets que nous voyons résulter de l'Évangile, ou de la *bonne nouvelle* que le fils de Dieu est venu lui même nous annoncer. A en juger *par les fruits* (c'est-à-dire, d'après la règle que le Messie a lui-même donnée) les incrédules trouvent que le Christianisme fut allégoriquement représenté par *le figuier maudit.* Mais ceux qui ont la foi, nous garantissent que dans l'autre monde cet arbre produira quelque jour des fruits délicieux. Il faut donc les attendre en patience, car tout nous prouve que les grands biens que cette Religion nous promet ne se font que très peu sentir dans le monde où nous sommes.

Cependant il est des gens qui portent l'incrédulité jusqu'à penser que, s'il existait un Dieu vraiment jaloux de ses droits, il ne pourrait guère récompenser des mortels assez impies pour lui associer un Juif, un charlatan, un homme, & pour lui rendre des honneurs qui ne sont dus qu'à la Divinité. En effet en supposant que Dieu s'offense des actions de ses créatures & s'intéresse à leurs déportements, il ne peut qu'être très irrité de la conduite odieuse de tant de Chrétiens qui, sous prétexte de dévotion & de zèle, se croient permis de violer les devoirs les plus saints de la nature, dont on fait ce Dieu l'auteur. Il est, ajoutent nos incrédules, très difficile de calculer la durée des extravagances humaines ; cependant ils se flattent que le règne du mensonge & de l'erreur finira tôt ou tard pour faire place à la raison & à la vérité [174]. Ils espèrent donc que les nations & leurs chefs sentiront

---

[174] Un Ecossais a publié à Londres en 1699 un Livre sous le titre de *Joh. Craigii, Scoti, Theologiæ Christianæ principia mathematica*, dans lequel il veut prouver que tout ce qui est fondé sur le témoignage des hommes, soit inspiré soit non inspiré, n'est que probable, & que sa probabilité diminue à proportion qu'on s'éloigne du temps où vivaient les témoins sur le témoignage desquels on croit. Sur ce principe il fait un calcul algébrique, d'après lequel il assure que la probabilité de la Religion Chrétienne durera encore 1454 ans, au bout desquels elle se réduira à rien. Mais il présume que le Jugement dernier doit arriver à temps pour prévenir cette éclipse totale de la foi. Quoi qu'il en soit de ces calculs & de ces conjectures, on pourrait appliquer à la Religion de Jésus ce que Lactance disait de la Mythologie Païenne, suivant laquelle Jupiter avait détrôné

quelque jour le danger des préjugés : qu'ils rougiront d'avoir prostitué leur encens à des objets dignes d'un souverain mépris ; qu'ils regretteront le sang & les trésors que leur ont coûté des fables & des rêveries nuisibles ; qu'ils seront à la fin honteux d'avoir été les dupes & les victimes d'un amas de Romans destitués de vraisemblance, qui n'eurent jamais de fondements plus solides que l'étonnante crédulité des peuples & l'étonnante impudence de ceux qui les prêchent. Ces incrédules osent du moins entrevoir un temps où les hommes, pour leur propre intérêt devenus plus sensés, reconnaîtront la folie vraiment barbare de se haïr, de se tourmenter, de s'égorger pour des dogmes obscurs, des opinions & des cérémonies puériles, indignes d'Etres raisonnables, & sur lesquels il est impossible d'être jamais d'accord. Ces Mécréants poussent la témérité jusqu'à prétendre qu'il est très possible que les Souverains & les Sujets se dégoûtent un jour d'une Religion onéreuse pour les peuples, & qui ne procure des avantages sensibles qu'aux Prêtres d'un Dieu pauvre & crucifié. Ils pensent que détrompés une fois, les Laïques profanes pourraient bien les ramener à la vie frugale des Apôtres, ou à celle du Christ qu'ils doivent se proposer pour modèle ; au moins ils imaginent que l'on pourrait obliger les Ministres du Dieu de paix à vivre plus paisibles, & à faire quelque métier plus honnête que celui de tromper ou de déchirer la société qui les nourrit.

Si l'on nous demande ce que l'on peut substituer à une Religion, qui de tout temps n'a produit que des effets funestes au bonheur du genre humain nous dirons aux hommes de cultiver leur raison, qui bien mieux que des systèmes absurdes & trompeurs leur procurera le bien-être, & leur fera sentir le prix de la vertu. Enfin nous leur dirons avec Tertullien : Pourquoi vous mettre en peine de chercher une Loi

---

son père Saturne. *Video alium Deum fuisse regem primis temporibus, alium consequentibus. Potest ergo fieri, ut alius sit postea futurus. Si enim regnun prius mutatum est : cur desperemus etiam posterius posse mutari ? Voyez Lactant. Institut divin. Lib. I. cap XI*. Si Dieu s'est ennuyé de la Religion Juive, pourquoi ne s'ennuierait-il pas de la Religion Chrétienne ?

divine, tandis que vous avez celle qui est commune au monde entier, & qui se trouve écrite sur les tables de la NATURE ? [175].

[175] V. Tertull. de Corond militis.

F I N

